23me Année | N° 2 | 15 Janvier 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
FEB 16 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Marcel Prévost	*L'Adjudant Benoît* (fin)	225
Jacques Mortane	*L'Aviation à la Guerre*	265
Johan Bojer	*Le Caméléon* (2e partie)	298
L. Lévy-Bruhl	*Les Idées sociales et religieuses de Jean Jaurès*	322
Jacques Normand	*Au Chevet des Blessés*	332
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire.* — I	340
Georges Weill	*L'Alsace de 1815 à 1848*	373
Brada	*Les Plaisirs d'une petite Second Empire*	391
XX	*L'Islam après la Guerre*	425

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

La Revue de Paris *commencera dans son prochain numéro (1er février 1916)*

UN CHOC

par PAUL ADAM

et dans le numéro du 15 février 1916

La Douce Enfance de Thierry Seneuse

ROMAN

par POL NEVEUX

La Revue de Paris *publiera en 1916 les romans suivants :*

LES ROUTES SECRETES

par MARCELLE TINAYRE

SOUS LES PINS TRANQUILLES

par PAUL MARGUERITTE

HILDA LESSWAYS (suite de CLAYHANGER)

par ARNOLD BENNETT

MALGRÉ L'OURAGAN

par GÉRARD d'HOUVILLE

L'ADJUDANT BENOÎT[1]

X

Après ce mémorable dimanche de novembre où Benoît, dans sa cellule d'hôpital, commença de me raconter le drame de sa vie, sans trouver assez de force pour aller jusqu'au bout, je dus m'absenter quelque temps du camp retranché de Paris en tournée d'inspection sur le front d'Argonne. La citation qui concernait l'adjudant fut publiée dans les journaux à cette époque, et j'eus occasion de la lire. Elle était belle : « ... Blessé une première fois le jour même de la mobilisation, en contribuant à chasser du territoire une patrouille ennemie... a reçu deux autres blessures le 12 septembre, à..., au moment où, sous un feu violent, il faisait déplacer la pièce dont il était le chef, encourageant ses hommes et leur donnant l'exemple d'un mépris absolu du danger... » Revenu dans mon cantonnement habituel, j'hésitais à me rendre à Versailles, à me faire ouvrir de nouveau la chambre 21. Non provoquée, ma visite ne paraîtrait-elle pas signifier : « Je suis curieux de connaître la fin?... » J'étais dans cette perplexité quand un planton m'apporta le billet suivant, auquel s'adjoignait un manuscrit.

Versailles. Hôpital auxiliaire N° 15.
3 décembre.

« Mon capitaine,

» Je vous remercie de tout mon cœur. Comme vous me l'aviez fait pressentir, vos démarches ont abouti. Je repars

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1915 et du 1er janvier 1916.

pour les armées. Un ordre officiel me dirige sur mon dépôt, afin d'être habillé et immédiatement envoyé à la 10e Bte du 5e R. A. L., à Beauséjour... Enfin, je vais revivre ! Vous ne pouvez pas vous imaginer le bien que vous m'avez fait ; je me consumais ici. Mon seul regret est que je ne vous reverrai pas avant de partir : combien j'aurais souhaité vous dire merci face à face ! Je ne pourrai pas non plus vous confesser de vive voix la fin de ma misérable histoire, interrompue l'autre jour par une émotion dont je ne fus pas maître. A la vérité, je serais aujourd'hui pareillement incapable de l'achever. Mais je vous la dois. J'ai donc pris le parti de l'écrire pour vous. C'est le manuscrit joint à ma lettre. Il contient en outre une requête que je vous adresse, et que je n'aurais probablement pas osé davantage formuler en votre présence.

» Je vous prie, mon capitaine, de bien vouloir agréer le témoignage de ma respectueuse reconnaissance et de mes sentiments très dévoués.

« CASTAIN BENOÎT

» *Adjudant à la* 10e *Bte du* 5e *R. A. L.* »

*
* *

Je donne ici, tel que, le manuscrit de l'adjudant. Comme je l'avais déjà observé, sa timidité naturelle ne l'entravant plus lorsqu'il écrivait, cette fin du récit est infiniment mieux ordonnée et plus complète, et la façon d'y retracer le décor des choses et les sentiments des âmes y dénote parfois un certain don d'écrire.

*
* *

« Je vous ai dit, mon capitaine, dans quel singulier état j'ai vécu la période de ma vie que je vous racontais l'autre jour : hors de mon tempérament et de mon caractère habituels, bref, hors de moi. Je me souviens que je vous en ai donné cette preuve : durant près de trente heures — la nuit où périt Joze Archer, le lendemain et la plus grande partie de la nuit suivante, — je ne mangeai ni ne dormis, sans pour cela cesser de me sentir plein de lucidité et de vigueur.

» La deuxième nuit, vous avez compris déjà comment elle s'acheva. Avec Gertrude je quittai le parc, à quelle heure, je ne sais plus, mais assez tard, avec elle je regagnai furtivement non pas mon pavillon, mais le sien. Il n'y eut plus pour moi de passé ni d'avenir, d'hier ni de lendemain : et, dans le présent, tout s'anéantit, sauf celle que j'aimais et qui ne songea même pas à se disputer à moi. L'immensité, l'intensité de notre bonheur s'accrurent certainement de ce que tout en nous aimant depuis plusieurs mois, nous avions gardé l'un vis-à-vis de l'autre une attitude si discrète, ne nous permettant même pas la caresse la plus innocente. Enfin... que vous dire? Je ne vous ai pas caché que j'étais avide d'expier : mais nulle expiation, je le sais, n'équivaudrait à cette nuit.

» L'ombre était complète encore quand je m'endormis enfin, aux côtés de celle que je considérais comme ma femme. Mon sommeil fut une chute dans le néant : la nature prenait sa revanche. J'ai su, depuis, que vers cinq heures du matin on avait frappé à la porte et aux volets du pavillon : ne m'ayant pas trouvé dans ma chambre de l'autre bâtiment, mon brigadier osa cette démarche, vu la gravité des nouvelles. Ni Gertrude ni moi n'entendîmes rien : le même rêve s'était appesanti sur nous. Le brigadier n'insista pas, et retourna à son téléphone. Les nouvelles qu'il n'avait pas pu me faire connaître, vous les savez : toutes les forces françaises engagées en Lorraine battaient précipitamment en retraite, par suite de l'échec de nos avant-gardes à Morhange. D'importants groupes ennemis approchaient du fort de Cissey, sans qu'aucun élément mobile pût leur être efficacement opposé. Mais Cissey était le fort ultra-moderne, le plus récemment construit et le plus puissamment armé. Une pareille barrière ne tomberait pas de si tôt, — pensait-on, — et, tandis qu'elle résisterait, un regroupement de nos unités, en arrière, barrerait la route à l'envahisseur.

» Voilà ce que j'appris, quand, arrivant à mon poste à huit heures du matin, plein de confusion et ne cherchant même pas à expliquer mon retard, je reçus le rapport du brigadier Legrand.

« — Êtes-vous souffrant, maréchal des logis ? — me demanda

celui-ci, comme je restais debout en face de lui sans rien répondre.

» Je jetai un coup d'œil sur la glace qui surmontait la cheminée du bureau, et je fus frappé à mon tour du bouleversement de mes traits. Dès mon réveil, qui s'était fait subitement vers sept heures et demie, au grand jour, j'avais senti que c'en était fini pour moi de l'étrange surexcitation où je vivais depuis tant d'heures : je me réveillais désespéré, conscient de ma situation inextricable et de l'incohérence coupable de mes actes, convaincu déjà, comme je n'ai pas cessé de l'être depuis, qu'on ne saurait plus vivre et respirer en paix quand on a « cela » dans son passé. Gertrude, elle, dormait encore, dans le désordre juvénile de sa nuit de noces... Un sanglot affreux m'avait crispé la gorge et j'avais détourné les yeux : entre ce spectacle adorable et moi s'interposait Joze Archer abattu dans les broussailles, le sang filtrant sur sa tempe... Sans la réveiller, je m'étais enfui de la maison... Par chance, nul ne m'avait vu en sortir, même pas la petite servante.

» Je dis au brigadier que j'avais mal dormi ; je mangeai avidement quelques bouchées de pain boulot, car la faim me tiraillait l'estomac. Puis je sonnai Cissey pour avoir des nouvelles. Le camarade qui était au bout du fil me répondit :

« — Ça va barder : le canon du fort tonnera avant la fin de la journée ; mais ne te bile pas, ici, on est paré...

« Comme je raccrochais le récepteur le brigadier me dit :

« — Est-ce que vous entendez, maréchal des logis?

» Je prêtai l'oreille : toutes les demi-minutes, à peu près, un claquement sourd se percevait, non pas exactement dans la direction du fort de Cissey, mais sensiblement plus vers le sud-ouest. C'était la bataille qui se livrait entre les Allemands et nos forces ramenées de Lorraine. Au bout de trois quarts d'heure, comme ce bruit énervant n'arrêtait pas, sans se rapprocher ni s'éloigner, je sonnai Cissey derechef ; peut-être savaient-ils, eux, quelque chose de nouveau. Mais cette fois Cissey ne répondit pas... Je resonnai : rien. Mon brigadier essaya à son tour, car j'étais si désemparé que je me méfiais du témoignage de mes oreilles.

« — Coupé, maréchal des logis, — fit-il en déposant l'écouteur. — Alors, quoi faire?...

» Tout cela sentait l'approche de la bataille et j'avoue que j'en étais bien aise : le souci de mes responsabilités m'empêchait de me replier sur moi-même. Comme le brigadier, je me disais : « Quoi faire?... » La décision n'était pas commode. Avec mes six hommes, brigadier compris, et le garde champêtre, je constituais toute la force armée d'Uffigny. Seule liaison possible, le poste de mitrailleuses du Haume, distant de trois kilomètres. Là, une section, vingt-cinq hommes, commandés par un sous-lieutenant de réserve... En arrière, rien jusqu'à Vincourt et Monguyon. Je téléphonai à Vincourt : ligne coupée. De Monguyon, j'appris qu'on se repliait vers le sud, par précaution, bien qu'il n'y eût pas de pression ennemie pour le moment. Je demandai des ordres à un chef de bataillon d'infanterie qui commandait la place : il me répondit que je dépendais de Cissey, et non de lui, ce qui était vrai.

« — Mais, mon commandant, — insistai-je, — vous pouvez toujours me dire votre avis?

« — Ma foi, — répondit-il, — à votre place, je tâcherais de rétablir à tout prix mes communications avec Cissey, par fil, par cycliste, n'importe comment... Si vous ne réussissez pas... attendez les événements, et si les choses tournent mal, repliez-vous sur Monguyon; la division Oringis y est cantonnée. Mais vous n'en êtes pas là. Cissey est un dur morceau que les Boches ne croqueront pas si vite... Allons ! bonne chance...

» Moi aussi je pensais, et c'était l'avis de tous les gens de métier, que Cissey était imprenable. Le danger était qu'il fût masqué, comme Liége l'avait été au début de la campagne, et débordé par des forces surabondantes. Je réunis mes cinq lascars : je vérifiai leur armement et leur équipement ; bien loin d'annoncer une retraite, je leur dis que ça pouvait chauffer d'un moment à l'autre vers Cissey, que peut-être on aurait besoin de nous là-bas.

» Sur ces entrefaites le maire entra dans mon bureau et voulut me parler seul à seul. Il était bouleversé. La population de deux villages voisins, Gagny et Horlonge, avait déjà évacué sur Vincourt et Verdun. Tout le nord de la France était envahi : des bruits circulaient d'atrocités commises par

l'envahisseur. Notre petit coin, entre Uffigny et Cissey, semblait épargné, comme un îlot qui dépasserait le niveau de l'inondation; sans doute le voisinage du fort nous protégeait. Mais déjà le canon ne tonnait plus seulement au sud-ouest, où les coups sourds ne cessaient pas ; à d'assez longs intervalles, vers le nord-est, on percevait une autre canonnade. Des paysans d'Uffigny chargeaient leurs meubles sur des voitures et, emmenant le plus qu'ils pouvaient de leur bétail, prenaient la route de Vincourt. Le maire me demanda si j'avais des renseignements et des ordres. Je ne pus que lui répéter la communication du commandant de Montguyon. Et je conclus en lui disant : « Laissez partir ceux qui veulent partir ; ils ne serviraient à rien si l'on attaque Uffigny. » Il me quitta là-dessus; je compris bien qu'il allait conseiller à tout le monde de quitter la place. C'était bien ce que je préférais. Le civil, en pays envahi, rien n'est plus encombrant. Quant à mes cinq hommes, eux ne m'embarrasseraient pas. On vendrait cher sa peau ou bien on se tirerait d'affaire, quitte à retrouver les Boches le lendemain sur un terrain meilleur. Pour ne pas perdre de temps, le mieux me semblait être de laisser le brigadier à la garde des appareils qui ne servaient plus à grand'chose, les communications étant provisoirement coupées, et de patrouiller jusqu'à la batterie des mitrailleuses. De cette façon je reconnaîtrais les abords d'Uffigny et je me mettrais à la disposition du commandement.

» Oui... Mais Gertrude?... Que faire pour elle? Que faire d'elle? Je m'étais déjà suffisamment ressaisi, mon capitaine, pour que l'idée ne me vînt pas un moment de sacrifier mon devoir et mes hommes à la femme que j'aimais. Cependant, un autre devoir était impérieux aussi : la sauvegarder, elle. Et puis, dans la douleur, le remords et l'angoisse, est-ce que je ne l'aimais pas par-dessus tout? Pendant que les quatre hommes qui devaient patrouiller avec moi s'équipaient et mangeaient un morceau, je courus jusqu'au pavillon. Gertrude m'accueillit comme une femme accueille son mari; devant la petite servante elle jeta ses bras autour de mon cou et me donna un baiser : cette très honnête fille aurait eu honte de dissimuler... Nous rentrâmes chez elle; je lui expliquai la situation; je lui dis qu'on évacuait le village et que moi-même

je devais me porter en avant pour tâcher de rallier une unité plus importante. Je lui conseillai de ramasser ce qu'elle avait de plus précieux et de s'en aller avec des gens honorables du village, dans la petite charrette fourragère qu'elle conduisait elle-même chaque semaine au marché.

« — J'ai encore trois cents francs chez moi, — ajoutai-je, — je te les confierai, et je te prie d'en user dès que tu en auras besoin...

» Cette conversation avait lieu dans sa chambre même, redevenue chambre de jeune fille, les rideaux du lit chastement tirés. Gertrude m'écoutait avec attention, ses grands yeux marrons fixés sur moi : soudain, je ne fus plus en état de continuer... je tombai à ses pieds, je roulai ma tête contre ses genoux, je pleurai.

« — Pardon !... pardon !

» Elle me força à me relever et m'embrassa passionnément :

« — Qu'est-ce que tu veux que je te pardonne? Il y a longtemps que j'étais à toi et que je t'aurais appartenu si j'avais su ce que c'était que de t'appartenir. Je ne regrette rien et je dirai la vérité à mon père, dès qu'il rentrera. Mais qu'est-ce que tu as?...

» A ces mots : « dès qu'il rentrera », je m'étais dégagé, j'avais reculé. Je m'efforçai de reprendre un peu de sang-froid. Je dis :

« — C'est bien convenu, n'est-ce pas? Tu vas partir ?

» Elle secoua la tête :

« — Non, Benoît..., ne me commande pas cela, je t'en supplie. Bien sûr, si tout le village est évacué, je suis forcée, moi aussi, de quitter notre maison. Mais je ne m'en irai pas sur Vincourt alors que tu vas à Cissey. Je te suivrai... Oh ! je sais bien que je ne peux pas vivre avec tes hommes et avec toi. Mais je me rapprocherai de toi autant que je le pourrai. Je ne veux pas être séparée à la fois de papa et de toi.

» Rien ne put la faire revenir sur sa décision. Moi-même, tout en essayant de lui faire accepter le départ avec les autres gens du village, je me sentais plus rassuré si je ne la perdais pas de vue : il me semblait qu'alors ne pouvait lui arriver aucun mal. Enfin Cissey, village plus important qu'Uffigny, n'était certainement pas évacué : l'évacuation n'aurait pu se faire que

par Uffigny et nous n'avions vu passer aucun réfugié. Pourquoi Gertrude ne s'installerait-elle pas à Cissey ?

» Nous finîmes par tomber d'accord. Je partirais avec mon escouade dans trois quarts d'heure environ ; ce délai lui suffisait pour ses propres préparatifs. Avec sa servante, elle suivrait notre colonne à une cinquantaine de mètres de distance, dans sa fourragère chargée de ses effets les plus précieux.

« — Que vont penser mes hommes? — murmurai-je.

« — Dis-leur que je vais rejoindre mon père : c'est vrai ; il doit être resté à la ferme d'Argouse, en avant de Cissey.

» Je ne trouvai rien à répondre, mais mon cœur se crispa en entendant cette phrase : « je vais rejoindre mon père ». Si le mot de pressentiment n'est pas vide de sens, j'ai eu, à ce moment-là, le pressentiment d'une catastrophe ; j'ai eu envie de m'écrier : « Non, non ! ne viens pas... » Le temps me manqua pour formuler et même pour préciser ma pensée : car juste à ce même moment une forte détonation retentit vers l'est, du côté de Cissey, mais évidemment bien au delà de Cissey, du côté allemand. Les répercussions de la vallée en prolongèrent le bruit durant plusieurs secondes ; l'écho ne s'en était pas encore apaisé quand une autre détonation, toujours vers Cissey, ébranla l'air, celle-ci tellement formidable que moi, artilleur, je n'en avais jamais entendu de pareille ; ma première idée fut qu'une poudrière ou un dépôt de munitions venait de sauter. Gertrude s'était instinctivement serrée contre moi. Dans Uffigny, on entendait des gens qui couraient, d'autres qui poussaient des cris. Les contreforts successifs de la vallée se renvoyèrent encore assez longtemps le tonnerre de l'explosion, puis le calme se refit; une stupeur effrayante plana sur le village... on attendait. On attendit une dizaine de minutes environ... Alors se répéta la première explosion, la plus lointaine et la plus faible ; puis, au bout du même intervalle, l'invraisemblable tonnerre de la seconde. J'avais compris : on bombardait Cissey avec les grosses pièces allemandes, celles qui avaient eu raison de Liége.

» Je ne le cachai pas à Gertrude, qui me demandait avec épouvante ce qui se passait.

« — Alors, — me dit-elle, — que vas-tu faire?

« — Je vais rallier le fort au plus vite, comme j'en avais

l'intention. Il n'est pas prêt de se rendre, va !... Seulement, toi, il ne faut plus nous suivre...

« — Et pourquoi cela?...

» Tandis que, toutes les huit minutes exactement, les coups de « *dicke Bertha* » ébranlaient (bien que nous fussions à dix kilomètres du point de chute) les vitres du pavillon et faisaient choir des arbres les premières feuilles jaunies, Gertrude me redit, plus fermement que jamais, sa volonté de ne pas s'éloigner de moi. Elle avait surmonté déjà l'émoi causé par la surprise des premières explosions ; elle était calme, malgré la fièvre de ses yeux. Je dus cette fois encore me rendre compte que je ne la persuaderais pas. Je cédai de nouveau. Six coups de tonnerre retentirent encore, à des intervalles bien égaux ; cela fit huit en tout. Puis, le silence, sauf toujours un bruit de lointaine canonnade au sud-est, et quelques rares détonations, fort éloignées aussi, du côté du nord... Après un quart d'heure environ d'attente, les habitants, un à un, se hasardèrent à quitter l'abri de leur maison ; on les vit se risquer dans la rue, causer ensemble, recommencer leurs préparatifs d'évacuation... Rimsbach fut des premiers à détaler : il vint, tout pâle, annoncer à Gertrude qu'un voisin se chargeait de le conduire à Verdun, où il avait un oncle. Nous lui souhaitâmes bon voyage. Ensuite, dans ce moment où chacun avait assez à faire de penser à lui-même, le départ de mon escouade n'excita qu'une faible curiosité. Celui de Gertrude et de la petite servante, qui suivaient en carriole, passa entièrement inaperçu.

» Le chemin que je devais prendre pour me diriger sur le fort était celui-là même que j'avais fait l'avant-dernière nuit, sur la piste de Rimsbach. Bientôt nous cheminâmes sous bois. Que le fort résistât, je n'en doutais point ; mais la rupture de notre ligne téléphonique confirmait ce que je ne savais que trop : l'espionnage boche s'exerçait activement bien au delà du fort, vers Uffigny. Un espion dissimulé dans un arbre — un perroquet (comme on dit) — pouvait nous dépêcher toutes les balles de son chargeur avant que nous eussions seulement le temps de le repérer. Il fallait donc ouvrir l'œil, et se garder. Deux hommes lestes et attentifs

patrouillèrent à cent mètres en avant, marchant doucement chacun d'un côté de la route forestière. Deux autres, un sur chaque lisière, encadrant la fourragère qui contenait les deux femmes, suivirent. Je fermai le convoi un peu plus loin, avec le cycliste Courtaud, traînant sa machine par le guidon.

» Mon cycliste était un garçon attentif et hardi, mais peu loquace ; moi-même je n'avais guère envie de parler. Il faisait beau et malgré la hauteur des futaies dans cette région du bois, très chaud. Je réfléchissais, tout en marchant. Le lieu, la présence de Gertrude, ravivaient le trouble de ma conscience ; je me rendais compte de la faute militaire que j'avais commise, en voulant d'abord épargner Archer, à cause de Gertrude. Cette faute-là avait été la cause de toutes les autres, et la cause du désarroi où j'étais à présent. Je ne savais même plus si j'avais fait mon devoir en exécutant l'espion ; quant à m'être, ensuite, approprié sa fille, cela me semblait à présent une action monstrueuse. Ces douleurs se mêlaient au souci des événements. Je sentais, comme tous les Français l'ont senti à cette époque, que la guerre débutait mal, que le péril de l'invasion s'annonçait plus formidable encore qu'en 1870. L'absence d'ordres où j'étais laissé me faisait craindre un désordre profond, général. Mais une chose surtout m'inquiétait : pourquoi les batteries de Cissey n'avaient-elles pas répondu ? Pas un coup de canon en riposte au bombardement boche, pas un !... Je connaissais trop la voix des pièces de Cissey pour m'y méprendre. Que se passait-il ? Je finis par m'arrêter à l'hypothèse que les pièces ennemies tirant de trop loin, Cissey jugeait inutile de gaspiller des munitions et attendait que l'ennemi se rapprochât.

» Notre petite troupe fit sans incident deux kilomètres et demi. Nous n'étions plus qu'à cent mètres environ du point où se greffait le chemin conduisant au poste de mitrailleuses quand les grosses Berthas se remirent à tonner, toujours en avant de nous, toujours à huit minutes juste d'intervalle. Un fracas infernal : la terre tremblait comme si elle allait s'ouvrir et lancer du feu... Mais cette fois, dans les répits, d'autres pièces lourdes continuaient la musique chez l'ennemi, et les nôtres répondaient distinctement, entre autres mes braves obusiers de 220 dont j'avais si souvent commandé la

manœuvre. Ma troupe avait fait halte d'elle-même, je m'étais approché de la carriole où Gertrude, sans l'ombre de peur, se moquait de la petite servante, qui pleurait d'épouvante. Moi, cette canonnade, loin de me déprimer, me rassérénait : ma responsabilité présente faisait taire les soucis personnels ; pour la première fois depuis mon réveil, j'osai échanger avec Gertrude le regard qu'un mari donne à sa jeune femme.

» Ensuite je rassemblai mes hommes autour de moi.

« — Halte ici, — dis-je, — jusqu'à nouvel ordre, sous les ordres du canonnier Miquel. La carriole rangée au plus près de la lisière de la route ; les hommes sur les deux lisières, guettant en avant et en arrière. Il faut être en mesure de ne pas laisser échapper un espion, si on le pince, et *il y en a* certainement dans les environs. Moi et Courtaud, nous allons en reconnaissance vers le poste de mitrailleuses : deux coups de revolver, ça voudra dire de rallier sur nous.

» La canonnade continuait, sauf les grosses Berthas qui s'étaient tues après le troisième coup. Du côté des mitrailleuses, le silence était complet. Chacun prit son poste : je m'éloignai avec Courtaud, après avoir assuré Gertrude que je n'allais courir aucun péril. C'était, en effet, ma croyance, mais pourtant je n'aurais pas engagé mon monde dans le chemin sans reconnaissance préalable. Je me souvenais des propos écoutés l'avant-dernière nuit, du coup de main prévu sur les mitrailleuses ; depuis ce moment-là, les Boches avaient dû s'apercevoir de la disparition de leur agent ; qui sait ce qu'ils avaient machiné?

» Au moment où vous lisez ceci, mon capitaine, vous connaissez, par les récits d'ailleurs incomplets que les journaux en ont donnés, l'histoire de la chute du fort de Cissey, si invraisemblable par sa promptitude que je ne la comprends pas encore. On a dit que dès les premiers coups des grosses pièces allemandes, les ventilateurs du fort, repérés à l'avance, furent mis hors d'usage, rendant intenables pour les défenseurs les chambres de tir. D'autres ont prétendu que c'est un traître qui les faussa. Au fond, nous ne savons rien de précis, et probablement nous ne saurons rien avant que la guerre soit finie. Jusque-là, mystère. Mystère, la réduction en quelques coups de canon, d'ailleurs formidables, du plus moderne de

nos forts de Lorraine. Mystère, que ces quelques coups aient suffi pour permettre aux contingents ennemis de déborder aussitôt les défenses et de se répandre dans la vallée du Haume avec une témérité qu'on pourrait qualifier de folle si ce n'était, bien plus probablement, la certitude que procurent un espionnage de choix et des complicités assurées. En fait, au moment même où je me séparais de ma troupe pour me porter en avant, il est probable qu'elle et moi avions atteint l'extrême région encore vide d'Allemands, au nord-est d'Uffigny.

» Bien loin d'imaginer une situation aussi désastreuse, mais rendu prudent par ce que je savais, je me défilai sous bois, au bord de la route, revolver en main ; Courtaud me suivait, son lebel armé. La canonnade avait complètement cessé du côté du fort. Nous avancions très doucemeut. Le chemin montant et sinueux, ne permettait pas de voir à longue distance en avant. Soudain j'entendis Courtaud murmurer : « Attention ! » Je fis halte ; je n'apercevais rien d'anormal, ni sur le chemin, ni sur les lisières; il est vrai qu'à ce moment-là, je me trouvais, par l'effet du terrain bossué de la forêt, en contre-bas par rapport à Courtaud. Il avait allongé son fusil par terre et se mit à grimper lestement et silencieusement à un tronc de hêtre. Un moment, il observa... Puis il se laissa glisser à terre. Il était pâle.

« — A trente mètres en avant, — me dit-il, — il y a un canonnier français à plat par terre, mort pour sûr. Ce noir que vous voyez là, maréchal des logis, à la bosse du chemin, c'est le bout d'une de ses bottes.

» Je grimpai à mon tour sur le hêtre, plus haut que Courtaud n'avait fait : je distinguai nettement le petit champ de bataille où, sans doute, les derniers mitrailleurs du poste français, surpris en pleine nuit et fuyant le massacre, étaient tombés sous les balles allemandes. Il y avait le cadavre couché sur le ventre que Courtaud avait aperçu. Il y en avait un autre, le buste à demi nu, plus loin, juste au bord du chemin : une flaque de sang séchait à côté. Plus loin encore, au prochain tournant, il me parut bien que je distinguais derrière les taillis, le long du fossé, une sentinelle allemande... Nul doute que le poste ne fût déjà occupé : tout le détachement avait

dû être surpris, détruit ou capturé en pleine nuit, et personne ne devait en avoir réchappé, puisque nul n'avait atteint Uffigny, direction naturelle de la retraite.

» Je voulus tout de même en avoir le cœur net, et, donnant à Courtaud l'ordre de m'attendre :

« — Si tu entends un seul coup de feu, lui dis-je, ne va pas essayer de me porter secours ; ça ne servirait qu'à te faire casser la figure en même temps que moi : tu comprends, ce n'est pas à nous deux que nous allons enlever le poste ! Il faudra, au contraire, le premier coup de feu entendu, battre vivement en retraite sur l'escouade et lui faire faire demi-tour sur Uffigny, puis sur Vincourt : toute avance a bien l'air de nous être coupée par ici. Si tu n'entends rien de suspect, attends-moi. Je vais me rendre compte de la force qu'ils ont là.

» Ainsi fut fait. Courtaud demeura : j'avançai à pas de renard, caché par les fourrés. Les environs du poste m'étaient familiers ; je savais une butte à plus de cent cinquante mètres des mitrailleuses, d'où l'on découvrait admirablement non seulement le poste, mais presque toute la descente du chemin sur la vallée, et une partie du fond de la vallée : couverte de taillis de châtaigniers, cette butte offrait un abri très défilé. Je la gagnai par un détour ; dès que j'y fus installé, tout m'apparut. Le poste était occupé par un détachement d'une cinquantaine d'Allemands, uniforme gris de terre, casquette à bande bleue. Les quatre mitrailleuses françaises étaient à leur place ; on devinait qu'elles n'avaient même pas tiré. Un lieutenant et un Feldwebel étudiaient le mécanisme de l'une d'elles. Plus loin, une cuisine de campagne fumait. Plus près de moi, des hommes achevaient de refermer une fosse où ils venaient sans doute d'enterrer leurs morts. Tout cela se pratiquait en silence, dans un ordre et une discipline admirables. Je m'efforçai, sans me laisser voir, de hausser mes yeux au-dessus des taillis pour inspecter la route et la vallée. Il ne me fut pas difficile de distinguer des masses d'infanterie qui débouchaient des hauteurs opposées, exactement comme si elles venaient de Cissey. Des patrouilles de cavaliers s'éloignaient au contraire par la grande route du thalweg, comme pour contourner le massif des bois du Haume et le mamelon d'Uffigny, vers Vincourt. Il n'y avait plus de doute. Le fort

était pris, ou bien il n'avait pas arrêté l'assaillant. De toute façon, il devenait chimérique d'essayer d'avancer dans cette direction avec mon escouade. Il fallait en hâte nous rabattre tous ensemble sur Uffigny — ou même au delà — pour donner l'alarme.

« Je rejoignis Courtaud ; tous deux nous ralliâmes la petite troupe. Gertrude, descendue de sa carriole, guettait mon retour, dévorée d'inquiétude.

« Tout le groupe rassemblé autour de moi, j'expliquai la situation en quelques mots : Cissey occupé ou débordé, les Boches au poste de mitrailleurs, des forces d'infanterie débouchant de la vallée, des cavaliers lancés en patrouille dans une direction que je ne pouvais pas préciser, mais telle que nous risquions de nous voir couper la retraite sur Vincourt.

« — Résumé : il faut nous replier, et le plus vite sera le mieux, si, au lieu de tomber ici inutilement, nous voulons tâcher de renseigner les nôtres, à l'arrière. Voici le dispositif de la retraite. Miquel va monter en carriole avec les deux femmes et fouetter ferme la jument rouane ; route de Vincourt, jusqu'à la rencontre de troupes françaises : elles sont, au plus loin, à Montguyon. Nous autres, nous suivrons sur nos jambes, en tâchant d'échapper aux Boches.

« — Mais, — dit Gertrude, — je ne veux pas te quitter.

« — Ma petite Gertrude, — répliquais-je, — il n'y a plus ici de discussion possible ; c'est moi qui commande : qu'on obéisse.

» Elle n'insista pas. Au moment où elle allait remonter dans la carriole, je la serrai encore une fois contre mon cœur en lui disant dans l'oreille :

« — N'aie pas peur. Je voudrais t'accompager, mais j'ai le devoir de rester avec mes hommes. D'ailleurs, nous n'irons guère moins vite que vous et ce soir même nous vous rejoindrons.

» Je disais cela pour la rassurer. Au fond, j'espérais bien que la carriole gagnerait vivement sur nous. La jument avait un excellent trot ; il ne me semblait pas douteux qu'elle dût traverser les bois, le plateau d'Uffigny, puis les futaies entre Uffigny et Vincourt bien avant que les abords en fussent menacés.

Gertrude avait un cœur ferme, et elle comprenait les choses. Sa contenance fut bonne ; je vis, le cœur serré, la carriole chargée des deux femmes et de Miquel s'éloigner, disparaître au prochain tournant.

« — En route, — dis-je. — Point de direction : Uffigny.

XI

» Dès nos premiers pas, la canonnade reprit sur notre gauche, assez distincte : je reconnus aisément, parmi le fracas des autres pièces, la voix nette et cassante de notre 75.

» Ça va mieux, pensai-je. Des forces à nous marchent évidemment à la rencontre de l'ennemi et l'empêchent de déboucher de la vallée. Sûrement, la carriole, et probablement nous-mêmes, pourrons rallier nos lignes sans trop de mal. Mais il n'y a pas de temps à perdre.

» D'ailleurs, on allait bon train. Mes hommes étaient braves et ils devaient bientôt le prouver : mais personne ne se soucie d'être pris ou massacré sans possibilité de résistance et sans servir à rien. Quant à moi, je constatais que ma jambe droite, complètement guérie, se comportait, malgré la fatigue, aussi bien que la gauche.

» Nous refîmes sans encombre, en sens inverse, le chemin d'Uffigny; la musique du canon nous accompagnait, sans s'éloigner ni se rapprocher sensiblement. A l'entrée d'Uffigny, il fallut nous arrêter, relever le brigadier que j'avais laissé à la garde des appareils. Les appareils furent mis hors d'état de servir, — c'est vite fait. Le brigadier se joignit à nous. En traversant le village, notre émotion fut si poignante qu'elle nous ôta l'envie de parler : c'était désormais un village mort, où il n'y avait exactement plus une âme ; toutes les portes, toutes les fenêtres fermées, comme en pleine nuit, et les rues vides. D'une grange isolée, tout au bout de la route centrale, une chatte blanche, noire et fauve, bondit à quelques mètres de nous, hésita en nous voyant, puis s'effara et rentra brusquement en s'aplatissant sous la porte. Ce fut tout ce qui nous apparut de vivant.

» Peu de temps après cette traversée lugubre, Courtaud, qui de tous mes hommes était le plus malin et le mieux doué comme patrouilleur, me toucha le coude et me dit à voix basse :

« — Il y a de la fumée sur le ciel du côté de Vincourt, de la fumée qui a bien l'air d'être faite avec des maisons qui brûlent. Est-ce que ces salops-là seraient déjà à Vincourt?

« Je constatai qu'il avait raison, et que le ciel, parfaitement pur partout ailleurs, se couvrait, dans la région de Vincourt, d'une teinte suspecte. Mais déjà, après quelques kilomètres à découvert, nous abordions de nouveau une contrée boisée, qui, du plateau à l'ouest d'Uffigny, s'étend, dégringolant les pentes, tantôt en futaies, tantôt en taillis, jusqu'au voisinage de Vincourt; on ne distinguait plus que la région de ciel au-dessus de sa tête, et cette région demeurait limpide. Cependant, à notre gauche, la canonnade diminuait peu à peu d'intensité : je ne percevais plus la voix du 75. La crainte que les Allemands occupassent déjà Vincourt m'angoissait. Miquel aurait-il la prudence d'incliner au nord, d'essayer de déborder les forces ennemies montantes? Ah! comme je regrettais à présent de n'avoir pas gardé Gertrude auprès de moi.

« Par cette mystérieuse communication qui s'établit infailliblement (je l'ai remarqué) entre gens exposés au même péril, l'inquiétude gagnait mes compagnons. Ils n'osaient pas encore m'en faire part, mais je le devinais à leur mine et à la façon dont ils ne me quittaient guère des yeux. Vous la connaissez, mon capitaine, cette confiance du soldat dans son chef, à l'heure du danger, cette confiance si touchante, pareille à celle de l'enfant dans sa mère. A la fin, un simple canonnier nommé Lussac, un du Midi, se risqua à me demander :

« — Maréchal des logis, êtes-vous sûr que la route est libre devant nous?

» Je répondis, affectant de plaisanter :

« — Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est libre ni derrière, ni à gauche. Il ne nous reste donc qu'à pousser droit devant nous.

» Comme je disais cela, nous entendîmes le bruit d'une galopade furieuse et d'un froissement de branches, précisément sur notre gauche. Nous fîmes halte : défilés le long de la route,

parés à tirer, nous attendions... Et voilà que nous vîmes débusquer à cent cinquante mètres de nous un troupeau de bœufs affolés, brisant les taillis sur leur passage, puis enfilant la route devant nous, toujours galopant. Un bœuf trébucha sur une souche, se releva, alla s'échouer dans un petit ravin. Les autres continuèrent leur fuite éperdue et disparurent au premier tournant. Le bruit de leur galopade résonna quelque temps encore, décrut ; le silence se refit. Prenant à part Courtaud, je lui demandai :

« — Qu'est-ce que tu penses de ça?

« — Ma foi! maréchal des logis, — dit-il, — ça ne me plaît guère. C'est du bétail échappé d'une étable qui brûle : rien que leur passage à travers la route, remarquez-vous? ça sent la suie... Pour moi, les Boches sont à Vincourt, et c'est bien Vincourt qui crachait du noir, tout à l'heure.

» On remarcha encore une bonne demi-heure sous bois, sans incident. Puis Courtaud dit :

« — Attention !

» Ses yeux excellents distinguaient, avant les miens, un point noir à l'extrémité d'un bout de chemin bien droit, que nous abordions. Il fallut encore s'arrêter pour guetter ; Courtaud partit en reconnaissance ; bientôt il se retourna vers nous en levant le bras droit. Le point noir avançait en même temps : c'était un homme... c'était un artilleur comme nous... c'était Miquel. Je ne pus me retenir de courir à lui, et je n'avais pas le cœur bien solide quand je l'atteignis.

« — Gertrude?... — fis-je.

« — Elle est là... elle n'a pas de mal, ni la petite non plus.

« — Alors?

« — C'est la jument qui est par terre... Une escouade de bœufs fous a déballé tout d'un coup sur la route, derrière nous ; la jument a pris peur, elle s'est jetée en plein dans le fossé. Elle a cassé la voiture et s'est cassé une jambe de devant. Pas moyen de la relever... Mais nous autres trois nous avons roulé tranquillement hors de la bagnole sans nous faire de bobo. La petite bonne s'est seulement égratigné la main.

» Vous pensez bien, mon capitaine, que je ne déplorai pas l'accident ! Il me parut providentiel. Au moment où il s'agis-

sait d'avancer avec les plus grandes précautions, puisque nous étions peut-être coupés, je retrouvais ma chère femme saine et sauve. Je ne fus pas long à la rejoindre. Elle avait du chagrin que sa jument soit perdue, mais la joie de nous retrouver primait tout.

« — Méchant ! — me dit-elle en m'embrassant... — Tu as voulu te séparer de moi, me renvoyer : le bon Dieu en a décidé autrement, et te voilà forcé de me garder.

» La pauvre rouane, patte cassée, se débattait sur le flanc parmi les débris de la carriole. Je donnai l'ordre à Courtaud de l'achever d'un coup de revolver pour abréger son agonie. Gertrude baisa le cou devenu rigide sous la crinière grisâtre... On repartit. La présence des deux femmes nous égayait maintenant ; au fond, tout le monde était content de les avoir rejointes, parce que tout le monde avait été inquiet d'elles.

» Je m'attarde à tous ces détails, mon capitaine, au risque de vous ennuyer... C'est que j'ai l'appréhension d'arriver au vrai point de l'histoire, dont j'approche ; je me demande même si j'aurai le courage de raconter jusqu'au bout... Enfin, essayons... Vous avez deviné dans quelle situation se trouvait réellement notre groupe errant, situation que Courtaud et moi étions seuls à pressentir. Vincourt était bien aux mains de l'ennemi ; c'étaient bien des granges de Vincourt qui brûlaient ; les bœufs égarés dans le bois étaient bien du bétail de Vincourt chassé et rendu fou par l'incendie. Mais ce que nous ignorions, c'est que les Allemands avaient déjà débordé considérablement Vincourt, et que nous-mêmes, avançant à leur rencontre, sans nous en douter, nous n'étions pas séparés par plus de trois kilomètres de leurs patrouilles de cavalerie ; si nous avions été en pays découvert au lieu de cheminer sous bois, nous aurions vu ces patrouilles bien avant d'avoir rejoint Gertrude. Ainsi, arrêtés en avant et à gauche, barrés en arrière, il ne nous restait plus qu'une direction libre, celle du nord-est, vers la frontière luxembourgeoise : une sorte d'îlot demeurait momentanément vide d'ennemis de ce côté-là. Le seul parti acceptable était de traverser cet îlot dans sa largeur en serrant le plus possible la direction de Vincourt

et en se gardant de manière à se rabattre vers la droite, à la première alerte. C'est l'ordre que je donnai, me rendant bien compte que nous avions à peine égalité de chances de traverser sans encombre ou d'être arrêtés.

» Vers quatre heures du soir — nous avions dépassé de deux cents mètres environ une carrière de sable abandonnée, qui formait un vaste entonnoir sur la droite de la route — les hommes demandèrent une halte d'un moment pour casser une croûte et boire un coup de vin. J'accordai cinq minutes ; ni Gertrude ni moi n'avions faim ; nous passâmes nos cinq minutes la main dans la main, un peu à l'écart.

« — Tu es soucieux, je le vois bien, — fit-elle. — Dis-moi la vérité... Qu'est-ce qui se passe?

» Je ne cherchai pas à la tromper :

« — Toute la région est envahie, — répliquai-je. — J'espère pourtant que nous pouvons passer encore, en contournant la droite des Allemands.

» Elle murmura, prêtant l'oreille :

« — Ils sont donc si près de nous?... Comme c'est surprenant! Tout est tellement calme !

» C'était vrai. Au soleil déclinant, la forêt, assez dense et haute en cet endroit, s'emplissait d'une quiétude absolue... Tout bruit de fusillade ou de canonnade avait cessé. Je repris de l'espoir.

« — Oui... tu as raison. Sans doute *ils* n'ont pas beaucoup dépassé Vincourt.

» Tout en causant, nous avancions sur la route forestière, laissant derrière nous les hommes qui mangeaient et buvaient insoucieusement, et nous approchions d'une sorte de clairière. La main de Gertrude se crispa tout à coup sur mon bras ; elle ne dit pas un mot, mais mes yeux suivirent la direction des siens. Les bois s'éclaircissaient en avant, découvrant un petit vallon frais, au fond duquel coulait sans doute un ruisseau, jalonné par des roseaux. De l'autre côté du ruisseau, un faible détachement de cavaliers avait mis pied à terre... Les chevaux, qui semblaient las, allongeaient le cou vers l'herbe. Les hommes, tout comme les miens, faisaient collation. Ce n'étaient pas des Français.

» Je ramenai vivement Gertrude en arrière. Nous rejoi-

gnîmes notre groupe sans avoir échangé un seul mot. Un doigt sur la bouche, je fis faire rassemblement.

« — L'ennemi est là, — dis-je. — Il faut décamper, en appuyant à droite. En route, prêts à tirer, et en silence.

» Courtaud répliqua :

« — Pas la peine. On est cerné... Écoutez.

» Le silence de la forêt, si impressionnant tout à l'heure, semblait effectivement s'animer : on distinguait le pas des chevaux, ce pas nombreux, caractéristique, des escadrons en marche, et la chose bizarre était que le bruit semblait issu de partout autour de nous.

« — En retraite, fis-je... A la carrière de sable à côté de laquelle nous avons passé tout à l'heure... Là, on peut se cacher et peut-être se défendre...

» On se hâta : mais la petite servante se trouva mal, et il fallut la porter. Enfin, on gagna la carrière : elle formait une demi-lune tournant sa concavité vers la route, environ à trente mètres sur la droite de celle-ci, et en contre-bas. Sa crête arrière était couverte par les bois; juste sur l'arête, un grand hêtre la dominait, montrant des racines noueuses. D'assez profondes cavités creusaient les parois, comme des cavernes. L'obscurité s'accroissant, on pouvait espérer se dissimuler là dedans et, si le flot boche passait sans s'arrêter, essayer de s'échapper par les bois du fond.

» Je distribuai les postes : chaque homme trouva aisément un trou et s'y abrita aussi bien que dans une tranchée faite exprès; Courtaud et moi en avant à plat ventre, comme écouteurs ; les femmes cachées au fond de la carrière, dans une des cavités. Le bruit de la cavalerie se rapprochait. Nous guettâmes la route.

» Entre le moment où tout fut ainsi ordonné et celui où les premiers dragons boches apparurent sur la route, il ne dut pas s'écouler plus de sept à huit minutes... Eh bien ! mon capitaine, il me semble que pendant cet intervalle, j'eus là, aplati par terre, des pensées de quoi remplir toute une nuit.

» Voici la fin, me disais-je. Nous aurons de la chance si nous sortons vivants de cet entonnoir, mes lascars et moi. Bon ! C'est la guerre. Nous avons fait ce qui nous était possible pour échapper ; tout a tourné contre nous ; ce n'est pas ma

faute, et sur ce point-là je ne me sens pas coupable. Chacun de nous tâchera d'abattre son Boche avant d'être nettoyé lui-même, et ça fera le compte... Mais les femmes?...

» Toutes les histoires atroces de ces brigands-là avec les femmes me rechantaient dans les oreilles : les violences, les mutilations, les inventions infernales pour souiller et torturer... Mon sang bouillait rien qu'à imaginer Gertrude, ma femme chérie, victime de ces monstres. « Ah ! pensai-je, plutôt... » et je n'osais pas achever de formuler mon idée. La sensation que j'étais cerné, ligotté par le destin, devint si accablante que je ne pus m'empêcher de gémir, le menton dans le sable... « Je n'ai que ce que je mérite... » Sans le souci que me donnait Gertrude, la mort me serait apparue comme un soulagement.

» Deux cavaliers se montrèrent alors sur la route forestière, deux dragons, gris de terre, le casque manchonné ; ils venaient d'où nous les aurions le moins attendus, de la direction d'Uffigny, précisément. Puis une escouade de dix. Puis environ un escadron. Puis une demi-batterie d'artillerie de campagne. En passant, les hommes jetaient des coups d'œil à droite et à gauche sur les taillis : mais ils n'avaient pas l'air de craindre grand'chose. Ils avaient traversé des villages vides, et s'étaient rendu compte que la population avait déguerpi, et leurs espions les avaient sans doute renseignés sur le repli de nos forces en arrière de Vincourt... Puis vint un officier, avec deux cavaliers, passant au galop, puis une auto-mitrailleuse, puis encore des cavaliers. Enfin des coups de sifflet retentirent, les uns après les autres, le long de la colonne, qui fit halte, sans toutefois que les hommes descendissent de cheval. Le groupe arrêté en face de nous comptait au plus une vingtaine de chevaux. Les plus proches étaient à trente mètres de moi : je les entendais parler. Il y avait un brigadier avec une barbe noire et une figure plutôt méridionale que boche, qui disait : « — Les nôtres ont déjà dépassé Paris... La guerre va finir avant deux mois d'ici. — Et nous autres, répondait un cavalier, on n'aura même pas tiré un coup de feu. — Ni vu un Welche : ils se sauvent de si loin qu'on ne les voit même pas. — Bah ! conclut le brigadier, si on est rentré chez soi pour la nuit de Noël !... »

» Ils bavardaient ainsi, quand, de derrière moi, un coup de feu partit. Lequel de mes hommes le tira? Je ne l'ai jamais su. Un qui manqua de sang-froid... La guerre s'apprend par la guerre. La première fois qu'on rencontre l'ennemi, il y en a bien peu qui se maîtrisent. Les uns fléchissent, les autres s'excitent trop... Le brigadier barbu tourna autour de sa selle si vite, que ce fut presque comique. Son cheval se dressa, les autres se serrèrent les uns contre les autres. Deux autres coups partirent encore de l'entonnoir.

« — Alerte, — cria un officier.

» Tout le peloton rebroussa chemin vivement : la route fut déserte. J'en profitai pour quitter mon poste d'écoute et sauter dans l'entonnoir :

« — Ne tirez pas, bougres de fous, — dis-je à demi-voix. — Silence ! *Ils* vont sûrement revenir sur nous. Que chacun vise son homme, et ne tire qu'au commandement.

» Mais, contrairement à ce que j'imaginais, voilà qu'au lieu de revenir, les Allemands parurent faire le vide autour de nous, du moins dans la portion de la route forestière que nous pouvions entrevoir. Nous ne cessions pas, cependant, d'entendre ce bruit si particulier que font en se mouvant les masses de troupes : c'est un bruit qui semble sortir de terre et qu'on ne localise pas aussi facilement, en direction, que le bruit d'une voix ou un coup de canon. Dans cette rumeur intense et confuse, les roulements nombreux se distinguaient des piétinements. Courtaud, cette fois encore, eut la même idée que moi.

« — Dites, maréchal des logis... ils ne vont tout de même pas nous attaquer avec de l'artillerie?

« — Tu es maboule? — répliquai-je. — De l'artillerie... Où veux-tu qu'ils la mettent en batterie, leur artillerie?...

« — Oh! si c'est vrai qu'ils ont repéré tout le pays d'avance... nous sommes sur la lisière, et il y a une grande clairière, en avant de l'endroit où nous avons fait collation... Un joli terrain de mise en batterie, même pour du matériel lourd.

» C'était le vallon où, m'aventurant avec Gertrude, j'avais aperçu l'ennemi. Courtaud, qui était de Vincourt, le connaissait bien. Je répondis :

« — Ils ne vont pas s'amuser à perdre des projectiles dans un bois parce qu'ils ont reçu quelques balles tirées d'un taillis. Ils n'ont même pas l'air de se douter d'où elles leur sont venues, les balles.

« — Savoir ! — murmura Courtaud. — Ils ont tout de même bien déménagé du côté qu'il fallait.

» Et il ne dit plus rien. Les minutes coulaient lentement, dans le grondement vague de roulement et de pas qui semblait sourdre du sol. Aucun être humain ne passait plus sur la route. Aucun bruit de voix ne nous parvenait. Mes hommes commençaient à se rassurer et à rire.

« — Tu ne comprends pas? — disait le canonnier Miquel à son voisin de trou — les Boches ont foutu le camp... Avec des bougres comme ceux-là, de la 6e du 12e, qu'ils ont pensé, c'est pas la peine d'y faire. Vaut mieux prendre le large. Penses-tu qu'on va nous la donner, la médaille militaire? A six que nous sommes, on a arrêté au moins une division. Et pendant ce temps-là, les nôtres vont leur tomber sur le flanc, de Vincourt... Tu entends bien que le 75 y parle, là-bas.

» Une détonation le fit taire, assez rapprochée... Puis l'air se déchira au-dessus de nos têtes, comme si une fusée passait... Courtaud eut le temps de me glisser à mi-voix.

« — Hein? Vous voyez?

» L'obus alla faire son explosion au moins à huit cents mètres au delà de nous, dans les bois.

» Je vous dis tout de suite, mon capitaine, que j'ai eu plus tard, et par hasard, l'explication de cette canonnade inattendue : car ce n'était que le début d'une vraie canonnade. Aux premiers jours de l'avance sur la Marne, comme je sais bien l'allemand, on m'a fait interroger un groupe de Boches qu'on avait pris, cinquante ensemble, dans une grange. Il s'en est trouvé un qui avait fait Cissey et Vincourt. Je l'ai questionné sur l'affaire de l'entonnoir ; c'était un sergent d'artillerie, très intelligent, il s'était fort bien rendu compte des choses. La division française du général Oringis, chassée de Vincourt, avait hardiment essayé de tourner la droite des envahisseurs : les avions boches signalèrent le mouvement. La colonne allemande prit ses précautions ; de l'artillerie fut massée au flanc du petit ravin qui avait marqué notre dernière étape. Les

coups de feu imprudents de mes canonniers firent croire que la forêt était occupée, en liaison avec la division Oringis, et que l'attaque allait commencer. Ordre fut donné de faire un tir de barrage violent pour empêcher l'accès de la route : pas seulement des shrapnells de 77, mais des belles et bonnes marmites de 105. Notre malheureux entonnoir se trouva exactement sur la ligne de feu.

» Ce qu'ils ont dépensé de projectiles sur ce bois complètement vide (les troupes du général Oringis n'ont même pas pu y pénétrer) c'est inimaginable. Pendant longtemps, pendant près d'une demi-heure, il me semble, ils ont tiré beaucoup trop long par rapport à nous, et plutôt avec une tendance à allonger leur tir, comme s'ils avaient voulu, avant tout, interdire l'accès du bois à la division Oringis. Or, vous avez certainement ressenti, mon capitaine, dans un endroit habituellement battu par l'artillerie, comme on est porté à se croire en sécurité dès que les obus tombent seulement à deux cents mètres. On a une tendance à supposer que les choses continueront comme cela, que les projectiles, en somme, ne sont pas pour vous... Mes hommes riaient, plaisantaient la maladresse des Boches. Moi, je quittai mon poste d'écouteur et je rejoignis Gertrude et sa petite bonne dans l'excavation de la carrière, sous le gros hêtre dont on voyait les racines pourries à travers le sable et la terre. La petite bonne pleurait, épouvantée par le bruit ; mais Gertrude était calme. Je lui dis (ce que je commençais à penser) que bien probablement l'ennemi n'essaierait pas d'occuper cette pointe latérale du bois, qu'il se contenterait de l'arroser tant que ses effectifs n'auraient pas fini de déboucher vers Vincourt.

« — Ne t'inquiète pas de moi, — répliqua-t-elle. — Je ne crains rien puisque tu es là. J'ai confiance, moi aussi : il me semble bien qu'ils ont renoncé à nous chercher. Promets-moi seulement une chose.

« — Dis...

« — Si par malheur ils devaient nous cerner, ne me laisse pas prendre vivante.

» L'éventualité surgit devant mes yeux aussi nette que si elle avait été toute proche. Je fus sincère et je répliquai :

« — Ah !... je ne pourrais pas.

» Gertrude ne protesta pas. Elle me dit seulement, après avoir songé un instant :

« — Donne-moi ton revolver.

» J'obéis. De toute façon, ne valait-il pas mieux qu'elle fût armée? Comme j'achevais de lui expliquer le maniement de l'arme, je constatai que les éclatements se rapprochaient de nous. Je sortis de la cavité, je guettai. Notre abri occupait un espace d'environ soixante mètres carrés, en demi-lune appuyée à la route par sa corde. Tout alentour, des bois : en levant la tête, j'apercevais, comme du fond d'un large puits, une région de ciel, encore très clair, mais où déjà clignaient des étoiles... Un nouvel éclatement résonna, toujours long par rapport à nous, mais assez proche pour que j'entendisse le choc par terre de quelques fragments de l'enveloppe : cela faisait l'effet de petits morceaux de métal tombant des arbres mêmes. Évidemment, l'ennemi réduisait son angle, et par malchance il y avait évidemment une sacrée pièce de leurs batteries qui nous avait dans son plan de tir. Est-ce une erreur rétrospective, un déplacement de dates dans la mémoire comme on en fait souvent inconsciemment quand on évoque les événements après coup? Il me semble que dès lors, j'ai eu le pressentiment que nous étions perdus. Une détonation formidable retentit tout à côté de moi : je fus mitraillé de sable, mais je restai debout. Courtaud s'abattit à cinq pas d'où j'étais en criant :

« — Ah !... à moi...

» Comme je courais à lui, toute sensation des choses extérieures fut brusquement supprimée pour moi. Je vous le dis, mon capitaine, comme je l'ai éprouvé. Après l'obus qui a tué Courtaud, je n'en ai pas entendu éclater d'autres... J'ai été arrêté pendant les cinq pas que je faisais vers lui, que je vois encore s'agitant furieusement par terre... J'ai plongé au fond de la nuit, au fond du néant.

XII

« Souvent, dans les livres où l'on raconte quelque chose de semblable à ce qui m'arriva, j'ai lu cette phrase : « Quand je repris mes sens... » Eh bien ! mon capitaine, elle n'expri-

merait pas ce qui advint pour moi à la fin de mon évanouissement. Je ne repris pas *mes* sens ; je repris un seul de mes sens. Je recommençai à voir qu'il y avait des objets devant mes yeux. Ces objets ne m'intéressaient pas ; je ne les reliais point à d'autres objets, ni à moi-même ; à vrai dire, ma vision ne s'accompagnait d'aucune pensée. Cependant, je voyais des branches d'arbres, un bout de ciel sombre semé de quelques étoiles... Rien de plus... Peut-être cet état d'inertie, où seul revivait ma vue, ne dura-t-il qu'un instant : à distance, maintenant, il me semble avoir duré longtemps ; mais je n'ai pas de points de repère. Je ne souffrais pas ; il me semblait que je n'avais pas de corps. Puis, tout d'un coup, j'eus soif. Et par cette angoisse de la soif, on eût dit que peu à peu toutes les facultés de sentir se réveillaient l'une après l'autre. Je souffris de ne pouvoir respirer à l'aise ; il me sembla que j'étais ligoté, sans pourtant percevoir la pression des liens, ligoté comme dans un cauchemar par une inexplicable paralysie de tous les muscles. Et, toujours comme dans un cauchemar, je tendis mes forces au hasard, pour me déligoter, pour me *réveiller*. Une de mes mains fut libre et remua. Puis mon bras droit. Puis je dus me reposer, me ramasser pour une tension nouvelle. Puis mon bras gauche s'agita. Alors seulement je compris que j'étais presque entièrement enseveli sous le sable, le bas du corps très profondément, la tête au contraire à peu près sortie, bien que le sable montât jusqu'à mon cou de manière à me caler le menton. Avec mon bras droit libre, je n'eus pas grand'peine à rejeter le sable qui recouvrait l'autre. Ensuite, le buste à moitié dégagé j'essayai de hisser mon corps, par une sorte de rétablissement, hors de la gaine qui l'enserrait. Mais j'étais trop faible : je m'épuisai en efforts sans résultat. Je dus, poignée à poignée, ouvrir la fosse de sable où je plongeais Ce fut très long ; ce fut très fatigant, et par-dessus tout la soif me torturait... Il s'en fallait d'ailleurs beaucoup que j'eusse encore « repris mes sens » d'une façon complète. A la vérité, je ne pensais guère : un chien enseveli sous le sable et qui peu à peu se désensevelit doit avoir autant de pensée. Il vint pourtant un moment où je fus tout à fait libre ; mais par un sursaut suprême si violent que je crois bien avoir défailli de nouveau : à l'instant même où mes forces me trahissaient,

ma lucidité fut assez grande pour que j'eusse la sensation de mourir. La soif qui me crispait les entrailles ne tarda guère à me réveiller. Moins inconscient qu'à mon premier réveil, je me secouai, je me tâtai. Ma capote était en lambeaux. Sac, ceinturon, je n'avais plus rien sur moi; le bidon de vin, que je cherchais d'instinct autour de ma ceinture, était resté, lui aussi, dans mon tombeau de sable. Je regardai autour de moi, et, comme une brute, je me précipitai sur un corps d'homme que je vis étendu la face vers la terre, à quelques pas, noyé dans le sable à moitié seulement : je distinguais son bidon à sa ceinture. Je cassai l'attache, j'arrachai le bouchon, je bus avidement : c'était du vin. Pas une goutte ne resta... La brûlure intérieure s'apaisa instantanément... Hélas ! en même temps, ce vin agit comme les philtres des contes de fées et me rendit la mémoire. Je cessai d'être une bête qui veut vivre à tout prix ; je me rappelai, je compris ce qui m'entourait et ce qui s'était passé ; je m'entendis moi-même prononcer, d'une voix basse, cet appel : « Gertrude... »

» Rien ne répondit. Le cœur si désespéré que je ne sentais même plus la courbature de tous mes membres, je commençai à chercher autour de moi : ce que je souhaitais alors, c'était seulement de retrouver le corps de ma femme bien-aimée, enseveli chastement, lui aussi, sous le torrent de sable, pour être certain que les bandits ne l'avaient pas effleuré. Les recherches n'étaient pas faciles. Toutes les choses, autour de moi, m'apparaissaient tellement bouleversées et méconnaissables que je doutai d'abord si j'étais bien au même endroit qu'avant mon évanouissement. Il y avait encore une carrière de sable, mais elle n'affectait plus cette forme de demi-entonnoir que je me rappelais. C'était maintenant un chaos de trous et de monticules, sans contours définis, sans arêtes vives ; un inextricable fouillis de branches en occupait le centre, comme si un bois y avait poussé subitement. Malgré tout, la blancheur du sable reflétait assez de la clarté qui tombait du ciel sans lune pour que je me rendisse compte... Un obus, un seul probablement, avait par hasard explosé tout près de l'arête de la cuvette de sable, à la base même du gros hêtre. Toute la paroi s'était écroulée, entraînant l'arbre, l'arbre à moitié mort, qui dans sa chute avait écrasé deux de

mes hommes, Lissac et Miquel. Lissac avait la face et le front démolis, l'autre la colonne vertébrale brisée : leurs corps étaient froids. L'homme que j'avais dépouillé de son bidon était Courtaud, mort d'une horrible blessure au ventre causée par un éclat. Aucune trace du brigadier Legrand, non plus que des deux femmes. Étaient-ils ensablés sous l'éboulement qui avait presque comblé et nivelé la carrière? S'étaient-ils sauvés par la forêt? L'ennemi était-il revenu sur les lieux et avait-il capturé les survivants? Cette dernière hypothèse m'était la plus insupportable.

» Épuisé par l'angoisse et recru de fatigue, je dus recommencer l'œuvre affreuse de dépouiller mes camarades morts : ma faiblesse me donnait l'impression du froid. Je revêtis la capote de Bigourd, lequel était presque de ma taille. Dans sa musette, je trouvai du pain que je dévorai : le bidon d'un autre mort contenait encore un peu de vin. Cette nourriture et cette boisson absorbés trop vite et dans un état de dépression et d'anxiété extrêmes, me causèrent encore une sorte d'éblouissement, et je dus demeurer ainsi le front sur mes mains, à la fois brûlant et glacé de fièvre. Le temps cessa de nouveau de compter pour moi. Mais je rêvai mille choses confuses, revoyant sans cesse Gertrude près de moi, et sans cesse ayant la sensation qu'elle me quittait, qu'on me l'enlevait, qu'elle était perdue... L'âcre fraîcheur qui, dans les forêts, accompagne aux derniers jours d'août le crépuscule du matin, me dégourdit. Je recommençai aussitôt mes investigations : le jour ne me montra rien dont je ne me fusse rendu compte durant la nuit. La paix matinale, la paix forestière enveloppait à présent le lieu de la catastrophe. Avec mille précautions je m'avançai jusqu'à la route : la trace des pas de chevaux et quelques ornières profondes y attestaient le passage de troupes, mais elle était vide. Le canon, que je n'avais pas entendu pendant la nuit, tonnait de nouveau dans la direction de Vincourt, et bien plus loin que Vincourt. Évidemment, les envahisseurs avaient dépassé le lieu où j'étais, qui ne représentait rien stratégiquement, et où les Allemands, après avoir craint un moment de se heurter à une force française organisée, avaient constaté que rien ne menaçait leur flanc droit. Ils étaient partis... Avaient-ils emmené Gertrude? Je

recommençai une inspection minutieuse, non seulement dans la carrière bouleversée, mais alentour. Je franchis le rebord que le hêtre avait arraché en s'écroulant. Des fragments de la souche rompue étaient encore soudés à des racines énormes, toutes rongées de pourriture. J'avançai... Quelques mètres plus avant, la forêt reprenait son aspect ordinaire. Des arbres hauts... assez d'espace entre les troncs... le sol couvert de mousse avec des bosses rocheuses, çà et là. Un lièvre traversa le sous-bois; des oiseaux qui chantaient se turent. Pourquoi continuai-je encore d'avancer, suivant la trace d'un vague sentier jaunâtre? Ce fut un instinct, une aimantation : je n'avais pas fait cent mètres que j'aperçus Gertrude étendue par terre, immobile sur le sol d'herbe et de mousse, mais dans une pose si peu tourmentée, si naturelle, qu'on l'eût dite endormie. Aussitôt je l'appelai, comme si je ne pouvais attendre de la rejoindre... Mais elle ne répondit pas, ne remua pas... Déjà j'étais agenouillé près d'elle, guettant son visage, ses yeux clos, sa bouche. Il y avait un peu de souffle autour de ses lèvres. Sa main était moite. Elle vivait.

» Alors seulement, regardant autour de moi, je remarquai la cavité forée par un obus de 105 à moins de dix pas du corps de Gertrude, et je constatai les dégâts de l'explosion. Ces dégâts étaient assez peu caractérisés, parce que l'engin avait explosé dans une clairière. Quant à Gertrude, elle ne portait aucune blessure apparente : sur elle, près d'elle, pas une trace sanglante. Alors? Qu'est-ce qui l'avait abattue? Le choc de l'explosion suffit parfois à tuer des hommes que les éclats n'ont pas atteints ; Gertrude, elle, vivait : mais je supposai qu'elle avait reçu un heurt assez violent pour rester longtemps sans mouvement. Elle vivait... Tout se transforma, à cette pensée, autour et en dedans de moi. Je ne songeai même plus que la forêt pouvait être gardée par l'ennemi, et que je risquais à chaque pas de voir une patrouille déboucher sur la clairière. Et du même coup je n'éprouvai plus la moindre fatigue : une pleine lucidité me revint... J'avisai une dépression du sol où l'eau d'une source invisible entretenait comme un minuscule étang. J'y allai remplir mon « quart » (ou plutôt le quart du pauvre Courtaud) et je revins laver doucement les

yeux, les tempes, la bouche de ma femme chérie. Je n'osais la remuer avant qu'elle eût repris connaissance : j'avais entendu dire que c'est imprudent ; on est obligé de le faire, naturellement, sur les champs de bataille ; mais, quand on le peut, on doit toujours l'éviter. Comme, malgré mes aspersions d'eau froide, Gertrude demeurait toujours inerte, je tentai de faire pénétrer quelques gouttes de vin entre ses lèvres. L'effet fut presque immédiat ; elle toussa, respira fortement, ses yeux s'ouvrirent et sa tête se souleva. Je continuais l'humectation des lèvres, sans hâte : en même temps je lui parlais, je me nommais à elle, je lui disais combien je l'aimais, je la suppliais de me reconnaître, de me répondre. Il me sembla enfin que sa main tentait de répondre aux pressions de la mienne : en même temps le regard des prunelles bleuâtres se fixait sur moi et les lèvres remuaient.

« — Gertrude, Gertrude, — m'écriai-je, — c'est moi... Parle-moi, je t'en conjure... Souffres-tu?

» Il y eut sur sa figure comme l'ombre d'un sourire et je devinai « Non » au mouvement des lèvres. De nouveau j'approchai le vin de sa bouche et je lui fis doucement boire une gorgée... Après un moment, je l'entendis qui me disait clairement, bien que presque sans voix :

« — De l'eau !

Je voulais courir au petit étang, mais sa figure devint si inquiète lorsque je fis mine de m'éloigner que je lui donnai à boire ce qui restait dans le quart... Je soutenais sa tête pendant qu'elle buvait. Cependant ses forces se ranimaient. Ses bras, son buste, sa tête semblaient se désengourdir. Sa voix devenait plus forte. Nous pûmes échanger quelques mots.

« — Tu es là, — murmura-t-elle. — Oh ! je suis heureuse !

» Moi, je l'interrogeais avidement, je lui demandais comment elle se trouvait en cet endroit, et quelle était sa blessure. Elle semblait mal me comprendre... A la fin, après un silence où elle parut ramasser toutes ses forces de souvenir et de pensée, elle dit :

« — Je ne peux pas bien me rappeler... La petite et moi, nous étions toujours tapies dans cette espèce de caverne de sable, au fond de la carrière. Après que tu nous a eu quittées,

il y a eu deux détonations effroyables près de nous. Nous n'avons plus rien vu : un tourbillon de sable emplissait tout. Puis, encore une détonation... et j'ai senti que tout croulait autour de moi. Je me suis sauvée à travers du sable, à travers des branches, sans savoir ce que je faisais. J'ai grimpé, j'ai traversé de l'espace vide, j'ai couru devant moi... Une fois encore j'ai eu l'impression de la foudre qui tombe, de l'effondrement. Et puis... plus rien. Et je te revois...

» Ainsi Gertrude était là, elle me parlait, elle vivait... Elle ne semblait pas blessée... Ses vêtements étaient à peine abîmés, le bord de sa jupe seulement un peu déchiqueté... Et pourtant je sentais mon cœur serré par un inexprimable désespoir. C'est que je ne pouvais pas ne point remarquer, tandis que les lèvres et la tête revivaient, la persistante immobilité de tout le bas du corps.

« — Tu ne souffres pas? — répétai-je.

« — Non, pas du tout... Seulement je suis tellement rompue par la fatigue que je ne peux pas me remettre sur pied. Il me semble que mes jambes pèsent un poids infini... Suis-je donc blessée?

» Oh ! mon capitaine... Comment vous exprimer tout ce qui m'a bouleversé le cœur en ce moment-là ?... Rien n'avait été plus ardent que le don réciproque que nous nous étions fait, la nuit précédente, de tout notre être, mais je ne me sens pas ridicule à dire que rien n'avait été plus exempt de toute idée malsaine, plus conjugal, plus pur... oui, plus pur. Pour nous y décider, il avait fallu le désordre et l'énervement de ces heures angoissées ; il y avait fallu aussi le mystère de la nuit... Maintenant, à la minute où Gertrude me disait : « Suis-je donc blessée? » c'était le jour ; le soleil avait séché l'herbe et la mousse autour de nous ; un vif rayon, traversant l'intervalle de deux arbres, éclairait le corsage de ma femme bien-aimée. Misère de l'amour humain ! C'est dans une douleur inexprimable, que, pour la première fois, je soulevai en pleine lumière les vêtements qui voilaient ses jambes, et tout ce que son corps de jeune fille irréprochable avait jalousement gardé pour celui qu'elle devait aimer. Et mes yeux qui la parcoururent ne cherchèrent, hélas, que l'affreuse révélation du coup qui la terrassait ! Et mes mains s'épouvantèrent en

constatant que partout où elles s'appuyaient, la chair délicate demeurait insensible.

« — Eh bien? — demanda-t-elle.

» Je répondis que je ne voyais aucune blessure. Mais comme j'avais peur de lui faire mal en la remuant sur ce sol dur, j'ajoutai :

« — Laisse-moi te préparer une couchette avec des branches et des vêtements; je t'y étendrai, et tu seras mieux.

« — Oh! tu vas me laisser seule?... — fit-elle inquiète, — voyant que j'allais m'éloigner.

« — Deux minutes... et tu ne me perdras de vue qu'un instant.

» Je courus à la carrière ; une fois de plus, je dépouillai des corps inanimés. Je ramenai deux capotes et deux couvertures : j'en fis un lit assez moëlleux tout à côté de Gertrude. Je la soulevai dans mes bras avec des précautions infinies et je l'y déposai : elle gémit doucement, puis fit un cri au moment où son corps fut posé de nouveau, puis se calma. En la portant, j'avais senti le bas de son corps comme détaché de tout le reste, paralysé comme si les jambes eussent été des gaines remplies de son... J'avais connu un cas semblable pendant ma première année de service militaire : un pourvoyeur avait roulé sous un chariot qui lui avait brisé la colonne vertébrale... Quand j'eus installé Gertrude sur la couchette improvisée, j'inspectai la place où elle était tombée à la renverse : une crête aiguë de pierre affleurait : ses reins avaient porté là-dessus au moment où la déflagration de l'obus la projetait violemment contre le sol. Je compris cela en une seconde, et mon cœur devint lourd dans ma poitrine; je me rappelais que mon camarade était mort brusquement quelques heures après l'accident.

» Gertrude s'aperçut de mon trouble :

« — Ne t'inquiète pas, — fit-elle. — Je me sens déjà mieux. Tu vas voir que, tout à l'heure, je pourrai remuer... Ce sont ces deux chocs successifs qui m'ont anéantie. Viens... Assieds-toi près de moi.

» Je lui obéis; je refoulai par un effort de volonté les larmes qui me rongeaient les yeux. Assis à côté d'elle, je pris ses deux mains dans mes mains ardentes, dont elle ne sentit pas la

brûlure, et cela confirma l'appréhension où j'étais : que l'insensibilité ne gagnât peu à peu le reste du corps. Je la regardais avidement, mes yeux se nourrissaient de son image... Hélas ! C'était elle et déjà ce n'était plus elle... Ses beaux cheveux cuivrés faisaient ressortir la pâleur de son visage; sa gorge palpitait à peine; il y avait dans son attitude, bien qu'elle ne fût pas immobile, quelque chose d'étrange et d'effrayant, une raideur du col, des épaules, des bras, une fixité des yeux qui semblaient ne pas remuer librement dans l'orbite, non plus que la nuque qui bougeait peu, en sorte que c'était moi dont le regard devait chercher la rencontre du sien. Elle ne s'apercevait pas de son état. Elle parlait presque sans s'arrêter.

« — Dès que je vais pouvoir marcher, — disait-elle, — tu m'emmèneras. Je ne veux plus voir cette forêt, ces arbres. Je ne veux plus voir d'arbres. Il me semble que depuis des années je suis emprisonnée entre des arbres. Tu m'emmèneras loin d'ici ; avec toi, je n'ai pas peur. Tu vois, tout le monde a disparu autour de nous, et il ne nous est rien arrivé de mauvais, à toi ni à moi. Tu m'emmèneras. Tu me le promets?

« — Oui, — dis-je, — je te le promets.

» Le jour montait ; la chaleur s'annonçait égale à celle de la veille. Au loin, la canonnade ne cessait pas : mais Gertrude semblait ne pas même la percevoir, pas plus qu'elle ne paraissait éprouver la gêne du rayon de soleil qui maintenant lui frappait en plein dans les yeux. Elle continua (et je vous assure que c'était affreux à entendre, ce qu'elle disait, par le contraste entre ses paroles et l'inertie qui la gagnait) :

« — Dès que nous serons tranquilles, nous nous marierons. Oh ! je sais bien que nous n'avons pas fait de mal, puisque tu allais partir et que je ne savais pas quand tu reviendrais. Mais maintenant que tout est tranquille, nous irons à l'église.

» Que lui répondre? Évidemment, ses souvenirs étaient pleins de trous ; déjà la continuité des événements lui échappait. Comme elle insistait et disait :

« — N'est-ce pas? Tu me le promets?...

» Je balbutiai :

« — Bien sûr, je te le promets !... »

« Mais tout d'un coup je n'y pus tenir, je saisis sa tête entre

mes mains, je baisai ardemment ses cheveux, son front, ses yeux, ses joues, et je sanglotai : la conviction de mon impuissance à lui garder la vie me désespérait, et je ne pouvais que répéter :

« — Ma chérie..., ma chérie...

» Je pleurai en silence quelque temps. Je me souviens qu'alors un gros faisan se souleva lourdement, à peu de distance, et traversa la clairière de son vol ronflant ; la poule le suivit presque aussitôt. Puis tout retomba dans le silence matinal de la forêt, sauf l'énervante canonnade qui semblait s'éloigner, mais faisait vibrer l'air de minute en minute. Je ne me retenais plus de pleurer silencieusement. Gertrude, qui avait les yeux secs, murmura distinctement :

« — Alors, je vais mourir.

» L'horreur de ces mots, dits par elle, arrêta mes larmes.

« — Non ! non ! — m'écriai-je... — Pourquoi dis-tu cela?... Tu vas pouvoir te lever tout à l'heure... Je te porterai dans mes bras... N'aie pas peur... Je vais t'emmener avec moi...

« — Puisque tu pleures, — reprit-elle, — c'est que je vais mourir...

» Et elle ajouta après un silence :

« — C'est triste... Je suis si jeune. J'aurais tant voulu être à toi toute une longue vie. Dis, Benoît, pourquoi es-tu sûr que je vais mourir?... Je t'assure que je ne souffre pas... Je me sens seulement un peu engourdie.

« Mon capitaine, vous n'imaginerez jamais l'affreuse chose que c'était, d'entendre cette voix, changée de timbre, sortant de ces lèvres qui remuaient à peine, prononcer ces mots... Je n'eus plus la force de mentir ; les paroles inconsistantes qu'on dit à une malade ordinaire, couchée dans son lit, entourée de ses parents, visitée et soignée par le médecin, n'étaient pas de mise ici. Je répondis :

« — Je te jure que j'ignore le nom de ton mal. Comme toi, je m'étonne et je m'inquiète de l'étrange engourdissement d'une partie de ton corps. Mais je ne te vois aucune blessure ; si je suis navré, c'est de ne pas savoir comment te secourir.

» Elle hocha la tête lentement :

« — On ne peut pas me secourir. Moi aussi, vois-tu, je crois que je m'en vais... Il me semble que mon cerveau se fige dans

ma tête... Viens tout près, tout près de moi... Comme cela... que je ne voie que toi... pas les arbres.

» J'étais penché sur elle, mes yeux en face de ses yeux.

« — Je t'aime tant, — murmura-t-elle.

» Et quelque chose qui ressemblait à un sanglot la secoua, un sanglot gonflé du regret de la vie et de l'amour.

« — Mon pauvre Benoît! — dit-elle encore — comme je me sens faible... et lourde... Je ne peux même pas te donner une caresse !

» Je pris ses mains et je les portai sur mes yeux, sur mon visage, sur ma bouche. Elle murmurait :

« — Oui... Oui... je t'aime... Tout près, tout près de moi...

» Puis, d'une voix qui de plus en plus devenait saccadée, hachée, faussée :

« — Où est mon père? Je ne le vois pas.

» Heureusement, elle parla aussitôt d'autre chose ; mais ses paroles devinrent peu à peu moins claires et moins bien enchaînées par le sens. Elle parla d'Uffigny, de Rimsbach. Elle me dit qu'elle voulait que je déjeune au pavillon. Moi, je la regardais, je l'écoutais, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle mourait là, dans cette clairière, au bruit de la canonnade lointaine, *par ma faute*. Si elle n'avait pas été ma femme, la nuit précédente, elle n'aurait pas pu exiger de me suivre ; elle n'aurait même pas osé en formuler le désir. Elle aurait quitté Uffigny avec les autres habitants ; elle serait en ce moment même abritée dans Verdun. Je me penchai sur elle, et joue contre joue, je balbutiai ces mots que je n'avais pas pu contenir le matin même :

« — Pardonne-moi !

» Elle parut reprendre toute sa lucidité :

« — Te pardonner !... Parce que tu as voulu que je sois à toi? Mais j'en suis si heureuse. Il me semble qu'autrement tu m'aurais oubliée... Maintenant, n'est-ce pas, tu ne m'oublieras jamais?

« — Jamais... tu es ma femme chérie...

« — Oui, ta femme...

» Et elle répéta lentement :

« — Ta femme !...

» La rigidité du visage et du cou s'accentuait de plus en plus. Quant à la pensée, elle semblait redevenue organisée; seulement, elle ne s'achevait pas, pour ainsi dire ; elle passait d'un objet à un autre, comme si elle ne pouvait pas s'appesantir, se compléter. Et ce fut alors pour moi, mon capitaine, la dernière torture, la plus aiguë, celle dont le feu me brûle encore aujourd'hui. Elle dit nettement :

« — J'ai peur que mon père ait été pris.

» Je ne répondis pas.

« — Tu le chercheras? — reprit-elle.

» Et comme si mon silence l'étonnait, elle insista :

« — Promets-moi de le chercher... de ne pas l'abandonner... Il était si bon ! Il t'aimait bien... Tu lui diras que j'ai été ta femme.

» Ce que j'ai enduré pendant ces paroles... ah ! vraiment... je crois que cela dépasse ce que les tortionnaires les plus farouches ont inventé... Mais je ne pus même pas garder le silence... Elle parut s'énerver, s'irriter de ce que je ne lui répondais pas.

« — Tu me promets de lui dire que j'ai été ta femme?... Je veux, je veux... Promets-le moi...

» J'ai promis... Ainsi les dernières paroles que j'ai échangées avec mon seul amour ont été empoisonnées de ce mensonge, et l'homme que j'avais tué s'est glissé entre nous, comme un revenant. La chose fut si atroce que je souffris moins quand Gertrude cria tout à coup :

« — Ah !... j'ai mal...

« — Tu souffres?

« — Ce n'est rien, — fit-elle presque aussitôt. — C'est passé. Embrasse-moi.

» Je me penchai sur elle, évitant de la remuer, ne touchant que ses lèvres. Était-ce la chaleur de mon visage et de ma bouche fiévreuse qui se communiquait à son visage et à sa bouche? Il me sembla que tout en elle revivait, que ce baiser résumait tous ceux que nous avions échangés l'avant-veille, dans notre nuit d'épousailles. J'entendis de nouveau :

« — Je t'aime... mon mari...

» Puis plus rien... Et sans doute je la gardai dans mes bras

longtemps encore après que la vie eût déserté le pauvre corps inerte que je continuais d'enlacer. »

(Un arrêt dans la rédaction coupait évidemment le manuscrit de l'adjudant sur ces dernières lignes, d'ailleurs tracées d'une main si agitée que la plume avait accroché le papier en deux endroits. Avait-il été, en ce moment-là, dérangé d'écrire? Ou bien le poids de sa confession avait-il pesé trop lourd pour qu'il le traînât plus avant? Le fait, c'est que la suite, trois courtes pages d'une encre plus fraîche, était au contraire écrite nettement, posément — et, comme on va le voir, — d'un autre style.

Je transcris cette fin :)

« Mon capitaine, vous connaissez désormais mon histoire. Vous savez pourquoi je ne peux pas accepter la vie comme tout le monde, et me dire : « Les mauvais jours passeront; un temps viendra où l'on pourra être heureux... » Je ne pourrai jamais être heureux. Avant de rencontrer Gertrude, je ne saurais dire que j'aie été heureux. La vie ne m'amusait pas beaucoup ; mais j'avais une bonne santé, une conscience nette, et j'aimais mon métier. A partir du moment où j'ai aimé Gertrude — jusqu'à la nuit où j'ai abattu son père dans le bois du Haume, j'ai compris ce que peut contenir de joie le mot banal de : vivre !... Sans doute, alors, je me suis trop plongé dans ce bonheur, au point d'en oublier presque le drame où ma patrie palpitait si douloureusement, — au point d'oublier des règles morales que je ne me serais jamais cru capable de transgresser. Depuis, j'ai fait mon examen de conscience. Je sais quelles ont été mes deux grandes fautes, je vous les ai dites; je veux en répéter ici la confession : la première, c'est qu'ayant pris l'espion en flagrant délit, j'aurais dû l'amener à mes chefs et le leur livrer; je ne l'ai pas fait à cause de Gertrude. J'ai donc manqué à mon devoir ; j'ai été un mauvais soldat. Ma seconde faute, c'est qu'ayant supprimé l'espion, j'aie possédé sa fille. Cette faute-là, voyez-vous, mon capitaine, c'est la plus grave, parce que j'ai trompé la femme

que j'aimais. Au moment même où nous étions mari et femme, je la trompais. Elle m'eût rejeté avec horreur, si elle avait su. J'ai été châtié de ce mensonge par la nécessité de la tromper encore, à l'heure suprême où le besoin d'unir entièrement mon âme à la sienne eût été l'unique consolation... Le mensonge a vicié les dernières paroles que je lui ai dites. Tant que je vivrai, cette amertume m'empoisonnera.

» Alors, que faire dans la vie? La vie a perdu pour moi non seulement ce qui peut la faire enviable, mais ce qui peut la faire tolérable. Avec ses inflexibles nécessités d'action, seule la guerre adoucit un peu ma misère morale. Très sincèrement et très simplement je vous confie mon espoir : c'est que la guerre durera plus longtemps que moi. Je ne me conçois pas, la guerre finie, continuant de vivre. Je ne me supprimerais pas, parce que ce n'est pas dans mes idées : mais je crois que je deviendrais fou... Vous comprenez maintenant pourquoi, malgré vos bontés pour moi, je ne me suis jamais montré à vous tel que je l'aurais dû, tel que je l'aurais souhaité ; ces mois d'hôpital ont été pour moi un purgatoire. Ne me gardez donc pas rigueur... Ce n'est pas moi que vous avez connu : c'est une pauvre épave, lasse de surnager, et qui ne demandait qu'à sombrer définitivement.

» Grâce à Dieu, je pars ! je rentre dans la guerre ! Je vous écrirai ce que je deviens, puisque vous voulez bien vous intéresser à moi : quand vous ne recevrez plus de lettres de moi, ne me plaignez pas. Il me sera arrivé ce que je n'aurai pas cherché, je vous le promets, mais ce qui peut m'arriver de plus heureux.

» Si cela arrive, je vous supplie d'accueillir la suprême requête que je vous adresse ici... J'ai enseveli ma femme bien-aimée dans le sable de la carrière, n'ayant pas de moyen pour creuser la terre assez profondément et plein d'angoisses à l'idée que je pourrais être surpris et tué moi-même avant d'avoir achevé ma tâche. Je n'ai mis aucune marque sur sa tombe ; mais rien n'est plus aisé que de la retrouver, à l'aide du petit croquis que je joins à ma lettre. Il suffit, comme vous le voyez, de suivre le bord de la route, vers Vincourt, à partir de la borne chiffrée *85* (route forestière de Cissey à Vincourt, toutes les cartes la donnent) pendant vingt-cinq pas d'un

mètre, et de compter ensuite six pas perpendiculairement, vers la carrière. La fosse commence au sixième pas... Si je dois survivre à la guerre, je transporterai Gertrude là où je serai. Si je ne survis pas, et qu'on retrouve ma propre dépouille, je vous supplie de nous réunir dans le cimetière d'Uffigny. Mon testament, qui est entre les mains de mon père, précise ces dispositions et prévoit l'argent nécessaire sur mon petit héritage maternel, que je n'ai jamais réclamé.

» Je vous ai tout dit, mon capitaine, et j'ai pourtant de la peine à finir cette confession, comme si c'était la dernière occasion que j'aurai de converser avec vous. Que puis-je ajouter, pourtant?... Vous ai-je raconté la façon dont j'ai rejoint les lignes françaises après avoir enseveli Gertrude? Je n'ai pas le courage de relire les pages précédentes pour m'en assurer. Si je ne l'ai pas dit déjà, voici : j'ai marché devant moi au hasard, la nuit de préférence; des paysans pitoyables m'ont vêtu d'habits civils, abrité, nourri; le hasard a voulu que j'arrive dans nos lignes sans autre incident qu'une fusillade au pont de la Vouze, entre Vincourt et Verdun. Ensuite, encadré dans une batterie lourde, j'ai fait la magnifique campagne de Lorraine, qu'on ne connaît pas, dont on ne parle pas en France, mais qui est avec la Marne une des grandes belles choses de cette guerre. On vous a dit (ce sont vos paroles) que j'avais été « héroïque »... Je ne veux pas que vous le croyiez. Je n'ai, je n'ai eu aucun héroïsme. Je me suis battu comme un somnambule. J'ai hâte de recommencer.

» Mon capitaine, je vous salue bien respectueusement et je recommande à votre bonté et à votre pitié ce qui est ma volonté dernière.

» BENOÎT CASTAIN »

Ces lignes datent du mois de février 1915. Près d'une année s'est écoulée depuis. J'ai reçu, en tout, cinq lettres ou cartes postales de l'adjudant Benoît, toutes contenant simplement l'assurance d'un « sonvenir reconnaissant » sans aucun détail. La dernière est de septembre 1915. Peu de temps après éclata notre victorieuse offensive de Champagne, à laquelle prit part la batterie de Benoît, sous-lieutenant depuis peu. Le soir du

27 septembre, il fut porté disparu. Toutes mes recherches pour avoir de ses nouvelles ont été vaines.

Quant à la mission dont il m'a chargé, je n'ai pas pu m'en acquitter encore. Le territoire où Gertrude Archer est ensevelie borde une région occupée par l'ennemi. L'ennemi est bien près de l'évacuer; mais enfin, il l'occupe toujours...

Comme tant d'actes de la vie française, le vœu suprême de l'adjudant Benoît ne pourra sans doute être réalisé qu'à la date, mystérieuse encore, cachée sous le voile de ces mots :

« Après la guerre !... »

MARCEL PRÉVOST

L'AVIATION A LA GUERRE

L'EFFORT FRANÇAIS ET L'EFFORT ALLEMAND

La guerre aura permis d'apprécier à sa juste valeur l'aviation, arme nouvelle, si discutée pendant quelques années et qui était loin d'être au point. Ceux qui avaient confiance en elle n'étaient pas légion, il faut l'avouer. La traversée de la Manche par Blériot remontait seulement à 1909. Que pouvait-on espérer d'un engin qui semblait plus sportif que guerrier?

Malgré ce manque de foi presque universel, certains travaillaient et luttaient. Pour ma part, je ne me fis pas faute d'indiquer à maintes reprises des améliorations possibles. Je voulais que l'aviation se préparât à devenir une arme véritable. Les difficultés à vaincre étaient grandes. Il fallait triompher de la routine, car l'on avait affaire à un engin qui se modifiait chaque jour. Les marques d'appareils et de moteurs se multipliaient. Pourquoi choisir tel type plutôt que tel autre? Quand la commande serait livrée, l'appareil ne serait-il pas déjà démodé? De plus, l'organisation des multiples services, la préparation des pilotes, la formation des observateurs, la création des centres constituaient autant de problèmes délicats. Et par-dessus tout, pour couronner ce chaos, l'argent manquait, il était accordé parcimonieusement, et les bureaux par leurs lenteurs ne permettaient pas toujours de l'employer utilement. Le personnel navigant était considéré comme un

monde d'indisciplinés, de cerveaux brûlés. Certains chefs affectaient le plus profond mépris pour les aviateurs. Ceux-ci pourtant faisaient déjà campagne en temps de paix. Ils avaient des ennemis redoutables : les caprices de l'atmosphère, les bris d'appareils.

Sans la guerre, nous en serions encore à la période des tâtonnements. Grâce à elle, l'aviation est sortie du néant. Elle a répondu à ceux qui ne croyaient pas en elle par des exploits chaque jour plus beaux, plus héroïques, prouvant ainsi la vitalité, l'énergie et les ressources de notre race.

Ceux qui croyaient à la possibilité d'une guerre n'avaient accordé qu'une confiance relative à l'avion, parce qu'ils ne le connaissaient pas. Les théoriciens voyaient mal les moyens dont disposait le plus lourd que l'air. On bâtissait des hypothèses que la guerre devait détruire aussitôt. Il semblait que l'appareil idéal serait blindé, — que le monoplan aurait une importance capitale, — que le monoplace serait employé pour la cavalerie, les réglages, — que les gros et grands biplans seraient voués à l'insuccès. Il y avait conflit entre l'aviation lourde, chère aux Allemands, et l'aviation légère qui nous avait valu tant de succès. L'altitude minima pour la sécurité semblait être 1000 mètres. Au-dessus, on craignait une mauvaise vision des mouvements de troupes. L'aviation nocturne paraissait une folie. La question des obus avait été peu étudiée. Les systèmes de visée et de lancement étaient précaires, ayant été créés après des expériences puériles. Tout appareil qui volait semblait apte à rendre des services.

L'expérience nous a amenés peu à peu à apprécier à leur valeur exacte les différents types d'avions, à les sélectionner, à les adapter chacun à une tâche spéciale, à établir des méthodes précises pour la reconnaissance, le réglage du tir, le bombardement, la chasse. Tel type très apprécié fut vite abandonné. Tel principe qui semblait absolu fut aussitôt contredit.

Certes, nous aurions pu éviter bien des erreurs si, dès le temps de paix, l'aviation avait été considérée comme susceptible de devenir une arme indispensable. Mais jamais l'aéroplane n'avait été le collaborateur de l'armée qu'on aurait pu espérer. Les troupes l'ignoraient, la plupart des chefs ne

voulaient pas le connaître. Les essais tentés aux grandes manœuvres n'avaient pas obtenu le résultat désiré. Les avions, de même que les dirigeables, constituaient plutôt une attraction destinée à intéresser la foule. Le lien qui les unissait au commandement était si fragile ! En 1912, un chef d'armée n'avait-il pas trouvé pratique de placer ses escadrilles en avant de ses troupes! Elles constituaient l'avant-garde, toujours capturées.

Un seul général en chef avait su employer les avions, un seul avait obtenu d'eux le rendement désirable, c'était le général Joffre. Et je gage que lorsqu'il ordonne les actions qui prouvent si glorieusement notre supériorité aérienne, il doit penser souvent aux grandes manœuvres de 1913, prélude de ses succès de la vraie guerre. C'est à lui que nous devons l'extension donnée au rôle des avions. C'est lui-même qui dès le début s'occupa de leur utilisation. Il avait su prévoir, il sut organiser. Par ses ordres du jour, il indiqua ce qu'on pouvait espérer, ce qu'il attendait. Nous publierons après la guerre ces notes énergiques où il dit sa confiance, où il ne dissimule pas son admiration pour les services rendus, où il encourage le personnel navigant, où il indique les missions sur lesquelles il convient d'insister.

C'est d'abord un ordre suggéré par une prouesse qui avait permis de détruire la moitié de l'artillerie du 16e corps allemand dans la région de Triaucourt, Vaubécourt et de la ferme de la Vaux-Marie, le 8 septembre 1914. Le général Joffre montre les résultats de la collaboration de l'artillerie et de l'aviation pendant le combat. Puis, le 27 septembre 1914, le généralissime rappelle l'utilité des réglages de tir et ordonne l'attaque aérienne des points militaires. Ces prescriptions furent toujours suivies depuis, mais c'est surtout à partir de la création des groupes de bombardement que les lancements de projectiles furent opérés en véritables avalanches sur les objectifs ennemis. Il en est dont les journaux ne parlèrent pas, mais dont les effets furent considérables, tels le bombardement des gares de Chambley et Thiaucourt, le 12 avril (106 obus), d'une grosse pièce à Muzeray, le 5 juin (76 obus), des batteries de Givenchy, Farbus et Beaurains, le 16 juin (342 obus et 1 000 fléchettes). Une note, en date du 20 novembre 1914,

indiquait aux chefs d'armée l'importance spéciale de la destruction des gares et voies ferrées.

Dès le mois d'octobre 1914, dans un ordre du jour mémorable, le généralissime félicitait le personnel de l'aviation, et rappelait quelques-uns des résultats obtenus : réglages de tir, bombardements (en particulier attaques des *drachen-ballons*), chasses d'appareils ennemis.

Le général commandant en chef, écrivait-il, compte que l'aviation continuera à prendre dans l'avenir par tous les moyens une part de plus en plus intime au combat, dans lequel son action obtient non seulement des résultats matériels importants, mais exerce sur l'ennemi une très grande influence morale... L'aviation de combat est à même de rendre les plus grands services et de justifier la confiance que le commandement place en elle.

Cette confiance était justifiée. Depuis, le réglage des tirs a été perfectionné; les opérations de bombardement sont plus fréquentes et plus hardies; les *drachen* sont attaqués avec succès; près de cinquante avions ennemis ont été abattus dans des combats aériens.

De cette façon, et grâce en grande partie au général Joffre, après cinq années d'incertitudes au bout desquelles tant de questions restaient encore en suspens, quelques mois suffirent pour qu'au courage de nos pilotes vînt s'ajouter une organisation excellente. Que de problèmes qui hantaient les cerveaux avant la guerre s'écroulèrent sans discussion! Le blindage que l'on réclamait avec obstination fut abandonné parce que trop lourd. Pendant plus de quinze mois, seuls les sièges du pilote et de l'observateur étaient parfois recouverts d'un métal de protection.

Le monoplan recueillait tous les suffrages. Il paraissait être l'engin le plus utile à cause de sa vitesse. Mais la position des ailes empêchait la visibilité. Il faut que l'observateur puisse distinguer tout ce qui se passe au-dessous de lui. S'il ne peut regarder qu'en avant ou en arrière, il est amené à commettre de nombreuses erreurs. On constata aussi que la prétendue rapidité du monoplan était un mythe. Les biplans allemands volaient généralement plus vite. Enfin, le moteur était souvent une cause de « pannes sèches », de celles qui surprennent au moment où l'on s'y attend le moins : le moteur tourne

à toute allure, soudain il s'arrête. Les moteurs fixes de la plupart des biplans ne connaissent pas cette éventualité cruelle : il se peut que leur régime baisse, que des cylindres cessent de donner, en ce cas ils « bafouillent », comme on dit dans l'argot des aérodromes, mais ils ramènent l'appareil à son port d'attache, péniblement peut-être, mais presque sûrement. On abandonna donc les monoplans, — ne conservant que le parasol, qui pendant plus d'un an livra une chasse victorieuse à tant d'avions ennemis. Puis, à son tour, cet appareil fut remplacé par les petits biplans plus rapides.

La guerre a révélé l'utilité des gros biplans, autrefois si décriés. Ils se sont spécialisés dans les reconnaissances à longue portée, les prises de vues photographiques, les bombardements, car ces « maisons volantes » peuvent seules emporter du poids en projectiles et, malgré ce poids, aller opérer jusqu'à 200 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies.

Enfin l'avion nocturne qui semblait une utopie est devenu une réalité. L'hirondelle hésitait à se transformer en chauve-souris. L'aigle n'y a vu aucune difficulté. Les Parisiens connaissent ces étoiles filantes qui veillent sur la capitale et qui, maintes fois, vont à la faveur des ténèbres déverser leurs explosifs sur les campements, gares ou villes ennemis.

Avant les hostilités, nous possédions comme projectiles les bombes Aazen, de peu d'efficacité. Nous connaissions aussi es balles Bon, les *fléchettes* : elles pèsent 20 grammes, se lancent par 500 et couvrent en s'éparpillant une surface considérable, produisant une véritable pluie meurtrière. Ces dards d'acier, lorsqu'ils entrent par l'épaule, sortent par le pied. Sur une place de Metz, le 26 décembre 1914, 2 000 furent lancées : d'après les renseignements recueillis, il y eut trois cents victimes ! — Mais tous les engins qui sèment aujourd'hui la mort, à part les bombes Aazen et les balles Bon, n'existaient pas avant la guerre.

Il ne suffit pas d'avoir des projectiles, il faut les lancer avec chance de succès. Aucun des systèmes proposés en temps de paix n'était vraiment pratique. Les chefs commandèrent aux pilotes et aux mécaniciens de chercher des dispositifs. Ils se mirent à l'ouvrage. Les résultats de nos bombardements prouvent que leurs recherches ne furent pas vaines.

Et pourtant, il est difficile de viser un objectif lorsqu'on le domine de 2 000 mètres. Les procédés scientifiques, les données mathématiques ont dû s'incliner devant les caprices de l'atmosphère. Presque tous les bombardiers tirent au jugé, surtout dans les attaques groupées où ils peuvent observer les points de chute des obus de leurs camarades. Certains, arrivés sur le point indiqué, descendent en spirales serrées jusqu'à 200 mètres, tels Briggs, Babington et Sippe, à Friedrichshafen; 60, tel Garros dans l'attaque d'un convoi qui précéda sa capture, et même 4 ou 5 mètres, tels le caporal L... et le maréchal des logis G... mitraillant un train en marche jusqu'à la gare de Marbach. La nuit, il est rare que le pilote évolue à plus de 500 mètres. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'une cible de dimensions restreintes, il est préférable d'envoyer un seul avion, bien décidé, qui se tiendra à une faible hauteur pour ne pas manquer le but, plutôt que deux ou trois escadrilles volant à 2 000 ou 2 500 mètres.

Le problème de l'altitude de guerre avait, avant les hostilités, reçu une réponse que les faits ont vite contredite : 1000 mètres semblaient un maximum : on y pouvait à la rigueur recueillir des observations utiles et précises et on ne craignait plus les ripostes terrestres. Or, à plus de 3 500 mètres, certains avions ont reçu des éclats, à 3 000 d'autres ont été abattus. Ceux qui, au début, se fiaient aux compétences eurent à le regretter, tant du côté français que — et surtout — du côté allemand. Et pourtant, pendant notre offensive d'Artois et de Champagne, les nuages étant très bas, nos avions durent voler de l'aube au crépuscule en se tenant à 800 mètres à peine !

Les batteries spéciales sont les plus redoutables ennemis des appareils, mais la mitrailleuse et le tir de salve des fusils ont aussi remporté quelques succès. Rien n'est plus difficile que d'apprécier l'altitude d'un appareil en vol. On peut encadrer d'admirable façon un avion, l'entourer de nuages de fumée sans l'inquiéter. Une erreur de 500 mètres et même plus en hauteur n'est pas aisément perceptible. Aussi la plupart des batteries pointent-elles à une distance qui semble être celle où volent généralement les oiseaux ennemis, soit 2 500 ou 2 800 mètres. Quelques pilotes profitent de cette

foi dans la routine pour évoluer à 1 400 mètres, où ils voient mieux sans être plus en danger. Garros se plaisait à soutenir ce paradoxe : « Si j'avais un appareil volant à 150 kilomètres à l'heure, muni d'un moteur dans lequel je pourrais avoir entière confiance, je me tiendrais à 150 mètres de hauteur. Les canons seraient impuissants et quelques spirales de temps en temps empêcheraient les fusils de me toucher. »

L'appareil existe, mais Garros, hélas ! n'est plus là !

***

A l'usage, le commandement se rendit compte qu'à chaque marque d'appareil devait répondre un genre de missions spécial, alors qu'au début tout avion semblait capable de cumuler les diverses fonctions aériennes. D'abord, une sélection fut faite parmi les types employés. Au mois de mars, il n'en subsistait plus que quatre : le parasol Morane-Saulnier pour la chasse, le biplan Caudron pour les réglages de tir, le biplan Maurice Farman pour les reconnaissances à longue portée, et le biplan Voisin pour les bombardements. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas, le cas échéant, un aéroplane, désigné pour le bombardement, de faire de la photographie, et un avion de chasse, d'accomplir des reconnaissances. Selon les besoins, des ordres étaient donnés. C'est avec un parasol que Gilbert fut capturé lorsqu'il revenait de bombarder les usines de Friedrichshafen. Il n'avait pas dû gravement les endommager, étant donné le poids d'explosifs qu'il pouvait emporter.

La chasse exige un appareil extrêmement rapide, maniable, et possédant un excédent de puissance qui lui permette de monter avec aisance. Rejoindre un avion dans l'espace est particulièrement difficile. La poursuite ne peut être efficace qu'avec certains types d'avions. Les parasols qui, pendant près d'un an, venaient d'abattre presque tous les engins ennemis, ont été remplacés par de petits biplans plus rapides, afin de répondre à l'effort fourni par les Allemands dans cette spécialité. Les chiffres montrent mieux que toute considération la difficulté de la tâche du toréador de l'air : chaque

jour, on enregistre une moyenne de huit à dix chasses, or nous avons descendu une cinquantaine d'aéroplanes. Pour qui sait la difficulté du duel aérien, ce chiffre force l'admiration. La chasse est la prouesse la plus hardie et la plus pénible qu'on puisse imaginer. Il faut d'abord pouvoir rejoindre sa proie. Si l'ennemi n'accepte pas le combat, la poursuite ne peut durer indéfiniment : il serait de la dernière imprudence de chasser un avion au-dessus de son territoire; la ruse classique consiste, de la part du fuyard, à se mettre à la descente de façon à profiter de l'ardeur de la lutte pour amener progressivement l'assaillant à bonne hauteur et le livrer aux canons et aux fusils. C'est ainsi que le regretté pilote Sismanoglou fut abattu, au moment où il se préparait à attaquer un avion ennemi qu'il poursuivait depuis de longs instants.

Il faut un réel courage au chasseur aérien. Il y a là deux hommes, deux volontés : le pilote et le mitrailleur — parfois le même occupe les deux fonctions. Ils voient l'adversaire armé comme eux, peut-être mieux, prêt à accepter la rencontre; ses coups seront peut-être plus heureux. L'un des combattants doit être précipité dans l'abîme. Qu'importe! L'avion ennemi est là-bas, au-dessus de nos lignes, pour opérer un bombardement, repérer des batteries ou des objectifs : il faut l'empêcher de rentrer chez lui. L'agresseur tente d'abord de couper la route du retour, puis s'élance, manœuvrant pour arriver aux côtés de l'antagoniste. A vingt ou trente mètres, le mitrailleur qui attend fébrilement le moment d'ouvrir le feu et essuie celui de l'ennemi sans répondre, pour ne pas user inutilement ses munitions, se lève, ajuste et commence le déchirement de sa bande. Pour éviter la trépidation, le pilote arrête le moteur et plane. Le tireur opère comme à la chasse au canard, sans bouger de place sa mitrailleuse : suivre un appareil est se donner une possibilité de le manquer, alors que, si le tir n'est pas modifié, il arrivera fatalement un instant où l'avion ennemi passera dans son champ. Les balles continuent à siffler aux oreilles du pilote et de son compagnon : celui-ci reste calme, déroule ses bandes, celui-là dirige son appareil, fait des voltes pour gêner l'adversaire et faciliter la tâche de son mitrailleur. Il approche de plus en plus. Touché, enfin touché ! L'ennemi est atteint, parfois après

cinquante minutes de combat ! Ou bien c'est les organes essentiels, ou bien c'est le pilote. L'appareil tournoie dans le vide et tombe comme une pierre. La mort s'ensuit le plus souvent. On cite cependant un exemple curieux : le pilote d'un biplan allemand ayant été tué au cours d'un duel aérien, l'observateur évita la mort en se précipitant par-dessus le cadavre et en actionnant les commandes au moment de l'atterrissage. Il n'y eut pas la moindre casse.

Parfois, le rôle du chasseur ne consiste pas à abattre l'ennemi, mais à se contenter de le mettre en fuite. C'est ainsi que le sous-lieutenant J..., se trouvant aux prises avec dix avions allemands qui venaient bombarder Nancy, les obligea à rebrousser chemin. Il se lança tour à tour sur chacun, et, dès que l'un tournait bride, J... se précipitait sur le suivant. Il aurait pu facilement abattre un ou deux appareils, mais il avait conscience que là n'était point son devoir. Ce qu'il fallait, c'était empêcher que les avions allemands pussent arriver jusqu'à Nancy. Il y réussit seul contre vingt ennemis, dix pilotes et dix bombardiers.

Certains virtuoses comme J... cumulent en effet les fonctions de pilote et de mitrailleur. Tels étaient Roland Garros, Eugène Gilbert et Pégoud. C'est à Garros qu'est due l'invention d'un dispositif permettant de tirer dans l'hélice sans craindre de la briser. Et ces rois de l'air réussissent à mitrailler tout en se servant des genoux pour actionner la direction. Ainsi, avant d'être capturé, Garros abattit trois avions en dix-huit jours. Les aviateurs qui ne sont pas pilotes-mitrailleurs n'emmenaient pas au début les mêmes passagers. Il en résultait que, les deux hommes ne se connaissant pas suffisamment, leurs gestes n'étaient jamais d'accord. Or, dans la chasse, l'harmonie à bord doit être absolue.

Que de drames angoissants nous fourniront les duels aériens lorsqu'on écrira une histoire de la guerre ! Le sergent Eugène Gilbert, blessé au coude, rentre avec un longeron et une commande de profondeur coupés. On retrouve vingt-six balles dans son appareil : ailes, fuselage, roues, train d'atterrissage, tout avait été touché, sauf, par miracle, le réservoir et la place du pilote. Le même sergent Gilbert voit un autre jour l'un de ses adversaires se lever dans son appareil, les bras

étendus, comme pour demander grâce, tandis que les flammes envahissent l'avion qui s'abat comme une véritable torche. Le sous-lieutenant Garros poursuit à moins de quinze mètres un ennemi, le mitraille avec ardeur, et se rend compte de l'efficacité de son tir aux soubresauts qu'il remarque dans les épaules et le dos de ses victimes. L'adjudant G... voit sa mitrailleuse s'enrayer dès le premier coup. Il est seul à bord, reste à son poste, sans décliner la lutte et, tandis que l'autre tire sur lui sans relâche, il vire, cabre, pique, se renverse sur l'aile. Pendant ce temps, il démonte son arme, se servant de ses ongles en guise de tourne-vis, répare et remonte les pièces. Il est toujours près de l'allemand, se prépare à l'attaquer. Nouvel enrayage. Une seconde fois, il opère le démontage de sa mitrailleuse, la revisse, sous la pluie des balles qui le cherchent, et n'est pas plus heureux. Finalement, l'ennemi, ayant épuisé ses munitions, s'enfuit vers ses lignes. G... redescend alors, les ongles arrachés, les mains ensanglantées. L'adjudant M..., pilote, reçoit au début d'un engagement une balle dans l'épaule et, stoïque, continue le combat, permettant à son mitrailleur d'abattre l'adversaire. Le capitaine Q... atteint un avion allemand qui pique, tournoie et s'effondre dans l'abîme, projetant dans le vide au cours de la descente le passager qu'on retrouve, plusieurs jours après, à 1 800 mètres de l'endroit où s'est abattu l'appareil. Le sergent Carrier[1], breveté récemment, en moins de huit jours, abat deux avions allemands, l'un avec un monoplace, l'autre avec un biplace, au début d'octobre. Enfin, le caporal P... le 10 octobre, est atteint de trois balles dans la cheville et la cuisse, et parvient, en dépit de ses blessures, à ramener son appareil à son port d'attache.

Il existe naturellement une tactique dans la chasse aérienne. Pour la déterminer, il est indispensable de se rendre compte des angles morts de l'ennemi. On peut considérer que les points les plus vulnérables sont, dans l'ordre d'importance : l'hélice, le moteur, le radiateur, le pilote. Si l'on combat un avion à hélice tractive, il faut se tenir en avant et au-dessus ; au

1. En novembre, à Nancy, il se noyait dans une piscine en apprenant à nager.

contraire, quand l'avion a une hélice propulsive, il faut se placer en arrière et, de préférence, en dessous. Pégoud fut victime de cette dernière façon d'opérer. Il se maintenait au-dessous de l'adversaire afin d'atteindre de préférence le radiateur. Mais, comme il employait toujours la même méthode, un pilote plus hardi que ne le sont généralement les Allemands, le caporal Kandulski, décida de prendre notre héros à son propre piège. Il disposa une mitrailleuse sur le côté et, dès que Pégoud l'attaqua, ouvrit le feu. Le tireur, le lieutenant Bilitz, réussit à traverser l'artère aorte du Français.

Il ne faut pas croire que les toréadors de l'air cherchent de préférence à viser les membres de l'équipage. Les corps offrent moins de surface qu'un moteur et, en atteignant celui-ci, ceux-là ne peuvent éviter la mort que par miracle. Cependant, le sous-lieutenant B... qui avait déjà abattu un appareil, parvint, sur un biplan de chasse, à tuer d'abord l'observateur, ensuite le pilote.

Jusqu'ici la chasse a été surtout isolée. Elle ne peut devenir vraiment efficace que du jour où elle se fera par groupes. Pour assurer la salubrité de notre ciel, pour empêcher les avions ennemis de venir bombarder nos villes, repérer nos positions et nos mouvements, régler les tirs, il serait indispensable qu'un barrage continuel fût établi tout le long de notre front. A diverses altitudes se tiendraient de très nombreux avions de chasse prêts à foncer sur l'ennemi dès qu'il apparaîtrait. Celui-ci ne succomberait plus devant la virtuosité d'un pilote, mais devant le nombre. A l'heure actuelle, la part du hasard est trop grande. Avec la méthode proposée, abattre les imprudents qui se risqueraient au-dessus de notre territoire serait la règle. On n'attendrait plus qu'un avion fût signalé pour tenter de le rejoindre. Ce filet aux mailles serrées que constituerait la frontière aérienne ne serait pas difficile à créer : nous avons les appareils, nous avons les pilotes, 'organisation suivra lorsqu'on se sera rendu compte des avantages considérables que nous pouvons en tirer. Dès que le temps s'y prêterait, dès que des attaques pourraient être redoutées, les avions français prendraient leur vol pour détruire tout ennemi qui se présenterait.

*
* *

L'avion de bombardement n'a aucun rapport avec l'avion de chasse. La différence est la même qu'entre le cheval de tombereau et le pur sang de course. L'appareil qui va semer la mitraille est volumineux, ne dépasse pas encore 100 à 110 kilomètres à l'heure, et peut emporter de lourdes charges. Il n'a pas la souplesse du petit biplan de combat, ni sa facilité d'évolution. Il monte lentement, mais emporte une provision d'essence et d'huile qui lui permet de voler sans escale pendant cinq ou six heures.

Au début de la guerre, nous nous abstenions des bombardements, par suite de scrupules qui n'effleurèrent jamais l'esprit de nos adversaires. Notre première attaque fut celle des hangars de Frescati, près de Metz. Nous choisissions avec le plus grand soin des objectifs uniquement militaires, tandis que les Allemands ne cherchaient qu'à jeter des bombes sur les villes ouvertes, de préférence sur Paris et Nancy. La majorité de nos attaques étaient effectuées isolément. Nos aviateurs faisaient preuve de brio, mais les quelques projectiles qu'ils lançaient ne pouvaient qu'endommager légèrement les cibles visées. Le 30 octobre 1914, 8 avions allaient bombarder un quartier général, près de Dixmude. Un groupe entier, soit 18 appareils, jetait 60 obus sur Givenchy, le 20 décembre. Puis, progressivement : le 12 février 1915, 34 appareils vont opérer le long de la côte belge ; le 16, 48 attaquent Ghistelle et Ostende. Puis ce sont les fameuses randonnées de 400 kilomètres sur Ludwigshafen par 18 aéroplanes, le 27 mai ; sur Carlsruhe par 23, le 16 juin. Au mois d'août, 32 avions lancent 164 obus, le 9, sur Sarrebruck ; 62 avions sur Dillingen, le 25, tandis que, le même jour, 60 appareils français, belges et anglais dévastent les positions ennemies de la forêt d'Houthulst. Le 7 septembre, nouvelle visite, cette fois par 40 appareils, sur la ville de Sarrebruck, et c'est enfin, le 2 octobre, l'envolée de 65 aéroplanes sur Vouziers. Ces quelques chiffres montrent l'importance prise par les attaques aériennes depuis le début de la campagne. D'essais timides et peu efficaces elles sont devenues des expéditions en masse, des manœuvres d'escadre. Nous pouvons et devons faire mieux encore. Il y aura toujours

des bombardements individuels effectués par des volontaires qui, de jour ou, de préférence, de nuit, tenteront de faire sauter un objectif de petites dimensions, mais, sur les villes, les grandes usines, les batteries, c'est par le nombre que le succès pourra être obtenu.

On se fait une faible idée des dangers que courent les aviateurs de bombardement, sans cesse exposés aux ripostes terrestres et aux chasses d'avions ennemis. Il est rare qu'après une grande expédition, tous rentrent au port d'attache : à Ludwigshafen, un avion fut fait prisonnier, à Carlsruhe, deux, à Sarrebruck, deux furent abattus et ceux qui les montaient tués, deux furent capturés. Ces quelques exemples prouvent le danger qui poursuit les appareils sous forme de panne, d'obus ou de balles.

Parfois la manipulation des bombes produit à bord des catastrophes. Une mesure de précaution s'impose : il ne faut armer les projectiles qu'au moment de les lancer; sinon, tombant dans la nacelle, ils peuvent exploser, comme ce fut le cas pour le capitaine Dessirier. Avec certains appareils, à cause des fils nombreux qui courent sous le train d'atterrissage, il est imprudent de lancer les obus de la place de l'observateur. On les installe alors sous la nacelle, horizontalement, et un déclenchement permet de les lâcher séparément ou tous ensemble. Mais il arrive dans certains cas que les ressorts ne libèrent pas complètement le projectile, qui reste suspendu, ou que celui-ci s'accroche par l'empennage aux fils de l'avion. A l'atterrissage, l'obus peut tomber sur le sol au moindre choc et éclater.

Le bombardier doit être doué d'un réel sang-froid. Il s'occupe avec le plus grand soin de son chargement et ne laisse rien au hasard. Il observe la chute de ses bombes afin de constater si elles sont bien parties de l'appareil. En outre, il doit être un excellent mitrailleur pour riposter en cas d'attaque ennemie; il doit ne lancer sa cargaison que lorsqu'il est sûr de l'objectif qui se trouve au-dessous de lui. Mieux vaut rentrer sans avoir jeté ses obus que les envoyer sur un lieu qu'il ne convient pas d'atteindre.

Une tactique rigoureuse doit être employée pour les opérations de bombardement : lorsque l'expédition comprend un

grand nombre d'appareils, l'ennemi ne cherche à attaquer que ceux qui s'égarent ou sont séparés du reste du groupe. Comme les biplans qui opèrent ne peuvent guère se défendre, ils sont escortés d'avions de chasse jouant vis-à-vis d'eux le rôle de chiens de berger. Cependant, certains avions de bombardement acceptent le combat : c'est ainsi que, le 3 octobre dernier, l'un d'eux fut attaqué par deux appareils ennemis. La lutte dura cinquante minutes, les nôtres tirèrent plus de 350 cartouches. L'un des ennemis ayant atterri brusquement, l'autre s'enfuit. Après quoi, le français alla jeter 16 obus sur l'objectif qui lui avait été indiqué.

Les objectifs recherchés sont d'abord les ouvrages d'art ennemis : ponts, tunnels, gares, voies ferrées, usines ; les points militaires : convois, dépôts de munitions, rassemblements, bivouacs, batteries, tranchées, — sans oublier les endroits que nous devons attaquer par mesure de représailles. Ils sont nombreux, et il serait nécessaire qu'à chaque crime contre une ville ouverte alliée correspondît une envolée vengeresse sur les cités dont s'enorgueillissent les Allemands. La sentimentalité doit avoir vécu : songeons à nous défendre. Nous n'y parviendrons que par la loi du talion. Si nous avions toujours ainsi raisonné, que de vies innocentes auraient été épargnées !

Au moment d'une action terrestre, la coopération des avions de bombardement est capitale. Ils doivent d'abord isoler les troupes de l'avant de celles de l'arrière, les séparer de leurs réserves, anéantir les batteries, les munitions, les trains, les ponts. Puis, c'est les armées ennemies elles-mêmes qui doivent être recherchées : prises entre deux feux, celui des canons et de l'infanterie et celui des aéroplanes, elles seront vite en proie à la panique et ne trouveront de salut que dans la reddition. La retraite une fois commencée, nos avions doivent varier leurs projectiles. Au lieu de bombes, ce sont des fléchettes qui s'abattront du ciel comme un déluge meurtrier, transformant en débâcle un recul méthodique.

La collaboration des armées de terre et de la cinquième arme doit donc être extrêmement stricte et continue pour hâter le succès recherché. Nous regretterons toujours qu'une telle tactique n'ait pu être employée à la bataille de la Marne : l'aviation était trop jeune alors! Au moment de notre offen-

sive d'Artois et de Champagne, malgré le ciel bas obligeant les avions à se tenir entre 500 et 800 mètres, ceux-ci aidèrent merveilleusement les troupes des tranchées. Mais les appareils de bombardement peuvent faire encore mieux.

***

Alors que la chasse et le bombardement permettent d'obtenir des succès immédiats et personnels, il est deux missions de l'avion qui, au moins aussi importantes, sinon davantage, semblent plus effacées aux yeux du public. Il s'agit des reconnaissances et des réglages de tir pour lesquels l'aéroplane n'est qu'un intermédiaire, mais quel intermédiaire !

Chaque jour, nos aviateurs et observateurs volent au-dessus des lignes ennemies, et loin à l'intérieur, pour aller recueillir les renseignements qu'attend le commandement : grâce à eux, nos chefs connaissent exactement les positions de l'adversaire, les changements qu'il opère, le trafic des trains apportant renforts ou munitions, les convois venant à l'aide.

Au cours d'une reconnaissance faite dans les premiers jours de l'invasion allemande en Belgique, l'observateur contrôla le débarquement des troupes, qu'il estima à deux corps d'armée, dans les gares voisines du territoire belge. Comme les corps d'armée allemands de l'active avaient été soigneusement repérés, la surprise du commandement fut grande. Afin de bien s'assurer de la vérité du fait, une autre reconnaissance renouvela l'exploration. Elle vit les troupes indiquées échelonnées en formation de marche, sur des routes conduisant des gares de débarquement vers l'intérieur de la Belgique. Il n'y avait plus à douter : les Allemands mettaient en première ligne des corps de réserve. Le fait était pour nous d'une incontestable utilité.

C'est également par nos aviateurs que le commandement eut connaissance du trou qui existait entre deux armées ennemies au moment de la bataille de la Marne. En nous précipitant dans cette brèche, nous trouvâmes la victoire. Une reconnaissance apprit aussi à nos chefs l'immensité du désastre ennemi après ce glorieux succès. L'aviateur vit dans tous ses détails la retraite des Allemands.

Le métier d'observateur est des plus délicats. De 2 000 ou 2 500 mètres distinguer avec précision le nombre de trains et de wagons aperçus dans une gare, désigner avec exactitude les formations rencontrées sur une route, l'importance des cantonnements découverts dans des champs, exige du coup d'œil, de la méthode et une connaissance approfondie des formations habituelles de l'ennemi. Chaque jour, maints passagers rentrent avec des renseignements du plus haut intérêt. Ils font aussitôt leur rapport, schéma de ce que leurs yeux ont vu, et l'adressent à l'état-major de l'armée; là, ces notes, ces bribes prennent corps, sont reliées les unes aux autres et constituent, une fois qu'elles ont été étudiées, une vision parfaite et complète de ce qui se passe chez l'ennemi. Ajoutez à cela les clichés photographiques, pris au cours de la randonnée : même lorsqu'ils sont un peu flous, légèrement obscurs, ils permettent aux spécialistes qui les analysent de reconstituer avec une méticuleuse précision le front et les formations de l'adversaire, et d'y relever les moindres modifications qui y sont apportées.

Pour bien voir, il ne s'agit pas de regarder en avant ou en arrière, mais exactement au-dessous. C'est pourquoi le monoplan a été vite abandonné, car il ne permettait pas de faire des observations scrupuleusement exactes. On reconnaît facilement les troupes en mouvement, en marche ou derrière des retranchements. Par temps sec, la poussière les fait repérer sans difficulté. Mais il est plus délicat de distinguer des colonnes progressant à l'ombre ou le long d'une rangée d'arbres. De petits détachements au repos près d'habitations ou à la lisière de bois sont vite reconnus. Mais on ne peut voir l'infanterie couchée en pleine campagne ou même sous la tente, à moins que les faisceaux et les paquetages ne soient placés à part. C'est pourquoi il est recommandé aux hommes de conserver leurs sacs et armes auprès d'eux. Afin d'échapper aux regards indiscrets de l'avion, il faut surtout camper et bivouaquer dans les forêts feuillues dont les sentiers sont invisibles. Les retranchements à découvert se distinguent comme un trait noir sur du papier. Quant aux pièces d'artillerie et aux chevaux, ils sont toujours protégés par des arbres ou des abris imitant la couleur du sol. Lorsqu'on aperçoit un parc de voi-

tures près d'une localité on peut en conclure avec certitude que des troupes sont cantonnées dans le village. D'après la longueur occupée sur une route par une formation, l'œil exercé peut évaluer celle-ci aussitôt, et désigner l'arme à laquelle elle appartient. Les taches bleutées trahissent la présence de l'artillerie. Les colonnes d'aspect plus uniformément sombre sont constituées par de l'infanterie ou de la cavalerie. Ces deux armes peuvent se confondre vues de haut, l'ensemble, cheval et cavalier, s'écrasant sur le sol comme fait le fantassin. La différence d'allure, les taches claires faites par les chevaux gris ou blancs donnent cependant parfois des points de repère. Là où la mission de l'observateur devient délicate, c'est lorsque les troupes cheminent, non plus sur une route, mais à travers champs, en lignes de section. Une colonne faisant la halte horaire peut se confondre avec des haies ou des buissons. Mais si l'on ne commet pas cette erreur, on évalue facilement l'effectif en appréciant sur la carte la longueur de route occupée. Un bataillon d'infanterie allemand occupe 400 mètres, un escadron 120, une batterie montée 260, une batterie à cheval 350, une colonne légère de munitions 400, une batterie d'obusiers 260, une compagnie de pionniers 120, une batterie lourde avec deux échelons de munitions 360. En formation de rassemblement, ces distances sont réduites : un bataillon en colonne profonde a un front de 28 mètres sur 64 mètres de profondeur, et en colonne large 117 mètres de front sur 14 de profondeur; un régiment de cavalerie en bataille a 247 mètres de front sur 15 de profondeur, en ligne de colonnes 200 mètres de front sur 50 de profondeur; une brigade en ligne de masse 162 mètres de front sur 50 de profondeur, une division d'infanterie 300 mètres de front sur 500 de profondeur, et une division de cavalerie 170 mètres de front sur 350 de profondeur.

A proximité des lignes, les cantonnements sont resserrés, avec plus d'infanterie en avant, l'artillerie ne cantonne jamais seule, les colonnes de munitions sont avec leurs régiments. En apercevant un bivouac, l'observateur se rend compte par ses dimensions et sa forme de l'effectif et de la composition des troupes abritées.

Quand l'observateur croit distinguer une troupe, il vole vers

elle, l'évaluant de loin et corrigeant cette évaluation à mesure qu'il approche. En arrivant à sa hauteur, la jumelle lui fournit les derniers renseignements utiles. Si par hasard il n'est pas suffisamment renseigné, son pilote effectue une série de spirales jusqu'à ce qu'il ait terminé son observation. Pour être sûr de ne pas se tromper, le passager marque au crayon sur la carte la tête et la queue de la colonne. De plus, il note par écrit tout ce qu'il voit, avec les heures correspondantes, et, autant que possible, reporte sur la carte les troupes avec leurs formations, les emplacements de batteries qui se distinguent facilement grâce aux lueurs, et les nombreux échelons.

L'observateur doit être avant tout consciencieux et modeste. Il ne doit pas essayer de se tailler des succès en rapportant à chaque sortie des renseignements sensationnels. Il ne précise que lorsqu'il est sûr de ce qu'il a vu, et formule des réserves dans le cas contraire. Une indication erronée peut avoir de graves conséquences.

Souvent le profane se demande si en avion le passager peut écrire aisément et communiquer avec son pilote. L'observateur a une petite planchette et prend des notes avec toute la facilité désirable, sans redouter la moindre trépidation, car l'appareil, ne l'oublions pas, glisse dans l'air. Il est certainement plus facile d'écrire en aéroplane que dans un chemin de fer. Les communications avec le pilote dépendent de la position du moteur. Si le moteur est à l'avant, l'observateur frappera sur l'épaule de son camarade suivant leurs conventions ou passera ses ordres sur un feuillet de papier. Si le moteur est à l'arrière, les deux hommes peuvent causer entre eux avec une facilité relative.

***

Au début, pour mener à bien leur mission, les régleurs de tir opéraient au moyen de virages, mais bientôt ce procédé qui présentait des inconvénients et prêtait parfois à équivoque, fut remplacé par celui des fusées à signaux. Plus tard, les appareils furent munis de T. S. F. Grâce à cette méthode beaucoup plus claire et précise, l'avion est devenu maître de son itinéraire et de son vol et n'a plus besoin d'être continuellement

aperçu de la batterie pour laquelle il opère. Les deux premiers procédés exigeaient une entente parfaite entre le régleur, le commandant de batterie et les observateurs terrestres. Une erreur d'interprétation pouvait se glisser dans les indications, un réglage pouvait être manqué, tandis qu'avec la T. S. F. le code employé empêche toute méprise.

Les régleurs procèdent d'abord à une reconnaissance générale pour constater la présence réelle des pièces désignées pour être les objectifs du jour, surveiller l'état des travaux ennemis, repérer les nouvelles batteries et observer les effets des tirs de la veille. Le meilleur procédé d'étude pour l'observateur est de parcourir le secteur qui lui est confié comme s'il ne s'attendait qu'à y trouver des sites naturels. L'œil bien entraîné arrive de cette façon à remarquer presque facilement les emplacements ennemis même les mieux dissimulés. Ils lui sautent immédiatement aux yeux et attirent son regard par leur contraste avec le reste du terrain. C'est ainsi que sont découverts les nouveaux objectifs. La méthode qui consiste à s'attendre sans cesse à trouver sur le sol la tache, le point noir, l'aspect géométrique que l'on espère, provoque souvent des méprises, l'observateur étant tellement convaincu qu'il finit par être le jouet de mirages. Elle ne doit être employée que lorsque l'on cherche un point déjà repéré et qu'on vient vérifier son occupation par l'adversaire.

Le régleur d'artillerie ne doit en principe jamais changer de secteur. Il doit en connaître les moindres accidents de terrain, les points les plus dissimulés, et reporter sur sa carte tout ce qu'il voit. Au bout de quelque temps, aucune modification ne pourra être apportée à la région sans qu'il s'en aperçoive immédiatement. Certains sont de véritables Sherlock Holmes de l'air, détectives toujours à l'affût, et plus en péril que les policiers terrestres. Les avions d'artillerie, dès qu'ils passent les lignes, servent en effet de cible aux fusils, mitrailleuses et canons ennemis. Ils sont obligés d'évoluer longuement au-dessus d'un point, quelquefois à une altitude relativement basse, et les Allemands savent quel témoin indiscret et précis les survole. Ils n'ignorent pas que le résultat de cet examen aérien se traduira par une pluie d'obus et de mitraille. Aussi tous les moyens sont-ils employés pour essayer d'abattre

ces appareils. Les avions de chasse ennemis viennent aider l'artillerie et l'infanterie et se précipitent sur eux. A l'intérêt de la mise hors de combat de semblables adversaires s'ajoute ce fait que généralement ils sont peu armés et d'une vitesse relativement minime. Aussi, du plus loin qu'un Allemand en aperçoit un, s'élance-t-il vers lui. Le sergent Eugène Gilbert qui connaissait cette tactique s'en servit pour une ruse qui lui réussit par deux fois. Tandis qu'un de ses camarades réglait placidement un tir, lui se tenait à mille mètres environ au-dessus de lui. L'avion ennemi voyant l'appareil le plus bas venait l'attaquer, mais celui-ci piquait et s'enfuyait, poursuivi. Gilbert survenait et prenait en chasse l'ennemi qui s'en apercevait trop tard et allait bientôt s'écrouler sur le sol.

La mission du régleur d'artillerie est donc infiniment importante et particulièrement dangereuse. Il est rare qu'un avion rentre sans porter des traces d'attaques; parfois l'antenne elle-même est coupée. A 3 400 mètres, un appareil fut traversé par un éclat d'obus. Le caporal B..., surpris par un aviatik à 1 800 mètres d'altitude, alors que son observateur, le lieutenant B..., effectuait un réglage, descendit en combattant jusqu'à 700 mètres au-dessus des tranchées allemandes. Son réservoir fut percé par les balles de l'infanterie, l'appareil prit feu, mais réussit à se poser entre nos tranchées de première et seconde lignes. Le pilote eut le bras fracturé, le passager fut brûlé peu gravement. Les spécialistes du réglage sont pourtant peu connus du public qui ne se fait pas une idée du travail qu'ils accomplissent. Souvenez-vous de la pièce de 380 qui tirait sur Verdun, de celle qui bombardait Dunkerque : ce sont des avions d'artillerie qui les ont repérées et les ont fait réduire au silence.

L'observateur d'artillerie doit être méfiant : il ne suffit pas de découvrir les ouvrages ennemis, il faut reconnaître s'ils sont vraiment occupés. L'adversaire emploie de nombreuses ruses pour faire croire à l'existence de travaux simulés qui amèneront peut-être une dépense inutile d'obus. C'est ainsi que d'une fausse batterie sortent des pétards permettant de repérer aux lueurs une pièce inexistante; de même, un mouvement de personnel est souvent observé autour de grosses

machines qui ressemblent à des canons et qui, observées à la jumelle, ne présentent que l'aspect d'un tronc d'arbre sur un établi. Un jour, un observateur découvrit une fausse batterie qui tirait des marrons à lueurs en même temps que la pièce réelle.

Nos régleurs ne se laissent pas prendre à ces stratagèmes, et leur travail est toujours efficace. A Marchiéville, près de Verdun, les ennemis se trouvant en pays plat, n'avaient aucun abri pour dissimuler leur artillerie, qui cependant ne cessait de tirer furieusement. Les avions volaient quotidiennement au-dessus du village sans pouvoir déchiffrer l'énigme. Un jour, un observateur en découvrit la clef, grâce au feu des canons. Les Allemands avaient simplement démoli l'intérieur des maisons et mis leurs pièces en lieu sûr, les faisant passer par les fenêtres. Quelques instants après, nous prouvions à nos adversaires que leur subtilité n'avait pas résisté au coup d'œil de nos aviateurs.

***

Notre étude ne serait pas complète si nous n'insistions pas sur le rôle rempli par l'aviation nocturne. C'était là une spécialité dans laquelle, avant la guerre, les Allemands possédaient sur nous une avance qui semblait considérable. Depuis longtemps la question les intéressait. De nombreux pilotes avaient accompli de très beaux raids nocturnes. Des aérodromes avaient été aménagés. Nous, au contraire, nous dédaignions ces sortes de vols qui paraissaient plus dangereux qu'utiles. La guerre a renversé les rôles : alors que nos ennemis laissent à leurs sinistres zeppelins le soin d'attaquer les villes ouvertes à la faveur des ténèbres, nos pilotes, depuis le mois d'octobre 1914, vont presque quotidiennement lancer des bombes sur les campements, bivouacs, batteries, gares ou établissements militaires allemands; tel le raid de 62 avions sur la forêt d'Houthulst.

Au début, avec une intrépidité bien française, nos aviateurs s'envolaient sur des appareils nullement préparés pour des randonnées semblables. Seule une lampe électrique de poche leur permettait de consulter de temps à autre la carte, la

boussole ou le compte-tours. Mais aussitôt ils comprirent quels perfectionnements pouvaient être apportés à leur installation précaire. Des lampes de bord, des phares orientables placés sous la nacelle firent envisager le vol de nuit avec la même sérénité que le raid diurne. Grâce aux projecteurs, le pilote fouille les ténèbres lorsque des dirigeables ennemis sont signalés, repère l'objectif qu'il va bombarder et observe le terrain sur lequel il va se poser. L'oiseau de nuit peut évoluer à une altitude très minime, 4 ou 500 mètres : on juge de la précision d'un bombardement effectué dans ces conditions. C'est ainsi qu'une escadrille lança, dans la nuit du 25 août 1915, 127 obus et 14 bidons incendiaires, entre 10 h. 30 du soir et 3 heures du matin, sur la gare de Noyon.

Il ne faut pas croire que seuls les champions soient aptes à faire des pilotes de nuit. N'importe quel breveté, frais émoulu de l'école de pilotage, y réussit au bout de peu de temps. Deux sorties de quinze ou vingt minutes comme passager, puis il vole de ses propres ailes, avec autant d'aisance qu'en plein jour. Au camp retranché de Paris, qui, sous la haute direction du capitaine L..., est devenu l'académie du vol nocturne, il n'y a pour ainsi dire jamais de casse.

C'est surtout contre les zeppelins que les avions de nuit seraient utiles. S'élevant à la moindre alerte, et formant une barrière qu'on pourrait considérer comme infranchissable si le brouillard, cher à l'ennemi, n'était pas trop épais, une véritable escadre protègerait Paris contre toute agression.

***

La cinquième arme sur laquelle on n'osait pas compter avant les hostilités a donc conquis la place la plus glorieuse. C'est pourquoi le commandement l'a toujours encouragée et augmentée. Si nous n'avons pas encore 10000 avions, comme le réclame Wells, qui veut adapter à la guerre son imagination de romancier, chaque jour nous en procure de nouveaux. Il ne faut pas oublier que c'est par le nombre que nous parviendrons à triompher. Des avions! Encore des avions! Toujours des avions! telle doit être la devise du sous-secrétariat d'État de l'Aviation. C'est sur leurs ailes que nous viendra

la victoire définitive. Ils doivent constituer une telle armée que l'ennemi aérien et terrestre, harcelé sans cesse par eux, soit contraint de s'avouer vaincu. Ils doivent être les collaborateurs les plus intimes de nos troupes au moment des attaques et achever en déroute la retraite commencée. Mais il faut agir, agir vite, car l'adversaire travaille et nous réserve une puissante armée aérienne pour le printemps.

***

Comment se fait-il qu'ayant préparé la guerre avec un soin aussi sournois, les Allemands n'aient pu, pendant près de dix mois, essayer de rivaliser avec nous en aviation, et, depuis, ne l'aient fait que pour la chasse. Quels sont les bombardements intéressants réussis par eux? Aucun. Leurs exploits sont isolés, timides. Et que bombardent-ils? Des villes ouvertes. Les victimes sont rares. L'exemple de Paris et celui de Nancy suffisent à montrer l'inanité de leurs attaques. Mais il serait certes imprudent de dénigrer l'effort allemand. Au début, nos adversaires, avec leur orgueil habituel, se crurent les maîtres de l'air. Au bout d'un mois à peine, cette conviction était détruite par nos ripostes. Les Allemands se remirent alors au travail avec ardeur et réalisèrent quelques types dont on ne saurait qu'avec mauvaise foi diminuer l'intérêt : en avril apparurent des appareils de chasse très redoutables, et dès le début d'octobre 1915, des avions de bombardement commencèrent à aller sur le front.

Nous étudierons ces deux périodes. Au cours de la première, des bombardements individuels de villes ouvertes, des fuites éperdues devant tout appareil français qui se présentait. Dans la seconde, au contraire, les avions de chasse ennemis n'hésitent pas à attaquer nos régleurs de tir et nos engins de bombardement, même parfois nos toréadors de l'air. Jamais on ne dirait que ces deux phases si différentes font partie de l'histoire de la même nation.

L'infériorité du début tient à ce que, dès les premières envolées, les meilleurs aviateurs allemands disparurent. La preuve nous en est donnée par le carnet de route du lieute-

nant Fritz Müller, observateur, tué près de Verdun, le 4 février. Nous y trouvons ces renseignements :

9 septembre... On annonce au 19e Corps d'armée qu'un avion allemand a fait explosion dans les airs. On constate plus tard qu'il s'agit de l'Albatros de von Fürstenau, observateur Neumann. Obus frappé en plein.

12 septembre... Nous apprenons que Beaulieu est tombé avec l'observateur Dallwig. Au détachement 1, Gresch est tout seul. Jahnow est tombé avec Koch. Blutgen a disparu avec l'observateur Heyden. Baudissin est blessé. C'est évidemment beaucoup. La perte du brave Beaulieu est dure.

Dans les conversations que j'ai eues sur le front avec des aviateurs prisonniers, au début de 1915, j'ai obtenu quelques aveux :

— Nous avons voulu fournir un gros effort, malheureusement nos meilleurs pilotes sont morts ou capturés. Il est très difficile d'instruire de nouveaux aviateurs. Nous en avons, le fait est certain, mais ils sont inférieurs et incapables de rendre les services qu'on en peut attendre.

Cette déclaration faite par des Allemands vient confirmer l'opinion généralement répandue sur le tempérament de nos ennemis, incapables de briller là où il faut un effort individuel et de l'initiative. En France, notre armée aérienne s'augmente sans cesse. Chaque jour, de nouvelles escadrilles sont organisées et partent pour le front. En six semaines, nous formons des pilotes. Ce ne sont pas des champions, mais l'aviation n'est plus un sport, c'est une arme de guerre. De même qu'il est inutile d'avoir gagné le Grand Prix de l'A. C. F. pour faire un conducteur d'automobile, ou d'être un recordman cycliste pour être agent de liaison, un aviateur n'a pas besoin d'être un virtuose pour effectuer brillamment son service. Quant au courage et à l'héroïsme, ils sont innés et ne s'acquièrent pas par de l'entraînement. Non seulement nous n'avons subi, dans les douze premiers mois surtout, que des pertes relativement minimes, proportionnellement au nombre de kilomètres parcourus, mais nous voyons nos rangs de pilotes augmenter sans relâche, et c'est ce qui fait notre force. Quelle que soit la durée de la guerre, les Allemands ne pourront que difficilement

rivaliser avec nous à ce point de vue. Ils feront des machines, ils auront du mal à avoir des pilotes.

Ce qui fait aussi que nous leur serons toujours supérieurs, c'est la discipline humaine qui règne chez nous, alors que chez eux, c'est selon le rang et le grade, non d'après les qualités, que les hommes sont estimés ou méprisés. J'ai eu l'occasion de m'entretenir, près de Verdun, avec un aviateur allemand qui prétendit d'abord avoir atterri par suite d'une panne d'essence. Puis, mis en confiance :

— Panne d'essence? Ce n'est pas vrai. Allez voir mon réservoir, il contient encore vingt-sept litres. La raison pour laquelle je suis descendu, c'est que j'en ai assez. J'étais mécanicien dans une usine parisienne, à la mobilisation. J'habitais Paris depuis de longues années et m'y plaisais comme dans une vraie patrie. J'ai tenu à faire mon devoir. Aucun de vous ne peut me le reprocher. J'ai volé avec conviction pendant plusieurs mois, mais les hobereaux de l'escadrille, surtout les petits officiers observateurs, me considéraient comme un paria, me tenant à l'écart, évitant de m'adresser la parole. Leur attitude m'a soulevé le cœur. Longtemps j'ai hésité, je ne voulais pas me rendre, mais aujourd'hui je suis parti avec cet individu (il montrait son passager, pâle de fureur) qui était plus insolent et hautain que les autres. Je devais lui faire faire sa première reconnaissance. Le bon tour que je pouvais lui jouer me décida. Et je vous l'ai apporté tout frais, tout pimpant. A lui maintenant d'être brimé. Je compte sur les Français pour lui faire passer sa morgue. Tout à l'heure, à l'atterrissage, il m'a cravaché parce que je ne suis qu'un simple sous-officier dans l'armée, un ouvrier dans le civil. Mais ses coups m'étaient doux, tant j'étais heureux à la pensée que j'en avais fini avec la vie d'esclave qu'on m'a fait mener jusqu'à présent.

Cet homme était évidemment sincère. Il s'exprimait dans un français très correct, qu'émaillaient quelques termes d'argot, et sa colère qu'il pouvait enfin avouer n'était pas feinte.

Les aviateurs allemands prisonniers sont d'ailleurs généralement loquaces et plus sympathiques que les passagers. Par eux, j'ai obtenu de nombreux renseignements sur l'organisation de l'aviation ennemie au début de la guerre. En janvier 1915 un capitaine et un lieutenant étaient pris par nous

dans l'Est. La violence du vent les avait contraints à descendre. Ils se rendirent à un paysan, lui demandant de les conduire au maire, auquel ils remirent leurs armes et leurs papiers. Ils répondirent à toutes les questions qui leur furent posées avec un luxe de détails qui prouvait que leur patriotisme était loin d'être « colossal ».

— Nos escadrilles, dirent-ils, se composent, comme les vôtres, de 6 appareils, 6 pilotes (4 officiers et 2 sous-officiers, généralement) et 6 observateurs. La nôtre, attachée à une armée, est, selon les besoins, employée pour les reconnaissances à longue portée, la recherche de renseignements photographiques et les bombardements.

» Tous les appareils sont biplaces. Aucun des triplaces du temps de paix n'est utilisé, mais il est question d'en construire de nouveaux. Les taubes et, en général, tous les monoplans sont en voie d'être remplacés par des biplans. Ceux-ci ont prouvé leur rendement supérieur. Les marques les plus employées sont l'Aviatik, l'Albatros et le L. V. G. avec des moteurs de 100 chevaux. Notre Aviatik fait du 90 à l'heure, peut tenir l'air quatre heures et affronter des vents de 26 mètres au maximum.

» L'infériorité de nos avions est dans la difficulté qu'ils éprouvent à monter et à évoluer par un vent violent et irrégulier. Nous envions tous votre vitesse ascensionnelle. A cause du poids, nos engins ne peuvent régler les tirs d'artillerie par des virages. Nous employons les fusées lumineuses. Aucun de nos appareils n'a encore la T. S. F. à bord.

» Pour le combat aérien, nous vous sommes très inférieurs, d'abord parce que pas assez rapides, ensuite parce que mal armés. Nous n'emportons qu'un pistolet automatique et une carabine.

» Les avions de bombardement emportent quatre ou six obus suivant le calibre. Le lancement s'opère sans appareil spécial de pointage, mais au juger, par un système de déclenchement ou à la main. D'ailleurs, nous n'avons pas grande confiance dans l'effet des bombes. »

Le pilote affirma ensuite que nous possédions près de Verdun une batterie contre avions extrêmement dangereuse, tirant avec une précision remarquable et qui avait failli l'abattre en décembre 1914.

Le même jour, deux autres aviateurs étaient capturés non loin de là. Ils avaient atterri par manque d'essence. Ils montaient un taube qui portait cinq bombes rangées dans le fuselage. Aucun appareil de lancement, ni de visée. Le champ d'observation était nul sur l'avant, et d'un angle très faible à droite et à gauche. L'avion n'était pas armé et ses passagers n'avaient que le pistolet automatique réglementaire. Le pilote affirma que l'Allemagne possédait 55 escadrilles, au lieu de 30 au début de la guerre. Deux venaient d'être envoyées en Turquie. Il fit lui aussi l'éloge de notre artillerie qui, en Champagne, à 2 200 mètres d'altitude, avait atteint son appareil d'une trentaine d'éclats.

Il est intéressant de comparer ces propos avec ce que nous savons sur l'état actuel de l'aviation allemande. Mais il convient de montrer auparavant comment le commandement allemand a encouragé la cinquième arme. L'état-major ne manque pas une occasion d'insister sur les fonctions des aéroplanes. Elles étaient précisées dans «les règles pour l'instruction des nouvelles formations de réserve » (26 septembre 1914) :

... 7° Le rôle des avions a pris une importance qu'on ne soupçonnait pas. Ils doivent être en contact étroit non seulement avec les commandants des troupes, mais aussi avec ceux de l'artillerie. Il est nécessaire dans les manœuvres et les exercices de préparer par tous les moyens possibles cette étroite collaboration et cette entente réciproque. Tous les aviateurs doivent être munis de revolvers et de grenades à main. Ces dernières, dans la plupart des cas, ne réalisent pas des résultats appréciables, mais elles contribuent largement à alarmer l'ennemi : en conséquence on ne saurait s'en passer.

Alarmer l'ennemi, tel est leur objectif, et c'est sans doute pourquoi ils visent de préférence les hôpitaux et les villes ouvertes, où ils sont sûrs de pouvoir tuer femmes, vieillards et enfants.

Un autre ordre n'est pas moins curieux. Ce sont les instructions du général von Bergman, au nom de l'état-major allemand, sur les précautions à prendre contre les avions français. Ces instructions sont du mois d'octobre 1914 :

D'après le rapport d'une escadrille d'avions, nos troupes sont, pendant le combat, très faciles à repérer, malgré leur uniforme gris, à

cause de la densité de leur formation, alors que les Français savent se protéger parfaitement contre les reconnaissances aériennes. Il est absolument nécessaire que, pendant le combat, nos troupes rendent plus difficile la tâche des reconnaissances ennemies par une utilisation soigneuse du terrain (liaison étroite aux rangées d'arbres et bordures des villages, mise à l'abri dans les maisons, pas de formations massées et, par-dessus tout, immobilité absolue dans les espaces découverts). A l'approche d'un avion ennemi, toute vie doit cesser. Il est absolument nécessaire que les abris de l'artillerie et les tranchées d'infanterie se confondent avec le terrain environnant, non seulement pour qui les observe de terre, mais pour qui les survole. *Éviter tout mouvement* dans les positions de batteries aussitôt qu'un avion les survole : un seul homme en mouvement peut dénoncer la batterie. Cesser le feu dès que paraît un aéroplane, car l'éclair de la pièce indique de loin la position. Pour se rendre compte personnellement de la visibilité de leurs propres positions, MM. les commandants de brigades, de régiments ou de groupes d'artillerie trouveront dans les escadrilles la plus grande bonne volonté à leur faire survoler leurs troupes, quoiqu'il soit reconnu que dans un premier vol, l'observateur ne voit pas grand'chose. Il est recommandé de demander conseil aux aviateurs sur les meilleurs moyens de dissimuler les positions. Les succès de l'artillerie française qui nous a causé tant de pertes sont dus en premier lieu à ce qu'il est presque toujours possible aux Français de déterminer l'emplacement de nos batteries, alors que nous ne réussissons pas à reconnaître avec certitude la situation des leurs. Pour arriver à égaler sous ce rapport l'artillerie française, il est nécessaire que nos reconnaissances et nos observations soient poussées comme les leurs, loin en avant des lignes, même si cela doit rendre impossible la conduite du feu de la batterie à la voix...

Au Grand Quartier Général,

Signé : VON BERGMAN

Ainsi, dans les instructions secrètes, dans les carnets de route, dans les interrogatoires, nos ennemis ne manquent jamais de rendre hommage à notre cinquième arme. Il semble même que leurs seuls gestes chevaleresques depuis le début de la guerre se rapportent à des faits d'aviation. Quand le lieutenant Faurit fut fait prisonnier au camp de Châlons, en septembre 1914, un pilote ennemi vint aussitôt lancer dans nos lignes une lettre pour prévenir les parents de l'officier qu'il était pris, mais en excellente santé. Plus tard, nous fûmes prévenus par le même moyen que le pilote Senouque était capturé. Une missive du Français était jointe à l'envoi. Au mois de mai, lorsque Thauron et Blancpain furent abattus par les

canons, un aviateur allemand vint lancer un récit dans lequel étaient retracées toutes les circonstances du drame et qui se terminait par ces mots : « Thauron et Blancpain sont morts comme des braves. Les honneurs militaires leur ont été rendus... » Le 9 août, le sous-lieutenant Lemoine et le regretté dessinateur Daniel de Losques étaient tués dans un combat aérien au retour d'un raid sur Sarrebrück. Le lendemain, du haut des airs, était lancé un papier où on lisait notamment : « De Losques et son pilote se sont bravement battus... On les a enterrés à Harbourg, près de Blamont. Leurs papiers seront renvoyés par la Suisse. » Enfin, le caporal Kandulski, vainqueur de Pégoud, vint lancer à l'endroit où le célèbre Français était tombé, une couronne mortuaire portant cette inscription : « A Pégoud, notre ennemi, mort en héros. Ses adversaires. » Il est donc fréquent, lorsqu'ils triomphent de l'un des nôtres, soit en l'abattant, soit en le capturant, que les Allemands nous en informent par la voie des airs. Peut-être y mettent-ils un peu d'orgueil fanfaron, mais n'approfondissons pas, et contentons-nous d'enregistrer ces actes qui contrastent avec les usages des guerriers d'outre-Rhin.

***

Où en est actuellement l'aviation allemande ? Nous nous bornerons à citer des faits contrôlés et nous aurons soin de négliger toute information qui pourrait dissimuler un bluff. Les Allemands travaillent, en effet, en secret et conservent jalousement leurs modèles jusqu'au jour où ils les envoient au front. Mais, de temps à autre, ils font publier des nouvelles destinées à semer la crainte, telle la construction d'un engin qui serait en même temps un avion et un ballon. Ce serait un gigantesque aéroplane qui porterait à la partie supérieure un ballon fusiforme, sorte de petit zeppelin, qui assurerait la sustentation, servirait d'équilibreur et permettrait à l'appareil de rester à peu près immobile dans l'air selon sa volonté. Cette invention fait sourire !

Il est certain que l'ennemi a accompli de grands progrès en se servant de l'expérience de la guerre. Il a commencé par les avions de chasse : le moteur et l'hélice étant toujours à l'avant,

il a d'abord paré à la difficulté en disposant sur le fuselage trois mitrailleuses tirant l'une à droite, l'autre à gauche, la troisième vers l'arrière. Ces armes sont très précises et les bandes comptent jusqu'à 250 balles. Ces appareils très rapides, — ils atteignent le 140 à l'heure, — sont des Albatros et des Aviatiks. Leur procédé favori d'attaque consiste à survoler l'avion qu'ils veulent abattre. En passant au-dessus de lui, les mitrailleuses cherchent à le toucher. Puis, le biplan va virer et revient, épuisant ainsi ses munitions jusqu'au dernier passage. Ce sont surtout les avions de bombardement et de réglage qui servent de cible à ces triplaces, d'ailleurs presque toujours montés par deux personnes seulement. Plusieurs ont été abattus par les nôtres.

Le désavantage de ces appareils est d'être lourds et assez peu maniables entre les mains d'un pilote médiocre. D'autres engins ont été construits par la maison Fokker : des monoplans rappelant le Morane-Saulnier, des biplans genre Nieuport, et des parasols dont les ailes noir, blanc, rouge avec une toute petite croix de fer au milieu ont souvent provoqué des erreurs. Nos pilotes les prenaient pour des appareils français. Ces avions sont extrêmement rapides, montent très vite et ont une faculté d'évolution remarquable.

Il convient de parler de l'appareil qui a eu l'honneur d'abattre Pégoud. Il a été présenté par toutes les compétences comme un engin très rapide qui rivalisait avec celui de notre héros par l'allure et la force ascensionnelle. Ce n'est pas exact. Je tiens mes renseignements de pilotes qui ont eu à le combattre et l'ont vu de près. Ce biplan, qui fait du 120 ou 125 à l'heure et a environ 24 mètres d'envergure, se met au ralenti lorsqu'il combat, et son allure passe alors à 80 kilomètres à l'heure. Son pilote, Kandulski, et son passager Bilitz, attendent l'adversaire très bas, à 1 800 mètres d'altitude. L'appareil est bardé d'acier. Ce blindage lui permet de rester à son poste sans craindre les attaques ennemies. Il cherche le moment favorable pour tirer, tandis que les balles françaises s'aplatissent sur sa cuirasse.

Enfin, les Allemands emploient aussi pour la chasse des appareils qui servent également au bombardement et qui sont munis de deux moteurs et deux fuselages.

Les meilleurs chasseurs allemands, en dehors de l'heureux vainqueur de Pégoud, Kandulski, semblent être les lieutenants Immelmann et Bœlke qui, en peu de temps, ont abattu chacun six avions alliés. Notons qu'il est interdit aux spécialistes de la chasse de dépasser les lignes allemandes. Ils doivent attendre l'adversaire et non pas aller le chercher. Le cas de Kandulski est différent, car celui-ci pilote un appareil qui fait le duel aérien, le bombardement, le réglage et la reconnaissance. C'est au cours d'une reconnaissance photographique qu'il abattit Pégoud. J'ai souvent préconisé dans mes articles cette chasse chez soi, que pratiquent les Allemands. L'inobservance de cette tactique nous a privés des services de Garros et de Gilbert.

Pour le réglage de tir, l'ennemi utilise des avions atteignant 120 kilomètres à l'heure. Mais chaque fois qu'un régleur va opérer, il est accompagné de trois appareils de chasse chargés de faire le guet et prêts à se précipiter sur l'assaillant. Nous avons dit qu'en janvier, la télégraphie sans fil n'était pas encore utilisée. Maintenant presque tous les réglages allemands se font par des postes de T. S. F. qui portent jusqu'à 30 kilomètres.

La reconnaissance s'effectue rarement à part. Elle se combine avec des opérations de chasse ou de bombardement.

En matière de bombardement, jusqu'au mois d'octobre nos adversaires se montrèrent nettement inférieurs, n'emportant que peu de poids, n'opérant que par vols de deux, trois, rarement dix avions, au-dessus de villes ouvertes, jamais ou presque jamais au-dessus d'ouvrages militaires. Il semble qu'un effort soit actuellement tenté de ce côté. Nous avons parlé de nos nouveaux avions de bombardement. Or, il est curieux de constater qu'un aérobus allemand, pris vers le 10 octobre en Russie, ressemblait en beaucoup de points à l'un de ceux qu'on pouvait voir évoluer chaque jour à Issy-les-Moulineaux. Coïncidence ou espionnage?

Cet appareil monstre est muni de deux fuselages et deux queues. Chacun des fuselages est blindé et renferme deux mitrailleuses, un canon léger et des coffres remplis d'obus. La propulsion est obtenue par deux moteurs. Au milieu, entre les deux fuselages se trouve la nacelle du pilote. Elle est égale-

ment blindée. L'équipage se compose de six hommes, y compris l'aviateur, l'observateur et le mécanicien.

Un autre appareil en construction se compose de trois places et est mû par huit moteurs couplés, chaque couple actionnant une hélice. Il pourrait emporter vingt personnes. Il est armé de quatre mitrailleuses et d'un canon-revolver dans une tourelle cuirassée. Tout l'appareil est blindé et sa partie supérieure a la forme d'un toit renversé. Il marche habituellement avec deux couples de moteurs et n'emploie les quatre que pour les courses à grande vitesse.

Enfin, la Société d'aviation Hansa Brandebourg a construit un biplan qui, essayé par le pilote Reiterer, s'est élevé à 5 500 mètres en 58 minutes avec trois passagers, et à 3 000 mètres en 13 minutes avec le pilote seul à bord. Quelques jours après, en procédant à de nouveaux essais, Reiterer se tuait.

Ces nouveaux appareils, malgré leur intérêt, ne sauraient nous inquiéter, si nous tirons parti des inventions capables de leur répondre et de les abattre comme ceux qui les ont précédés. Mais ces données nous prouvent une fois de plus que nous devons toujours redouter les recherches ennemies, cacher soigneusement les nôtres et surtout augmenter sans cesse notre armée de l'air.

Actuellement, les Allemands eux-mêmes reconnaissent notre maîtrise. C'est ainsi qu'un de leurs pilotes écrivait récemment les lignes suivantes :

Les avions français ne se montrent plus qu'en nombre considérable, qu'il s'agisse de venir voir ce qui se passe chez nous, ou que ce soit pour empêcher les nôtres de pénétrer au-dessus de leurs lignes. Comme les Français disposent d'une masse d'appareils et qu'il nous barrent le chemin d'une façon systématique, il a bien fallu suivre leur exemple.

Les escadrilles françaises opèrent ainsi : quand elles veulent nous empêcher d'exécuter nos reconnaissances, une dizaine d'appareils montent à 2 000 mètres et patrouillent tout le long de notre ligne ; un nombre égal s'élèvent à 3 000 mètres et opèrent en sens inverse. Si d'aventure un des nôtres s'efforce de passer entre les mailles de ce filet, les deux Français les plus rapprochés de lui l'attaquent simultanément par en haut et par en bas. Si cela ne suffit pas deux autres viennent à la rescousse. Ils agissent de même pour lancer des bombes sur nos centres d'aviation, sur les gares de chemins de fer, etc... Chaque

escadrille se compose d'un avion de direction, de quelques-uns chargés de l'orientation et enfin de ceux portant les bombes. Ils manœuvrent très adroitement, tout comme une flotte sur la mer.

Cette tactique a été essayée le 17 octobre 1915, par nos adversaires sur Belfort. Ils y sont allés à 18, dont 12 avions de bombardement et 6 de chasse. Mais il faut croire que nous, nous avons la manière, car, alors que nous attaquons en force, eux s'égrenèrent et plusieurs n'osèrent même pas aller jusqu'à la ville, se contentant de jeter leurs projectiles dans les champs.

Malgré leurs études de laboratoire, il est à croire que jamais les Allemands ne pourront rivaliser avec nous au point de vue de la hardiesse, de l'héroïsme et de la virtuosité des pilotes. Faisons encore d'autres aviateurs, donnons-leur les meilleurs appareils et les meilleures armes pour que restent toujours vraies les lignes écrites, à la fin de 1914, par le flatteur de Guillaume II et de la nation allemande, Sven Hedin :

Les Allemands ont la plus grande admiration pour les Français, notamment pour le général Joffre, pour l'artillerie française, la meilleure du monde, disent-ils, et pour les aviateurs français, dont la vue, prétendent-ils, les fait frémir.

JACQUES MORTANE

LE CAMÉLÉON[1]

IV

Il ne fit qu'un saut chez lui. Sans que lui-même sût pourquoi, il était pris du désir de se montrer à l'église tout de suite, et de regarder les visages. Il était là, lui, le condamné, le commerçant, l'agent d'affaires. Il faisait le beau avec sa canne, et il éprouvait un délicieux frisson à voir les gens ouvrir de grands yeux ; et il allait droit aux hommes les plus importants du bourg, il les saluait au milieu de leur conversation, et demandait des nouvelles de leurs enfants. Et dans l'église, sa voix résonna haut au-dessus des autres.

Puis il disparut. On fit maigre chère dans la forêt. Les vieux restaient souvent au lit, l'homme clopinait avec son bâton, et parvenait à peine à rapporter du menu bois. On se mit à boire du café fait avec du gâteau de pommes de terre calciné, et vers la fin de l'hiver les gens se dirent que la paroisse devrait bientôt prendre les vieux à sa charge, ou qu'ils mourraient de faim.

Et voilà qu'un jour l'oncle surgit dans la boutique du bourg, et acheta comptant café et mélasse. On eut de quoi bavarder. Les gens se rappelèrent qu'ils avaient à faire dans la forêt, et trouvèrent les vieux, assis, qui mangeaient de la bouillie de gruau avec un morceau de beurre dedans : c'était assez coquet pour

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1916.

un jour de semaine. Le dimanche, ils se payèrent de nouveau une voiture pour aller à l'église, et la vieille paysanne parut ornée d'un châle neuf. Au printemps, l'homme se hissa sur une échelle et se mit à peindre sa masure, le mur en rouge et les chambranles des fenêtres en blanc ; vraiment, la maisonnette commençait à prendre des airs bien orgueilleux. Même, la vieille poussa la vanité si loin qu'elle se procura des plantes d'intérieur, qui fleurirent les fenêtres, et acheta au poids des myrtilles qu'elle paya comme un commerçant.

— Où est Andreas? — demandaient les gens. Oh, Andreas était par là, dans le nord.

Un beau jour, la vieille mourut, et Andreas fut à l'enterrement. Il paraissait florissant avec sa barbe blonde, sa chaîne d'or au cou, à la façon des riches cultivateurs, et son gros anneau d'or à la main droite, ce qui pouvait donner à penser à plus d'un.

Mais le soir, comme il était assis à la collation d'usage, et parlait de son navire et de son commerce de poissons là-haut dans le nord, — à ce moment même le bailli entra dans la pièce, suivi par un agent de police de la ville.

Andreas fut tout de suite disposé à les suivre. Mais à la porte il se retourna, et enveloppa d'un regard la petite assemblée réunie là. Oh, ces visages ! C'était merveille de voir ces yeux grands ouverts.

— Jusqu'au revoir, — dit-il.

— Adieu, Andreas.

Plusieurs s'approchèrent pour lui serrer la main. Mais il se hâta de sortir et ferma violemment la porte.

Six mois plus tard, de nouveau il arriva soudain à la masure dans la forêt. Cette fois, l'oncle était mort à son tour, la petite terre était réintégrée dans la ferme dont elle dépendait, les bâtiments étaient vendus et emportés. Andreas ne retrouva que des champs en friche, s'assit sur la grande pierre plate qui avait été le seuil de la porte, et il songea tristement.

Il se leva plusieurs fois pour s'en aller, et chaque fois se rassit.

Quelques nuits plus tard, les maisons de la ferme brûlèrent, et Andreas fut encore emmené par son ami le bailli. Mais à l'audience il put clairement démontrer que, la nuit de l'incen-

die, il avait dormi dans le grenier de Per, à Skaret, en sorte que, cette fois, il ne put être condamné.

Il y eut alors pour lui un temps difficile. Personne ne voulait le prendre et le faire travailler, et quelque chose s'était brisé en lui, en sorte qu'il ne pouvait tout de suite se résoudre à s'éloigner du terrain dans la forêt. Aller manger chez les gens sans y être invité, il ne le pouvait pas non plus, à la longue, et il n'avait rien dans la poche, rien à vendre, pas même l'anneau à la main droite.

Il fallait faire quelque chose, et un jour il s'en fut chez son vieux maître d'école, qui était président de la commission des pauvres. Andreas toussa et se plaignit de crachements de sang et de vertiges. Le maître d'école était aimable et bienveillant, et le florissant jeune homme devait donc être placé au compte de la caisse des pauvres.

Mais les gens ne voulaient pas de lui. Andreas était désormais un épouvantail pour la paroisse. Où il arrivait, les enfants se sauvaient. Enfin Anders Kaalsethen l'accepta. C'était un vieillard réfléchi, aux cheveux blancs, qui avait sa terre au bord du fjord et était habitué à penser par lui-même.

Les gens lui dirent :

— Tu veux donc que ta maison brûle sur ta tête.

— Je veux le relever, — dit le vieux.

Et Andreas arriva chez lui, bien que la jeune femme de Kaalsethen fût à la fenêtre, toute terrifiée, à son arrivée.

Kaalsethen lui tendit la main, et dit :

— Sois le bienvenu.

Et il s'efforça tout de suite d'éveiller chez l'homme déchu le respect de soi-même et l'appela son garçon.

Tout alla bien d'abord. Andreas voulut apprendre à labourer, et bientôt marcha derrière deux rosses brunes. Hue ! La charrue creusait un sillon, puis un autre pareil, et le champ prenait figure. C'était pour le jeune homme un repos de savoir qu'il était là, occupé à un travail honorable, et que le bon Dieu pouvait bien, de là-haut, avoir l'œil sur lui. Pprrou ! maintenant on peut bien souffler un peu. Andreas se retourna entre les bras de la charrue, poussa son bonnet en arrière et regarda autour de lui.

Claire journée d'automne avec des bois aux feuilles jaunes, des nuages roses et le fjord tout poli. L'air est si doux et léger que l'on entend des madriers qui tombent, à des milles de là.

Et là-haut les nuages sont immobiles, et Andreas ne bouge pas plus qu'eux. Il se demande comment les gens peuvent supporter d'aller ici et là, et d'être toujours la même personne, une année après l'autre. Ils voguent aux Lofoten et en reviennent par le même chemin, toujours pareil, ou bien ils peinent sur la même terre et avec la même bonne femme, dans dix ans comme cette année, et ne sont jamais autre chose que Knut et Ola devant Dieu et devant les hommes. Et pourtant ils n'en meurent pas.

Lui, pour sa part, ne pouvait se débarrasser de ce besoin de se transformer, qui le tourmentait. Suppose qu'un homme se présente, et t'offre de devenir prêtre? Oui, pour une année. Mais toute une vie... ouf ! Ou évêque... oh, ce serait un prétexte à quelques tournées pastorales ou consécrations d'églises. Mais... toute une vie ! Ou bien roi? Mon Dieu... pour un couronnement ou deux et pour quelques grâces à des condamnés à mort, évidemment, merci de l'offre. Mais... toute une vie ! Vraiment, il serait tout à fait impossible d'être missionnaire demain et sergent l'année prochaine? Merci bien. Il ne faisait qu'imiter, quand il était petit, mais désormais il voulait faire peau neuve, être Per un jour et Paal le lendemain. Il était mendiant chez le prêtre, propriétaire chez le grand Rœmer, Voltaire pour la paroisse, et en ce moment il était une canaille et un assisté. Il peut bien y avoir tel ou tel qui doit traîner toute une vie dans une condition aussi lamentable, mais pour lui, ce n'était qu'un séjour temporaire. Il avait envie de pouvoir entrer comme un lépreux dans une assemblée pieuse, et de serrer les mains des gens, et de leur demander s'ils l'avaient attendu. Était-il donc le seul au monde qui eût le moyen de s'offrir un rire intime? — Là-haut sont les nuages, et il ne bouge pas plus qu'eux.

— Il faut labourer, Andreas, — cria Kaalsethen du haut de la colline.

Et les chevaux travaillent, et les jours passent. Chaque dimanche, c'était une joie d'arriver tout fier à l'église dans sa blouse bleue, la mine joyeuse. Les gens s'écartaient, les gens

braquaient les yeux sur lui, les gens ne voyaient que lui, c'était comme s'il se fût avancé tout droit vers la figure pâle et maussade du bourg, et lui eût jeté son rire le plus gai en plein visage.

— Bonjour, — disait-il aimablement de tous côtés, bien que personne ne lui répondît.

Puis, il finit par se produire un changement. Quelque adhérent de la mission intérieure vint à lui et se mit à lui témoigner une douceur pitoyable. Il semblait qu'il allait enfin être pris en grâce. Les voix étaient indulgentes, les regards tendres. Ils devaient commencer enfin à découvrir qu'il serait sauvé, tant sa conduite avait été bonne depuis quelque temps. Et Kaalsethen circulait partout avec un fin sourire dans un coin de ses lèvres. Ne l'avait-il pas dit? Andreas pouvait être relevé, on le voyait bien maintenant.

Pendant plusieurs jours, Andreas, en marchant, fredonna constamment un psaume. Un dimanche matin, sa jeune patronne n'eut pas de chemise propre à lui donner, il la cita en justice de paix.

Kaalsethen, quand la citation arriva, fut cloué sur place comme si le vent lui avait emporté son chapeau.

Andreas avait déjà quitté la ferme avec sa boîte sur le dos. Or, il se trouva, heureusement, que Bergheimen et Kaalsethen justement s'étaient pris aux cheveux peu de jours auparavant, à propos de nos rapports avec le roi et le royaume-frère. C'était une année d'élections, Bergheimen avait fait rayer son voisin de la liste des candidats de droite, et pour jouer à Kaalsethen encore un tour, il prit Andreas chez lui.

Ce fut un plaisir de se trouver dans la plus grande ferme du bourg et de conduire la voiture du puissant vieillard aux réunions électorales. Andreas lut une masse de journaux et se comporta comme un homme qui mène la campagne. Jusqu'au jour où il lui parut que tout cela ne faisait que se répéter, aussi monotone que chez Kaalsethen, sans compter que c'était irritant de voir le vieillard si absolument certain de son élection.

A la dernière réunion avant le vote, tout le monde était sûr que le parti de Bergheimen aurait une écrasante majorité, lorsque soudain le bailli entra et se fraya passage. Tous

comprirent qu'il devait se produire quelque incident. Le bailli était radical, et adversaire acharné de Bergheimen, que venait-il faire là?

— Je suis dans l'obligation, — dit-il, — de faire observer que l'un des candidats présentés vient d'être cité en justice pour vol.

Il y eut un silence. Bergheimen, qui présidait la réunion, passait les doigts dans sa large barbe, et il était disposé à jeter le bailli dehors. Enfin, il demanda :

— Qui est-ce?

— C'est Bergheimen lui-même.

Silence. Ça, c'était du nouveau. Bergheimen, l'homme le plus riche du bourg, membre de la société de tempérance, président de la mission intérieure, et grand politicien... Bergheimen, voleur... c'était du nouveau. Tous les visages se figèrent et le vieillard se leva :

— Et qu'est-ce que j'ai volé?

— C'est auprès de votre personnel que vous vous informerez, — dit le bailli. — Monsieur Andreas Berget, commerçant, vous a cité pour avoir soustrait dix couronnes de sa boîte. Il est possible que toute l'affaire repose sur un malentendu, mais c'est mon devoir de renseigner l'assemblée, afin que l'élection n'entraîne pas chez nous un scandale national.

Et le bailli sortit.

Lorsque Bergheimen, avec son cheval tout ruisselant de sueur, fut entré dans sa cour, et à grands cris demanda où était Andreas... Andreas avait emporté sa boîte et dit adieu.

Andreas avait disparu, et bien que personne ne prît au sérieux son dernier coup, Bergheimen n'obtint tout de même pas assez de voix cette année-là.

V

Que voulez-vous, le monde est ainsi fait, et un an plus tard, Andreas était à la ville, en détention préventive, et attendait son transfert à la prison du district. De vilaines gens lui en avaient encore voulu parce que, bien innocemment, il avait

voyagé de bourg en bourg, et touché des avances sur des charrues d'un nouveau modèle, qui devaient être envoyées dans un délai de quelques jours par Haugen et Dahl. Le jugement avait été prononcé la veille, et il allait de nouveau être nourri et logé gratis pour quelque temps.

La porte s'ouvre, et le gardien entre avec un gros monsieur aux cheveux gris, qui portait des lunettes d'or.

— Oui, — dit l'étranger, — c'est bien celui-là... Merci, je n'en ai pas pour longtemps.

Le gardien sortit, le gros monsieur essuya ses lunettes, sourit à Andreas, s'assit, et engagea la conversation.

— Je m'appelle le docteur Jensen, et me trouvais parmi le public pendant l'audience d'hier. Je ne sais si vous m'avez remarqué?

Oui, Andreas croyait se rappeler... Il caressait sa barbe blonde, et loucha vers l'étranger.

— C'était une séance judiciaire fort intéressante.

Le docteur se frotta les mains et sourit à cet agréable souvenir.

— Hm. Nous étions tous d'accord pour dire que vous êtes un gaillard, et, à vrai dire, je n'ai guère dormi cette nuit, parce que je ne pouvais m'empêcher de penser à vous tout le temps. Voulez-vous me permettre d'examiner votre tête un instant?

Il se leva, peu prestement, et sortit un appareil qu'il posa sur la tête du détenu. Il la tâta minutieusement avec les doigts, respira fort, en asthmatique, puis regarda vers la fenêtre, avança son menton rasé, tortilla ses moustaches noires, et dit : « hm », plusieurs fois. Enfin, il arpenta la cellule en faisant craquer ses souliers, et sa chaîne d'or ballottait sur son ventre proéminent.

— Oui, c'est bien cela, mon ami. C'est exactement ce que j'attendais.

De sa main grasse, qui portait un anneau à cachet, il faisait divers mouvements.

— Écoutez, mon brave, ne vous est-il jamais venu à l'esprit que vous valez mieux que cela?

Andreas soupira et dit quelques mots sur son innocence.

— Oui, car vous n'êtes pas un criminel ordinaire, vous

avez des capacités, mon ami, pas seulement une diablesse de tête, mais des capacités très remarquables. Et quand, alors, on n'arrive pas à l'échelon qui vous convient, ça va comme on le voit ; j'ai mes idées à moi là-dessus. Écoutez, savez-vous ce que c'est qu'un théâtre?

Oui, Andreas le savait, il avait vu jouer la comédie une ou deux fois.

— Eh bien, je pourrais vous demander si vous vous êtes senti l'envie de devenir un acteur, mais... oh non, ne prenez pas encore cette figure-là, ce n'est pas du tout la vôtre... ha, ha, ha!

Le docteur fut obligé d'ôter ses lunettes et de s'essuyer les yeux avec son mouchoir.

— Non, cette audience d'hier, ha, ha, ha, ha !... Elle était impayable.

Andreas lui-même ne put s'empêcher de rire.

Le gros monsieur rajusta ses lunettes, et se mit à marcher en froissant son mouchoir dans sa main.

— Voyons... vous êtes donc paysan, vous n'avez pas appris grand'chose, et vous allez faire un temps de prison, c'est parfait. Dans une maison de force, on peut s'instruire pour le métier de missionnaire ou d'évêque, par conséquent, on peut aussi bien se préparer à une carrière d'artiste. Je prendrai soin que vous ayez des livres à lire, et quand vous aurez terminé vos six mois, vous n'aurez qu'à venir me trouver. On me considère comme un vieux grigou, mais j'ai, comme ça, mes petites lubies. Nous essaierons de faire de vous un homme qui tient son rang.

Lorsque le pasteur de la prison vit Andreas, il dit, en portant la main à sa barbe grise :

— Aha,... vous voilà encore ici, vous!

Mais il revint le lendemain, et fut exceptionnellement aimable et prévenant. Il se proposait de donner à Andreas des leçons d'histoire, et aussi d'allemand et d'anglais.

Six mois plus tard, Andreas accompagna le docteur au petit théâtre de la ville, ils passèrent par un corridor sombre, puis traversèrent un espace où deux hommes en blouses blanches manœuvraient à grand bruit quelques meubles. Enfin ils parvinrent à un petit bureau, et lorsqu'ils eurent attendu un moment, un homme blond, mince et glabre entra vive-

ment, un rouleau de papier à la main, et s'inclina devant eux.

— Bonjour, mon cher directeur, — dit le docteur. — Eh bien, nous voilà.

— Hm... c'est là votre homme?

Deux yeux bruns jaugeaient Andreas.

— Vous savez, vos théories sur le génie, et... et...

— Nous en avons suffisamment parlé, — interrompit le docteur, une main sur chacun de ses genoux.

— Heuh, si encore c'était aussi facile que vous croyez !... Mais c'est difficile. C'est diantrement difficile.

— Nous avons tenu hier une nouvelle réunion, — continua le docteur. — Et tout le monde s'accordait à dire que, si vous voulez remplacer les acteurs danois par des Norvégiens, vous pouvez compter sur un appui certain, et votre société pourrait servir de base à un théâtre permanent ici, dans le nord.

— Oui, Norvégiens, Norvégiens... Nous ne pouvons tout de même pas, que diable, aller prendre les gens dans la rue et dans n'importe quel établissement pour les amener tout droit sur la scène. Excusez !

Et il fit un léger mouvement de tête à l'adresse d'Andreas.

Le docteur se leva comme pour s'en aller. Mais le directeur le pria d'entrer un instant dans la pièce voisine, où ils restèrent un bon moment à causer. La voix du docteur devenait constamment plus forte et plus aiguë. Enfin, ils sortirent.

— Eh bien, mon Dieu, faites venir l'homme demain à midi. Car, pour aujourd'hui, je n'ai pas le temps, c'est tout à fait impossible. Mais, c'est vrai...

La figure du directeur prit soudain un air très malheureux.

— Oui, je n'y pensais pas, vous attendiez !...

Le docteur lui tapota l'épaule et sourit doucement.

— Oh, — dit-il, — vous pouvez arranger la chose à votre convenance.

Et le lendemain arriva, le jour où Andreas devait subir l'épreuve. Ce n'était pas une affaire de débiter *Terje Viken* [1], il le savait par cœur. Le directeur et le docteur, assis chacun dans son fauteuil, ne le quittaient pas des yeux.

1. Poème de Henrik Ibsen, sorte de récit épique.

— Assez ! — dit le directeur, qui bondit. — Écoutez, mon garçon, vous me lisez ça comme un prédicateur laïque. Essayez de raconter l'histoire comme si elle vous concernait, comme si vous assistiez à tout cela. Comme ceci, par exemple...

Et le directeur lut.

Andreas en resta tout interdit. Vrai, celui-là était un gars qui savait lire dans un livre. Ah ! quel don ! Andreas se sentait des larmes dans la gorge.

— Essayez maintenant.

Et Andreas essaya, personne n'aurait pu dire le contraire. Il prit la voix du directeur et lut comme lui, et battit l'air de la main comme lui. Jusqu'au moment où il s'aperçut que les deux autres, dans leurs fauteuils, se tenaient les côtes.

— Assez, — dit le directeur, qui regarda le docteur en branlant la tête.

— Voyez ce qu'il donnera dans un autre genre, — dit le docteur vivement. — Voyez-le dans un vrai rôle, l'évêque Nicolas [1], par exemple.

— Non, vrai !... Qu'est-ce que vous dites? Dans quel rôle dites-vous qu'il irait...

Le directeur semblait près de défaillir.

— Faites-lui jouer l'évêque Nicolas, et si je me trompe, alors c'est une grâce de Dieu que je n'aie pas été acteur.

— Eh bien, il le jouera, ce rôle, et aussi Hamlet, si vous le voulez !

Et le directeur fit un saut, et alla prendre un livre élégamment relié, qu'il remit à Andreas. Le docteur se leva, et saisissant celui-ci par la boutonnière, lui tint un petit discours. On était dans une salle royale. Le long des murs se tenaient des hommes brunis par le soleil, en cottes de mailles et portant des piques. Le roi Haakon se trouvait là, et il était comme ceci... et le duc Skule était comme cela... et l'évêque était assis, ce vieux Satan.

— Sapristi, — fit Andreas, — l'évêque était un homme de cette trempe?

Puis, il lut les répliques de l'évêque, tandis que le docteur était à la fois duc et roi. Et Andreas eut soudain la vision

1. Personnage des *Prétendants à la Couronne*, de Henrik Ibsen.

immédiate de l'évêque vivant, et il en prit l'aspect, il se sentit vêtu des habits épiscopaux, il vieillit, fut voûté, eut la voix rauque. Il dut encore dissimuler un ricanement intime, mais, cette fois, ce n'était pas un prêtre, ni le grand Rœmer, qu'il s'agissait de tromper, c'était le roi et le duc et les hommes en cottes de mailles.

— C'est mieux, — dit le directeur. — Ragez, allons, ragez !

Enfin il s'élança, et arracha le livre des mains d'Andreas.

— C'est assez, mille fois assez. Il est bien possible qu'il y ait en vous l'étoffe d'un nouveau Talma, mais en attendant, il y a fichtre à raboter et à polir. Avez-vous de quoi vivre?

Andreas ne put répondre tout de suite, il lui fallait du temps pour passer de l'évêque à sa propre personne.

Le docteur, tout essoufflé d'avoir fait le roi et le duc, dit :

— Vivre ! Vivre ! C'est nous, naturellement, que cela regarde.

Il fut donc entendu qu'Andreas toucherait une petite somme par mois au théâtre, et une autre petite somme chez le docteur, qu'il prendrait des leçons et travaillerait bien. Le docteur savait, d'ailleurs, veiller à tout. Il le conduisit, pour le logement, chez des gens de bonne tenue, qui se lavaient les mains plusieurs fois par jour. Les leçons devaient être données tantôt par un acteur, tantôt par un autre, et Andreas prit les choses comme elles venaient. Qui aurait pu croire que c'était un si grand art d'entrer ou de sortir par une porte, de bien placer les pieds pour saluer, de rire sans faire peur aux gens distingués, de parler en homme cultivé? C'étaient mille détails où il fallait entrer. Il devait dîner tous les jours chez le docteur, où il fit connaissance avec tous les grands poètes du monde, et apprit à lire avec critique.

— Tu n'as pas d'autre costume que celui-là? — demanda un jour ce brave homme.

Non, Andreas n'en avait pas d'autre.

— Eh bien, tu vas venir avec moi chez mon tailleur.

Et on lui prit mesure pour des vêtements à tel et à tel usage.

Un autre jour, à table :

— Tu commences à être assez élégant, mais... ces ongles !

Viens dans ma chambre, je vais te montrer comment on les nettoie.

Et encore un autre jour, c'était la cravate.

— Il faut la nouer comme ceci, — dit-il, et il montrait à Andreas devant la glace.

Comment aurait-on pu soupçonner que ce docteur cynique, ce misogyne et cet ermite entretenait en secret un désir qui allait enfin être réalisé? Si lui-même n'avait pas pu devenir acteur autrefois, il pouvait maintenant, du moins, former Andreas à ce qu'il n'avait pas été. Il s'empressait auprès du jeune homme, de même que le sculpteur autour de la masse d'argile d'où sortira une figure humaine immortelle. Jamais il n'aurait voulu s'occuper d'un garçon plus ou moins bien élevé, non, il voulait s'emparer de la matière brute, et neuve, que l'on pétrit à son aise : il pouvait bien avoir ses lubies, n'est-ce pas?

Andreas allait enfin avoir un rôle. Les journaux donnèrent la nouvelle sensationnelle qu'un enfant de la ville allait débuter, et que c'était un jeune homme dont la vie avait été singulière.

Il devait jouer le rôle d'un caissier qui, sur ses vieux jours, vole la caisse afin de pouvoir attifer ses filles vaniteuses. Andreas trouvait que l'auteur faisait dire bien des bêtises au vieux père, et il aurait voulu inventer lui-même les paroles, mais on ne le lui permit pas.

Le rideau se lève. Andreas était habitué à paraître devant la foule, à l'église, et son impression fut la même en face des figures dont les regards se posaient sur lui, et que l'on appelait le public. On y applaudissait, et il se sentit pénétré de rayons de soleil, comme lorsque les gens pieux, autrefois, le regardaient et se signaient. Pendant un entr'acte, le docteur, pâle d'émotion, parut dans les coulisses, et dit :

— Ça va très bien, le public marche.

Nul ne se doutait de ce qu'éprouvait ce soir-là ce monsieur au masque dur; il lui semblait se produire lui-même sur la scène : le rêve de sa vie.

Andreas, finalement, fut rappelé de nombreuses fois, le directeur lui serra la main, lui dit : — Ça va, ça va ! — et lui promit de l'augmentation. Les trois critiques compétents de la ville consistaient en un imprimeur, un commerçant failli, et

un vétérinaire. Le docteur les invita tous trois à prendre un grog, et le lendemain, on lut dans les journaux que la soirée avait été inoubliable.

Andreas coupa les articles et les envoya à Rœnning, à Jonetta.

Il eut l'occasion de connaître ce que c'est que de parcourir les rues d'une petite ville, et d'y être une célébrité toute nouvelle. Il rencontra plusieurs fois le grand Rœmer, et Dieu sait si le vieux monsieur ne crut pas l'avoir déjà vu, le fait est qu'il ôta son chapeau de soie, et Andreas fut indulgent. Il fut invité en soirée chez le docteur, des discours furent prononcés en l'honneur de ce jeune espoir de la ville, et chaque matin, en s'habillant, il lui semblait qu'il allait, de nouveau, enfourcher un nuage.

Il eut d'autres rôles, la troupe dut faire des tournées, et sur les vapeurs il ne circulait plus à l'avant parmi les marchandises, il prenait ses repas en première classe, donnait des pourboires, et pouvait causer avec une dame au salon. Bref, il était l'égal de tout le monde, et c'était bien dommage que le bailli ne fût pas là pour le voir. Il eut de grands rôles, et se transforma en des personnages incroyables, en rois et en chevaliers, en assassins et en vieux ivrognes, en jeunes soupirants et en pères désolés. Le théâtre était souvent un oratoire ou le local d'un syndicat ouvrier, la scène était grande comme une table de cuisine, il arrivait que l'on reçût les coulisses sur la tête au beau moment où l'on s'agenouillait devant sa belle. C'était une vie excitante. On ne savait jamais ce qui pouvait arriver le lendemain, on habitait les hôtels, d'où l'on déguerpissait sans payer, — on s'en piquait d'honneur, — quand le public n'accourait pas rendre justice à l'art. Dans telle petite ville on se voyait refuser les salles, dans telle autre on festoyait à la table des riches, un jour on n'avait pas de quoi acheter un morceau de pain, le lendemain on buvait du champagne, c'était comme dans un conte, et le temps s'envolait. Des membres de la troupe étaient de bonne famille, quelques-uns avaient passé des examens et pouvaient instruire les autres. Mais dans la vie commune quotidienne, à travers les querelles, les luttes, les fêtes et les tristesses, il y a contagion du bien et du mal de l'un à l'autre, on répète, on joue, on voyage, on mange, on vit ensemble, soumis

au même sort et soutenus par les mêmes espoirs. On forme des partis opposés, on se critique, on se loue, on s'entr'aide, on se trahit. Il arrive qu'en sortant de la scène, glorieux et ravi du succès obtenu, on rencontre un camarade dans les coulisses, qui dise : — Quel jeu pitoyable ! — Mais il est possible aussi qu'il y ait là une petite femme qui vous saute au cou.

Tous convenaient qu'Andreas, en un point, l'emportait sur ses camarades : il savait se grimer. Jamais on n'avait vu pareil talent pour se faire, en peu de traits, une figure entièrement nouvelle.

Une année s'était écoulée, même un peu plus, et Andreas commençait à sentir de plus en plus vivement qu'il y avait quelque chose qui clochait. C'était ceci, que jouer la comédie ne constituait qu'un à peu près. Les spectateurs savaient bien que tout ça n'était pas vrai. Il n'y avait personne qui se trompât. Et de plus en plus grandit en lui le désir d'être libre, de pouvoir jouer en dehors du théâtre, dans la rue, chez les gens, sur la route, partout, de s'affubler de personnalités extraordinaires de se présenter devant de braves gens qui ne se douteraient de rien, et de les amener à le regarder bien en face et à se tromper.

Il est des individus qui boivent — lui, non. D'autres sont enragés s'ils n'ont pas de tabac. Il n'en avait pas besoin. D'autres courent après les femmes, et se rendent malheureux, à en perdre la raison — il se moquait de cela. Mais il avait une passion, un besoin, lui aussi, il ne pouvait plus aller par le monde sans qu'il y eût quelqu'un pour le regarder et se tromper.

Et un beau jour cela le prit si fort qu'il disparut. Il emporta seulement un peu de fard et quelques perruques. On ne sait jamais si ça ne pourra pas servir.

Il revint dans la ville du docteur, et apprit qu'il était en voyage. Et, ce jour même, il s'en fut dans une banque, où il remit un petit papier qui portait le nom de son bienfaiteur.

Le directeur de la banque le regarda par-dessus ses lunettes.

— Comment vous appelez-vous?

Bien. Ah oui, c'est vrai. La ville n'était pas si grande que le directeur de la banque ne sût combien le docteur s'était occupé du jeune homme. Mais la somme était un peu forte.

Andreas tremblait. Voilà de la comédie. C'est excitant. Il sait que tout peut s'écrouler pour un petit faux mouvement dans le coin de ses lèvres. Voilà de l'art. Voilà de la poésie.

— Attendez un instant, — dit le directeur, qui disparut.

« Il doit être en train de téléphoner au docteur, se dit Andreas. Ils font souvent une partie de cartes ensemble, au club. Mais il ne le trouvera pas aujourd'hui. »

Et le monsieur pâle et chauve revint. Il paraissait hésiter. L'instant suivant, ce serait de l'argent ou les travaux forcés.

Le directeur regardait Andreas et déployait le papier entre ses longs doigts blêmes. Enfin, il prit une résolution. Quelque trait, quelque mouvement dans la figure du jeune homme avait été le facteur décisif.

Le papier passa par-dessus le pupitre à un employé, et un moment après le caissier, de son guichet, appela le client. Andreas vit devant lui le gros tas de billets et se donna tout le temps de les compter et d'en bourrer son portefeuille Ensuite il regarda autour de lui dans la salle et sortit sans se presser. Et il se sentait l'esprit et les membres pénétrés du même feu que s'il eût tenu la plus belle femme dans ses bras. Il dut chercher un logis et se coucher. Il était ivre de cette aventure, inexplicablement heureux, et il ne put s'empêcher de fredonner un psaume.

Chez lui... autrefois... à combien d'enfantillages ne s'était-il pas livré ! Ne devrait-il pas réparer cela? Il ferma les yeux, et vit Kaalsethen dans sa ferme et Bergheimen dans la sienne. S'il allait... oui, comme ceci, comme cela...

Et quelques jours plus tard, Kaalsethen se trouvait dans la cour de sa ferme, et réfléchissait, quand le facteur rural apporta une lettre. Le vieux jeta un coup d'œil dessus à travers ses lunettes préalablement essuyées, et se passa la main dans sa tignasse blanche.

— Olina, — cria-t-il, — voilà une lettre pour toi. Arrive.

Et la blonde Olina vint en s'essuyant les mains après son tablier à carreaux bleus, et faisant claquer ses sabots. La lettre était d'Andreas. Il lui demandait pardon pour l'histoire de la chemise et de la citation en justice de paix, et elle devait recevoir un petit souvenir qui conviendrait peut-être pour la chambre à coucher.

Kaalsethen et sa femme se regardèrent.

— A quoi pense encore ce vaurien? — dit la femme en écartant de son front une mèche de cheveux.

Kaalsethen souriait et songeait.

Mais voici qu'ils entendent un bruit de voiture, et une grande charrette de meubles tourne pour entrer dans la cour.

— C'est arrivé aujourd'hui avec le bateau, — dit l'expéditeur qui conduisait lui-même, — et l'ordre a été donné de l'apporter ici.

La femme ouvrit de grands yeux. Kaalsthen renversa la tête en arrière, et dut nettoyer le verre droit de ses lunettes, car il n'y voyait pas de l'œil gauche.

Le garçon de ferme arriva, la voiture fut déchargée, et l'on vit apparaître un élégant canapé verni, six chaises avec coussins, et douze vues à pendre aux murs. Il était bien vrai que la chambre à coucher restait presque nue depuis des années. Mais ce fut seulement lorsque tout fut mis en place que Kaalsethen reprit suffisamment ses esprits pour se dire qu'il ne voulait pas accepter. Sa femme et lui, assis chacun sur une chaise, demeuraient bouche bée l'un devant l'autre.

Et le même jour, Bergheimen reçut un paquet bien cacheté, juste au moment où l'on prenait le café, en sorte que toutes les têtes de la maison se rapprochèrent pour voir ce qu'il y avait dedans.

On y trouva d'abord une lettre d'Andreas. Il écrivait qu'il pardonnait à Bergheimen l'histoire des dix couronnes, et le priait d'accepter ce petit souvenir.

— Maudit imbécile ! — pesta le vieux en froissant la lettre et la jetant par la fenêtre. — Ouah !

Et il jeta un regard circulaire, et ne savait s'il devait rire ou pleurer. Mais tous les autres riaient aux éclats, d'un rire méprisant.

— Il y a autre chose, — dit Marit, sa femme.

Et d'un papier de soie elle sortit un objet qui se révéla une jolie montre en or. Grande stupeur de tous. Bergheimen la saisit vivement, et voulait lui faire prendre le même chemin qu'à la lettre, mais sa femme le retint, et le pria de se calmer. Elle ouvrit la montre, et le propre nom de Bergheimen

y était gravé en or, avec, de plus : « En souvenir d'un ami ».

Et certes, le vieux avait toujours bien envie de jeter la montre par la fenêtre, mais l'or, c'est de l'or, et il n'avait qu'une montre d'argent. Il resta là tout hébété, assis près de sa femme, entouré de ses gens, à tripoter sa barbe, le regard vague.

Un beau jour, le docteur rentra de son voyage, et lorsque, au club, en jouant, il entendit son ami le directeur de la banque parler du gros chèque, il laissa tomber ses cartes par terre. Comment? Il ôtait ses lunettes, les remettait, et ne voulait pas le croire. Et le lendemain, à la banque, lorsqu'il tint le beau papier entre ses mains, il fut tellement ému qu'il s'affaissa dans un fauteuil. Il eut l'intuition qu'il n'avait pas encore été assez sceptique, il resta assis, les yeux éteints, comme un homme qui a perdu son unique illusion dans la vie.

— Bien ! — dit-il enfin, en tortillant sa moustache, — bien, bien !

La police fut mise en branle, et l'on crut trouver des traces jusqu'à un bourg éloigné. Mais là, elles se perdaient. Car il ne s'y trouvait aucun autre étranger qu'un délégué, de mission laïque homme mûr à la barbe et aux cheveux noirs. Il vendait des Bibles, tenait des réunions d'édification, et provoquait un grand réveil religieux dans la région.

Mais pas le moindre Andreas.

VI

Ce fut une vie émouvante. Le délégué Sœrensen était un grand rôle, dont Andreas pouvait enfin trouver les paroles lui-même. Les gens qui s'assemblaient autour de lui savaient que ceci n'était pas pour faire semblant, ils le regardaient et ils croyaient, et ils se passionnaient, et ils se trompaient.

Il avait entendu des prédicateurs laïques et des prêtres en quantité, il aurait pu faire l'évêque, s'il avait voulu, et il créa une figure qui convenait pour ces personnages. Rester là, debout, à l'extrémité d'une longue table, en face des rangs

serrés d'yeux écarquillés, c'était plus excitant que les plus vifs applaudissements dans un théâtre. Tous ces visages, il les avait en son pouvoir. Quelques mots suffisaient pour marquer une nouvelle ride chez le vieillard, ou faire rentrer encore plus une bouche édentée. Les traits de tel auditeur qui exprimaient la confiance en soi, il pouvait les déformer jusqu'à y empreindre la crainte et le tourment, et c'était une joie d'ensoleiller quelque lamentable face de pauvre homme. Et puis, il y avait les jeunes filles. Leur faire monter les larmes aux yeux, c'était facile, mais faire briller devant elles l'espoir et les belles images, c'était comme les transformer en anges, et avoir soi-même des ailes. Lui-même fut transporté, car ceci était sérieux. Ce qu'il avait devant lui, ce ne furent plus des visages, ce fut un grand, étrange instrument, dont il jouait. Qu'est-ce que Dieu? Un archet, avec lequel il savait toucher les âmes, et, chut ! n'entend-il pas au dedans de lui une musique singulière, enivrante ! Prions, car ceci est merveilleux.

C'était encore un rôle, mais qui s'élargit bientôt sans limites. Il était impossible de prévoir, à chaque instant, ce qui pouvait se produire la minute suivante. Un message arrivait de quelque lit de mort au milieu de la nuit. La jeune fille venait à lui avec ses chagrins de fiancée ; la mère, parce que son fils buvait. Il ne lisait plus sur des figures, mais dans des âmes qui lui ouvraient leur sanctuaire en toute confiance. Et en même temps il pensait, en homme qui voit un paysage nouveau et magnifique : « Voilà donc ce que c'est que d'être un missionnaire. Voilà la vie qu'il mène, et c'est la mienne aujourd'hui. »

Au commencement, ce lui fut un soulagement de monter dans sa chambre, de s'enfermer à clef, de descendre le store et d'enlever la fausse barbe. Ouf ! Il pouvait enfin jeter le rôle loin de lui et être lui-même. Fallait-il pleurer ou rire? « Que fais-tu? Quelle est ta vie? Est-ce toi, cela? » Mais un moment vint où il hésitait à enlever la barbe : c'était vraiment douloureux de se séparer du délégué Sœrensen, qui était tellement au-dessus de M. Berget. Qui était Andreas? Celui-ci devenait pour lui peu à peu un étranger que, le jour, il voyait à distance, avec qui, le soir, il était obligé de se rencontrer. Il eut de moins en moins de considération pour ce garçon, qu'il com-

mençait à juger selon le sentiment du prédicateur laïque. Dieu merci, tout autre il était enfin devenu. Dans son esprit flottait confusément le souvenir de ce qu'il avait lu sur des apôtres et des prophètes, il lui semblait revivre quelque peu de leur histoire, élargir sa vie jusqu'à des temps lointains. Ceci était de l'art, c'était de la vie, c'était de la poésie.

Un jour, on courut le chercher pour le mener chez une vieille femme qui était à ses derniers moments, et il éprouva une sensation étrange quand il s'aperçut qu'elle était bossue.

La pièce était une petite chambre d'ouvrier, et tout à coup, Andreas se trouva chez lui, assis près de sa mère.

La vieille le regarda de ses yeux mi-clos, et lui demanda :

— Crois-tu qu'il y ait grâce pour moi?

Andreas eut une émotion singulière. Il se vit lui-même, en relation avec son village, où il était le propre à rien, le condamné, tandis qu'il était assis là, et décidait si un être humain serait sauvé ou non.

Bien sûr, il y aurait grâce pour elle. Andreas lui tapota la joue, et fut parfait, si bien que la vieille finit par expirer en souriant.

Lorsqu'il sortit, il fredonnait un psaume, comme aux jours d'autrefois. Il n'était plus alors le délégué Sœrensen, mais Andreas. Il avait acquis ce jour-là un peu de respect pour sa jeunesse. Ce n'était pas M. Sœrensen, mais bien Andreas, qui avait été chez la vieille femme, c'était le gamin de la forêt qui avait mené sa vieille mère bossue au Paradis.

Les semaines passent. Il arrivait parfois encore qu'en pleine gravité, il sentît un rire intérieur. Mais ce n'était plus un ricanement mauvais. C'était un sentiment de liberté, une joie d'être, en un sens, en dehors de sa propre destinée, et de regarder. Il n'était pas enchaîné à une personne déterminée au point de ne pouvoir en être une autre demain.

Un soir, porte verrouillée, store baissé, il marchait de long en large dans sa chambre, et machinalement enlevait sa barbe et la remettait.

« Ça ne va plus, se dit-il à plusieurs reprises. Tu es amoureux. Et tu peux avoir la jeune fille. Mais qui épousera-t-elle? Andreas Berget ou le délégué Sœrensen? Tu es deux personnes. Il faut que tu sortes de là. »

Mais en réalité, l'embarras était que le rôle était usé. Il savait désormais trop complètement ce que c'est que d'être apôtre, et rien, par la suite, ne pourrait amener que des répétitions.

Avant son départ, il y eut fête en son honneur à l'oratoire, et lorsque, le lendemain, il partit en carriole, une foule pieuse était rassemblée, qui le suivit sur la route en chantant.

Lorsqu'enfin il fut seul avec le cocher sur la colline boisée, il descendit, paya, et laissa le gamin s'en retourner. Puis, resté debout, son sac à la main, il regarda vers le bourg qu'il avait quitté, et qui, par cette belle journée d'été, contournait si gracieusement le lac bleu.

Là-bas sans doute devait encore circuler le délégué. « Adieu », dit-il. Il avait été en visite chez un étranger pendant quelque temps, mais maintenant, ils se séparaient. Adieu.

Il se dirigea vers un ruisseau bien à l'abri, fourra sa barbe dans son bagage, se lava les cheveux, qui devinrent blonds, et se regarda dans une glace à main. « Bonjour, Andréas. Il y a un bon bout de temps que nous ne nous sommes vus en plein jour. »

Il ne tarda pas à se remettre en chemin, à pied, sa valise sur le dos, ce qui lui faisait comprimer son chapeau dans son cou, et il chanta une chanson. Il eut ainsi quelques heures de pleine liberté. Car avant qu'il se risquât chez des gens, il fallait qu'il eût pris un nouveau visage.

Une semaine plus tard, il est dans la capitale. A ses yeux, elle parut une grande ville. Quelle animation, quel vacarme autour de lui dans la rue! Il souleva son chapeau devant un sergent de ville.

— Pardon. Vous pourrez bien m'indiquer un logement à bon marché, chambre et nourriture?

L'agent tortilla sa barbe rouge et fut aimable. Oui, parbleu, sa sœur tenait justement une petite pension de famille.

— Venez avec moi.

Et l'agent le conduisit.

Il s'appelait maintenant l'agronome Sendstad, il portait des cheveux couleur feu, de petites côtelettes de même nuance, et il boitait légèrement d'un pied.

La petite pension se trouvait dans une rue étroite et sale.

L'escalier était sombre, cela sentait mauvais dans le couloir, et l'unique objet brillant était le téléphone, contre le mur. Le salon était bas, les sièges de peluche rose semblaient gris de poussière, et un perroquet vert, de sa cage, apostropha les arrivants. Puis entra une dame aux cheveux blancs avec un cornet acoustique.

— Qu'est-ce que tu dis, Kristian? Quoi? Oui, certainement, nous avons une chambre. Ma fille va venir tout de suite.

Il eut un petit trou côté cour, et lorsqu'il fut seul, il se jeta sur le canapé. « Qu'est-ce que tu viens faire ici? Bah, il faut bien voir la capitale de son pays, et qui sait... qui sait !... »

— Monsieur l'agronome, soyez assez aimable pour venir à table.

Dans la salle à manger sombre, où pénétraient les odeurs de cuisine, était assise une petite société. Il fut présenté à un vieux capitaine barbu, grisonnant, à deux dames du télégraphe, à deux étudiants très maigres, et à une jeune dame de bureau, jaune pâle, aux épaules inégales. Andreas était habitué à l'air de la campagne, et cette odeur renfermée de lessive, de maladie, de gaz, et de poussière lui coupa net l'appétit.

Le capitaine, en le regardant par-dessus son assiette de soupe, lui dit d'un ton aimable :

— Vous êtes agronome, et vous appelez Sendstad... peut-être alors êtes-vous parent de mon vieil ami Sendstad, de Inderœya?

— C'est un oncle à moi, — dit Andreas. — Mais dans ces derniers temps, il a gardé le lit.

— Ah oui, on devient vieux. Il doit avoir plus de quatre-vingts ans, maintenant?

— Quatre-vingt-cinq ans, — dit Andreas, qui n'avait aucune idée de celui dont il parlait.

Au milieu du repas, entra un vieillard courbé, aux yeux rouges larmoyants, porteur d'une perruque brune. Une dame entre deux âges, au regard las, le suivait, c'était l'hôtesse.

— Voici mon père, Iversen, garçon de banque, — dit-elle, et elle présenta Andreas.

Le vieux avait les mains tremblantes. Avec la dame aux

cheveux blancs et au cornet acoustique, il se mit à une table à part.

Andreas observa ce vieillard avec un vif intérêt. « Pourrais-tu parvenir à prendre son aspect de façon que les gens s'y trompent? » se demandait-il malgré lui.

— Combien de millions avez-vous portés d'une banque à l'autre aujourd'hui? — questionna le capitaine.

— Oh, des millions, ça ne fait pas tant ! — dit le vieux, en tournant ses yeux rouges vers la société. — Mais dans les deux cent mille, oui.

En prenant le café, Andreas se mit à causer avec le garçon de banque. Il apprit où le vieux était employé, et ce qu'il avait à faire : aller dans les banques avec des lettres de change, et recevoir l'argent, ou porter de l'argent et retirer des traites. Argent et papiers étaient contenus dans la sacoche de cuir qu'il avait là. C'était une grande responsabilité. Andreas apprit aussi le nom de quelques-unes des maisons sur lesquelles la banque tirait le plus souvent. Il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire pour cette fois. Mais le vieux fut touché de voir ce jeune homme s'occuper autant de lui.

Les jours passèrent. Andreas circulait par la ville et regardait. Un jour, le capitaine sortit avec lui, et offrit de le piloter.

— J'apprends que vous êtes pour la première fois à Kristiania, il faut que vous veniez à Carl Johan avec moi, vous y verrez les célébrités. C'est vers cette heure-ci que le vieil Ibsen a coutume de quitter le Grand-Hôtel, et si nous avons de la chance, nous verrons aussi Steen, le président du conseil, à son retour du ministère.

Et ils eurent de la chance, en effet. Ils rencontrèrent d'abord un vieillard en chapeau haut de forme et redingote boutonnée, avec des lunettes, qui marchait d'un pas prudent. Andreas se rappela les pièces du maître où il avait joué. Dans le rôle du menuisier Engstrand, surtout, il avait été très brillant. Mais au bout d'un moment, il s'imagina entrant dans la vie de l'homme qu'il voyait là, devant lui. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête? Quels sont ses souvenirs de ce qu'il a vu, de ce qu'il a vécu, ses rêves, ses visions? « Pourrais-tu prendre son aspect? » Et inconsciemment il se sentit devenir, pour un instant, le

maître, et fit quelques pas avec sa démarche et toute sa personnalité.

— Voici le président du conseil, — dit le capitaine.

Andreas laissa le temps s'écouler. Il allait au théâtre, mais restait surtout dans sa chambre, et lisait. Comme autrefois, il préférait les descriptions de voyages et l'histoire. Lire sur Napoléon, c'était le faire revivre, s'introduire dans sa personne, devenir lui.

Et d'autres livres lui firent visiter le Mexique, traverser l'Afrique, il eut la fièvre, et fut blessé par les flèches empoisonnées des indigènes. Chaque page apportait un spectacle nouveau. Où était-il? A la tête d'une flotte romaine, en route pour détruire Carthage. « Me voici, je m'appelle Scipion. »

— Monsieur l'agronome, on a sonné pour le souper.

Le garçon de banque devint son ami. Et constamment il jetait des coups d'œil furtifs sur ce visage ridé, aux yeux rouges, ces plis, le sillon qui descendait du coin droit de la bouche, le nez, la carrure du menton, — c'était comme s'il eût absorbé inconsciemment cette figure, trait pour trait, dans son souvenir, pour aller ensuite la dessiner de mémoire.

Un jour, Andreas découvrit la sacoche du vieux dans le salon, où il n'y avait personne. Il se risqua à l'ouvrir, et trouva quelques traites acquittées et sans valeur. Andreas en glissa deux ou trois dans sa poche, rentra dans sa chambre, ferma la porte à clef, et se mit à étudier ces papiers sans valeur.

Ceci était la signature de la firme. Et le timbre était placé ainsi. Et l'on avait tiré deux mille livres sur une maison de Londres.

A partir de ce moment, ce fut une sensation étrange de quitter le vieux, après une conversation, et de s'en aller seul. Il lui semblait que le garçon de banque l'accompagnait, pas à pas. Il commença — dans sa pension — à prendre son allure, à trembler des mains, à s'essuyer les yeux, et à branler légèrement la tête, à faire ressortir les genoux. Que signifiait cela? Qu'allait-il advenir?

Et il vint un jour où le vieux ne parut pas au dîner. L'hôtesse déclara que son père était malade et devait être opéré le lendemain dans une clinique.

Le jour suivant, Andreas alla en ville, une valise à la main,

et prit une chambre dans un petit hôtel. Lorsqu'il sortit, il avait la figure du garçon de banque Iversen, la perruque brune, les yeux rouges, les rides, la mine décrépite. Il avait aussi une sacoche de cuir avec des traites, et il dirigea ses pas chancelants tout droit vers la Banque de Crédit.

Il était Iversen au dedans comme en dehors, il se sentait trop las pour vaquer à sa besogne plus longtemps, et il serait sans doute bientôt obligé d'aller dans une clinique et de subir une opération. Mais en même temps, il y avait un autre personnage si bien éveillé en lui que tout cela était très excitant. Comment ça marcherait-il?

Voici qu'il entre dans la banque. Dehors, il y avait du brouillard, ici les becs de gaz donnaient une lumière mate. Grande activité derrière les comptoirs, des gens entraient et sortaient, d'autres, nombreux, assis sur des bancs, attendaient leur tour. Les caissiers criaient des noms, les appelés se présentaient et payaient ou recevaient. Un jeune homme, derrière un grillage, aperçut le vieux garçon de banque, qui se tenait dans l'ombre, et l'interpella d'un ton aimable :

— Eh bien, Iversen, qu'est-ce que vous avez aujourd'hui?

— Oh, peu de chose.

Andreas toussa, puis graillonna un peu, avant d'ouvrir la sacoche, et donna les traites. Il reçut son numéro, et alla lentement s'asseoir sur un banc, sa sacoche sur les genoux, il se moucha, s'essuya les yeux, s'essuya aussi le front. C'est dur de vieillir.

Et si alors un autre garçon, attaché à la banque, arrivait, et s'étonnait de le voir là, et posait des questions, et l'arrêtait? Encore quelques instants, et il aurait de l'argent, beaucoup d'argent, une grande richesse..., ou les travaux forcés. Et cependant, Andreas n'éprouvait pas une trop folle impatience, tant il était vraiment le garçon de banque Iversen. Il se rappelait sa longue existence au service de la même maison. Chez lui, il avait une fille, qui malheureusement avait mal tourné, et qui avait un enfant. Ah, la, la, que la vie est fatigante !

De la caisse, on appela son numéro.

(*La fin prochainement.*)

JOHAN BOJER

(*Traduit du norvégien par* P. G. LA CHESNAIS)

LES IDÉES SOCIALES ET RELIGIEUSES

DE

JEAN JAURÈS[1]

La place que Jaurès a tenue dans les grandes luttes politiques des vingt dernières années lui a valu beaucoup d'admirateurs enthousiastes, beaucoup d'ardents adversaires. Tout le monde connaît Jaurès tribun, Jaurès orateur, Jaurès chef de parti. Mais il y a aussi un Jaurès intérieur et profond, sans lequel l'autre ne s'explique pas entièrement, et celui-là reste ignoré de la plupart de ceux qui l'exaltent ou qui le condamnent. Dans les quelques pages qui suivent, on a essayé de dégager ce fond de pensées philosophiques et religieuses qui a été l'âme de l'action de Jaurès.

Jaurès a vécu avec un idéal de justice sociale et d'humanité affranchie. Il n'acceptait pas comme un fait immuable, comme une nécessité naturelle, que la condition de la plupart des hommes restât ce qu'elle est actuellement. Il croyait qu'elle devait être dès à présent améliorée et, avec le temps, transformée. C'est cet idéal qu'il a devant les yeux, quand il parle de la « joie sublime d'amener tous les hommes à la plénitude de l'humanité ».

1. Extrait d'une notice lue le 9 janvier à l'Association des anciens élèves de l'École normale, et qui paraîtra prochainement en brochure.

En quoi consiste, selon lui, cette vie pleinement humaine? Échapper à la misère et à tous les maux qu'elle engendre, au souci quotidien de savoir si l'on pourra demain se nourrir, se vêtir, se chauffer, dormir sous un toit, soi et les siens : ce n'est encore là que la base physique de cette vie. L'essentiel en est la partie spirituelle : le commerce intime avec ce que les siècles passés ont produit de plus beau, la participation à l'effort de la pensée humaine pour comprendre le monde par la science et la philosophie, la communion avec le principe mystérieux des choses par la contemplation de la nature et le sentiment de la solidarité humaine, enfin dégagée des haines de race, de classe, de nationalité et de religion. Pourquoi cette vie supérieure est-elle réservée à quelques-uns seulement, tandis que la masse des déshérités en est exclue? Jaurès a eu le privilège d'y être initié dès son enfance, et il souffre en pensant que c'est un privilège. Il éprouve le sentiment que Tolstoï a décrit avec tant de force dans l'*École de Jasnaïa Poliana* : comment peut-on jouir sans remords des plus purs chefs-d'œuvre — des quatuors de Beethoven, par exemple, — tant qu'ils demeurent une sorte de possession aristocratique, refusée aux millions d'hommes qui entourent les heureux auditeurs? L'élite a le devoir de hausser les autres jusqu'à elle. L'idéal où tend Jaurès consisterait *à faire une élite de l'humanité tout entière.* Michelet disait : « Si tous les êtres, et les plus humbles, n'entrent pas dans la cité, je reste dehors. » Jaurès cite cette pensée dans sa thèse, et il la fait sienne.

Mais se peut-il que l'humanité entière devienne une élite? La médiocrité, dans tous les sens du mot, pour l'immense majorité des hommes, *cœlestium inanes,* ne tient-elle pas à la nature des choses? Jaurès ne le croit pas. Il ne ferme pas les yeux sur la faiblesse et sur les vices naturels de l'homme : il sait tout ce dont est capable l'égoïsme, principe du mal en nous. Mais, selon lui, l'évolution qui a amené l'humanité au point où nous la voyons, peut l'élever plus haut. L'égoïsme peut être rendu de moins en moins âpre, de moins en moins malfaisant, si les institutions cessent d'engendrer la lutte, la haine et la misère. « Il n'y a pas d'idéal plus noble, écrit Jaurès, que celui d'une société où le travail sera souverain,

où il n'y aura ni exploitation ni oppression, où les efforts de tous seront librement harmonisés, où la propriété sociale sera la base et la garantie des développements individuels. Que les hommes passent de l'état de concurrence brutale et de conflit à l'état de coopération, que la masse s'élève de la passivité économique à l'initiative et à la responsabilité, que toutes les énergies qui se dépensent en luttes stériles ou sauvages, se coordonnent pour une grande action commune, c'est la fin la plus haute que peuvent se proposer les hommes... Les individus humains auront plus de loisir, plus de liberté d'esprit pour développer leur être physique et moral ; et ce sera vraiment pour la première fois une civilisation d'hommes libres, comme si la fleur éclatante et charmante de la Grèce, au lieu de s'épanouir sur un fond d'esclavage, naissait de l'universelle humanité. »

Tel est l'idéal auquel Jaurès a donné son cœur et son intelligence, qui a inspiré son œuvre et dirigé sa vie. Certes, il ne se dissimule pas les obstacles. Il n'ignore pas que cet idéal est bien haut et bien loin. Mais il est convaincu que l'humanité peut s'en rapprocher et y atteindre. C'est pour lui un article de foi. « Un état de concorde peut et doit succéder à un état de lutte. Le travail, qui n'est bien souvent qu'une servitude et une souffrance, deviendra une fonction et une joie. Il est le combat des hommes entre eux, se disputant les jouissances ; il devrait être le combat de tous les hommes unis contre les choses, contre les fatalités de la nature et les misères de la vie. »

Jaurès n'a pas été le premier à concevoir cette transformation de la société présente. Il parle lui-même de « cet idéal d'indépendance économique, de paix, et de bon accord dans le travail, que nos maîtres de 1848 avaient si présent, si lumineux au cœur et à l'esprit. » Il ne manque non plus jamais d'exprimer sa sympathie pour les saint-simoniens et surtout pour Fourier, dont l'idéal avait de l'analogie avec le sien. Sans donner le moins du monde dans les extravagances de Fourier, il loue sa critique des institutions actuelles, et il admire certaines de ses vues sur la société future. « Le trait de génie de Fourier, écrit-il, fut de concevoir qu'il était possible de remédier au désordre, d'épurer et d'ordonner le

système social, sans gêner la production des richesses, mais au contraire, en l'accroissant. »

Pour Jaurès, le but suprême est l'harmonie fondée sur la justice. Mais il ne se satisfait pas d'une idée abstraite d'harmonie ni d'une froide conception de justice. Il met là toute la ferveur d'une âme religieuse, et l'amour le plus ardent pour les pauvres, les faibles, les opprimés, les misérables, les victimes séculaires d'une lutte inégale. Dans son histoire de la Convention, il cite, à plusieurs reprises, l'*Ode à la Joie*, de Schiller, que Beethoven a prise pour texte, comme on sait, dans la seconde partie de la symphonie avec chœurs. L'enthousiasme qui enflammait Beethoven à l'idée d'une humanité libérée est tout proche de la passion de fraternité humaine dont Jaurès était plein.

***

Toutefois, Jaurès ne crée pas librement comme l'artiste. C'est un homme politique : il travaille sur une matière rebelle. Comment prévoit-il que son idéal pourra être réalisé? Nul n'a mieux senti que lui les difficultés du progrès social ; mais le principe, pour employer une épithète qu'il affectionne, est « lumineux ». L'harmonie sociale implique la disparition de l'injustice d'où proviennent les luttes, les haines et leurs affreuses conséquences. Cette injustice revêt mille formes, mais elle a, selon Jaurès, une source unique : le régime de la propriété capitaliste. Dans la société présente, une infime minorité détient les capitaux et les instruments de travail, et cette propriété lui assure une foule de privilèges, au détriment de ceux qui ne possèdent rien que leurs bras. Que cette propriété cesse d'être individuelle pour devenir collective, que ce qui appartient aujourd'hui à quelques-uns devienne le patrimoine commun de tous : les opprimés recouvreront leur indépendance, et chaque individu pourra se développer librement. « C'est par la fin de la lutte des classes, par la disparition des classes elles-mêmes... que la justice se réalisera. Dans la société moderne, le mot de justice prend un sens de plus en plus précis et vaste. Il signifie qu'en tout individu l'humanité doit être pleinement respectée et portée au plus

haut. Or, il n'y a vraiment humanité que là où il y a indépendance, volonté active, libre et joyeuse adaptation de l'individu à l'ensemble. »

L'idée-mère du socialisme de Jaurès ne se confond donc pas avec le principe de la doctrine marxiste. Marx raille sans pitié les considérations de justice. Il prétend ne parler qu'au nom de la science, et il traite dédaigneusement d'utopies les doctrines socialistes qui ont précédé la sienne. Jaurès ne l'ignore pas. Il a étudié Marx et il l'admire. Mais il n'hésite pas à le critiquer quand il le faut, parfois très vivement. « Quant à nous, écrit-il avec raison, notre socialisme est d'origine française, d'inspiration française et de caractère français. » S'il est socialiste, c'est parce que « la domination d'une classe est un attentat à l'humanité... Le socialisme qui abolira toute primauté de classe et toute classe, est donc une *restitution de l'humanité*. Dès lors, c'est pour tous un devoir de justice d'être socialiste. »

Est-ce à dire que Jaurès se borne à recueillir l'héritage des socialistes français de la première moitié du XIXe siècle, et rejette la doctrine de la social-démocratie allemande? En aucune façon. Mais sa vue est plus compréhensive, son génie plus vaste et plus humain que celui des uns et de l'autre. Dans sa conférence sur *l'Idéalisme et le Matérialisme dans la conception de l'Histoire*, Jaurès s'explique en termes parfaitement nets. Il ne combat pas la théorie du matérialisme historique : il la tient même pour vraie. Mais il ne croit pas qu'elle exprime toute la vérité. Il n'accorde pas à Marx que les conceptions religieuses, morales et politiques soient le simple reflet des phénomènes économiques. « Il y a dans l'homme une telle pénétration de l'homme même et du milieu économique, qu'il est impossible de dissocier la vie économique et la vie morale ; on ne peut couper l'humanité historique en deux, et dissocier en elle la vie idéale et la vie économique. »

Mais surtout, Jaurès se refuse à admettre que le développement des sociétés humaines soit soumis à un déterminisme aveugle. Sa philosophie de l'histoire s'oppose ici à celle de Marx. « Il y a dans l'histoire humaine, écrit-il, non seulement une évolution nécessaire, mais une direction intelligible et un sens idéal. Donc, tout le long des siècles, l'homme n'a pu

aspirer à la justice qu'en aspirant à un ordre social moins contradictoire à l'homme que l'ordre présent, et préparé par cet ordre présent, et ainsi l'évolution de ses idées morales est bien réglée par l'évolution des formes économiques ; mais en même temps, à travers ces arrangements successifs, l'humanité se cherche et s'affirme elle-même ; et quelle que soit la diversité des milieux, des temps, des revendications économiques, c'est un même souffle de plainte et d'espérance qui sort de la bouche de l'esclave, du serf et du prolétaire. C'est ce souffle immortel d'humanité qui est l'âme même de ce qu'on appelle le droit... L'histoire, en même temps qu'elle est un phénomène qui se déroule selon une loi mécanique, est une aspiration qui se réalise selon une loi idéale. »

Voilà qui est formel. Les conceptions sociales de Jaurès sont liées à ses idées métaphysiques et religieuses. On le croit d'ordinaire assez peu systématique, parce qu'on reste ébloui de la richesse de son imagination. C'est une fausse apparence. Jaurès est un esprit amoureux de la précision et qui recherche la rigueur logique. Il sentait bien que son idéal social serait resté en l'air s'il n'avait fait corps avec ses convictions touchant les autres grands problèmes. « Quand le socialisme aura triomphé, écrivait-il dès 1890, c'est-à-dire au moment où il mettait la dernière main à sa thèse, les hommes comprendront mieux l'univers. Car, en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, dans son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout, et que l'univers lui-même n'est qu'une immense et confuse aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté. »

***

Nous ne dirons donc pas, comme on l'a fait quelquefois, que la thèse de Jaurès, *De la Réalité du Monde sensible*, est un simple exercice d'école, auquel il s'est astreint par manière d'acquit, afin d'être nommé à la chaire de philosophie de l'Université de Toulouse. Sans doute elle ne ressemble guère aux œuvres de sa maturité. Le lauréat du concours général y

transparaît à chaque page sous le docteur ès lettres. Les couplets, les morceaux de bravoure surabondent : la virtuosité dialectique, étourdissante, ne laisse pas de fatiguer le lecteur. Néanmoins, on aurait tort d'en conclure que Jaurès n'avait pas pris son sujet au sérieux. Il a réimprimé ce livre en 1905; s'il n'avait été très attaché aux idées qu'il y avait exprimées, il s'en serait sûrement abstenu. En fait, la philosophie qui s'y trouve esquissée est demeurée la sienne jusqu'à la fin, du moins dans ses grands traits.

Elle est nettement « réaliste », et cependant, à travers Ravaisson et M. Lachelier, elle semble bien se rattacher à Schelling et aux néoplatoniciens. Il est difficile d'en douter, lorsqu'on rencontre des passages comme celui-ci : «L'esprit, même s'il est premier dans le monde, a accepté de se produire dans la nature, selon la nature. Sa force, sa victoire, ce n'est pas de répudier la nature, c'est de l'élever à soi, de la transformer par degrés... Dieu est, et il est la perfection, mais s'il acceptait ainsi cette perfection toute donnée, elle serait une nature, elle ne serait plus la perfection. Voilà pourquoi Dieu ouvre en soi le monde comme un abîme de luttes et de contradictions, mais de contradictions toujours solubles, puisqu'elles procèdent de l'activité même de Dieu. »

Les conceptions de ce genre permettent de ne pas nier la réalité de l'imperfection et du mal, et cependant de ne pas considérer cette réalité comme irréductible. Elles constituent un essai de solution pour le problème métaphysique qui paraît avoir préoccupé Jaurès par-dessus tous les autres : la raison peut-elle comprendre la coexistence de la nature et de Dieu? En d'autres termes, sa métaphysique confine à la religion. Il le fait remarquer lui-même. « Il faut se tenir, écrit-il, au point de vue où l'être, la sensation, la vie, la conscience ne font qu'un. Direz-vous qu'il y faut une certaine complaisance? Je l'avoue ; mais cette complaisance s'appelle religion, car elle nous met en harmonie continue avec le principe suprême des choses. »

Le sentiment religieux jaillit chez Jaurès de deux sources qui n'ont jamais tari. La première est l'amour de la nature, qui s'est révélé si fort chez Jaurès tout enfant, cette sorte de fusion intime de son être avec la terre, le ciel, la forêt, les

champs, les grillons, les abeilles, avec toute la vie palpitante et bourdonnante de son cher Midi : de là, les véritables hymnes dont sa thèse est parsemée, hymne à la lumière, à la nuit, à la terre, aux étoiles, etc.... L'autre est le besoin profond de la justice, le pressentiment et l'exigence d'un ordre social qui sera harmonieux et vraiment humain, dont la réalité présente est encore bien éloignée, mais qui *doit* se réaliser. Cette foi, que le doute n'a jamais effleurée, est d'essence vraiment religieuse.

Par suite, l'attitude de Jaurès à l'égard des religions positives, et de la chrétienne en particulier, est à la fois très respectueuse et tout à fait libre. Il pense, comme Renan, qu'il ne convient pas de parler des religions à la façon de Voltaire et des philosophes du XVIIIe siècle. « Je n'ai jamais cru, dit-il, que les grandes religions humaines fussent l'œuvre d'un calcul ou du charlatanisme... Elles sont sorties du fond même de l'humanité. » Il sait quelle place elles tiennent dans l'histoire. S'agit-il du christianisme? Jaurès en éprouve vivement l'attrait mystique, la puissance de persuasion et de consolation. Il le révère ; il se sent en intime communion avec les chrétiens de tous les siècles dans un sentiment de pitié tendre pour la faiblesse humaine, d'abnégation fraternelle, de dévouement et d'amour pour tous les hommes.

Mais certains traits du catholicisme contemporain l'en éloignent. Les dogmes, d'abord, l'arrêtent. Son respect de la vérité ne souffre pas de compromission ; il ne se prêtera donc pas aux accommodements qui permettraient de conserver comme vrai ce qu'une critique décisive rejette comme faux. Aussi a-t-il suivi avec un intérêt passionné les efforts de l'abbé Loisy : si le catholicisme, dit Jaurès, avait consenti à admettre qu'il a évolué, « s'il s'était reconnu le droit de s'être trompé », quel avenir se serait ouvert devant lui ! — Puis, le christianisme regarde la nature humaine comme déchue. De là un pessimisme et des pratiques ascétiques que Jaurès repousse de toutes ses forces. A ses yeux la nature, dont il ne dissimule pas les maux, est cependant divine. Sa métaphysique évolutionniste est nettement optimiste. « L'individu humain, écrit-il, lui aussi, est le produit d'une terrible évolution de nature, il est l'héritier de bien des forces brutales, il porte en lui bien

des instincts d'animalité. Va-t-il donc renoncer à lui-même? Va-t-il maudire en lui la nature et la refouler? Où sera son point d'appui pour s'élancer plus haut et quel sera le prix de sa victoire, s'il n'offre en quelque sorte au gouvernement de la raison qu'une âme morte et une sensibilité éteinte? » Et ailleurs : « La force des instincts, la chaleur du sang, l'appétit de vivre, ne seront point atténués ; mais les puissances instinctives seront disciplinées et harmonisées par une haute et générale culture. La nature ne sera pas supprimée ou affaiblie, mais transformée et glorifiée. » N'y a-t-il pas dans ces paroles un écho lointain de Fourier et des saint-simoniens? — Peut-être ; mais on y reconnaît surtout la pensée de ces anciens qui jetaient un regard direct sur la nature, et dont la sérénité n'était pas troublée par ce spectacle. Il est remarquable que Jaurès, tout nourri des néoplatoniciens, n'ait jamais cessé cependant de voir la nature avec les yeux des Grecs de l'époque classique, — sans doute parce que dès son enfance il la sentait comme eux.

***

Toutefois son optimisme ne lui cache ni les misères de l'homme, ni les tristesses et les souffrances qui font notre société si laide. Dans *l'Armée nouvelle* surtout, sous l'influence des années et des soucis, il se colore parfois de teintes bien mélancoliques. « Quand on songe, écrit Jaurès, que pour l'individu la douleur individuelle est un absolu... et que, par surcroît de dureté et de scandale, beaucoup souffrent et meurent sans avoir même entrevu à quoi leur douleur et leur mort peuvent servir..., il n'y a pas de progrès social qui puisse pleinement consoler de toutes les souffrances qui en furent la rançon... Après tout, j'ai sur le monde, si cruellement ambigu, une arrière-pensée, sans laquelle la vie de l'esprit me semblerait à peine tolérable à la race humaine. » Et plus loin, ce cri de douleur : « Que d'existences broyées sans avoir même pu jeter un éclair de révolte, comme des cailloux écrasés sur le chemin, et dont l'étincelle même est étouffée sous le rouleau de la lourde machine ! »

Au fur et à mesure qu'il avançait en âge, les problèmes

religieux et, en particulier, le problème du mal s'imposaient de plus en plus à son esprit. Il a dit en propres termes à notre camarade Enjalran, avec qui il aimait s'entretenir en se promenant dans la campagne, pendant ses séjours à Bessoulet, « qu'il devait procéder par des suggestions de plus en plus nettes, avant d'aborder de front la question dans un ouvrage direct qu'il réservait pour sa vieillesse ». Loin de penser que le progrès social dût faire évanouir ces problèmes, il a écrit plus d'une fois que la société nouvelle, fondée sur la justice, verrait se produire « un grand renouvellement religieux ». Les formes religieuses actuelles disparaîtront. Mais d'autres naîtront, car le sentiment et l'idée de l'infini sont indéracinables. « L'âme enfantine, dit quelque part Jaurès, est pleine d'infini flottant, et toute l'éducation doit tendre à donner un contour à cet infini qui est dans nos âmes. »

L. LÉVY-BRUHL

AU CHEVET DES BLESSÉS

I

POT DE CRÈME

Tirailleur algérien, d'une noirceur suprême,
On l'a, comme il convient, surnommé *Pot de Crème*.
Petit, replet, joufflu, frétillant, jovial,
Toujours en train, chacun l'adore à l'hôpital.
Quand il danse la bamboula, droit sur ses hanches,
Montrant l'humide émail de ses larges dents blanches,
Ses bons gros yeux en boule et son crâne frisé,
Le plus mélancolique est bien vite amusé.
Si gentil, si naïf !... Un grand gosse bien sage
Charmé par un ruban, une fleur, une image...
Avec ça toujours prompt à fouiller dans son sac
Pour donner aux copains cigarette ou tabac ;
Brave, peu ménager de sa souple carcasse ;
Et puis un baragouin superbement cocasse,
Un gazouillement vif et doux de colibri...
Oui ! *Pot de Crème* était notre grand favori.

Aussi, quand le major nous le dit très malade,
Nul ne voulait y croire... Un si gai camarade !...
Une si bonne mine... (autant qu'on peut le voir
Du moins, quand il s'agit de la mine d'un noir).
Sa blessure — un éclat d'obus dans la poitrine —
Est guérie... et n'était cette toux anodine,
Cette petite toux qui le tourmente un peu,
Il pourrait, dès demain, s'en retourner au feu.

Hélas ! c'est cette toux méchamment obstinée
Qui l'autre jour, par une claire matinée,
Emporta *Pot de Crème* en un monde meilleur
Où le bon Dieu, sans regarder à la couleur,
Sans faire avec un blanc la moindre différence,
Reçoit les bons négros qui meurent pour la France...

* * *

Oh ! cette mort si simple et si calme !... On avait
— Tel était son désir — posé sur son chevet
Son uniforme bleu, pauvre loque en détresse,
Mais où la gloire avait cousu sa noble tresse.
Comme il respirait mal et réclamait de l'air,
Nous tournâmes son lit du côté de la mer
Qu'il regardait, là-bas, par la fenêtre ouverte
Sous un beau ciel de mars traînant sa robe verte.
Il parlait doucement, tranquille, souriant,
Résigné comme on l'est aux pays d'Orient.
Nous lui répétions tous :
— « Courage !... *Pot de Crème...*
— Li toujours courageux, disait-il ; li quand même
« Causer, rire, chanter... Li pas di tout mourir...
« Mais li bien fatigué... Li pouvoir plus courir
« Avec bon baïonnette, à l'attaque des Boches...
« Li content... Li toujours de l'argent dans ses poches...
« Li bien soigné... Pour li tout le monde gentil...
« Li vouloir... li vouloir... — Calme-toi, mon petit !... »
Dit le major, penchant sur lui sa tête grise.

— Li content voir la mer... Li veut qu'on le conduise
« En bateau... Li bien soif... Li voudrait du bon lait... »

Il bavardait ainsi, le pauvre, et s'en allait
Vers la mort, en causant, comme un enfant qui rêve.
Mais tout à coup sa voix chantante devint brève...
Son œil papillotant sur un point se fixa,
Et tendant son doigt sec, il dit : « Li vouloir ça ! »
Il désignait la croix très récemment donnée,
Qui, par l'ardent soleil en plein illuminée,
Comme une grosse broche aux rayons blanc et or
Étincelait sur la poitrine du major.

Le brave homme sourit :
— Ma croix?... Mais, *Pot de Crème*,
« Sais-tu bien ce que c'est que cela?... C'est l'emblème
« Du devoir, de l'honneur, des combats, du succès...
— Li connaître très bien le beau bijou français...
« Mais li jamais touché... Pour petite seconde
« Donne, Moussu Major... »

* * *

Sous la lumière blonde
D'un soleil aussi beau que son soleil natal,
Pot de Crème, en ses doigts, tel qu'un cadeau royal,
Serre la croix, la met sur son drap, la regarde,
La caresse des yeux... Puis vite se hasarde
— Rieur comme un gamin qui ferait un bon tour —
A la placer sur sa poitrine, avec amour :

— Li décoré !... Li chic !... Li belle croix de France !...
« Li grand chef, maintenant... Li pas de différence
« Avec le colonel, même le général...
« Li pas malade... Li sauter sur un cheval...
« Tuer Boches, beaucoup... toujours... »
Mais une quinte
Le prit ; sa main serra d'une suprême étreinte

L'éblouissante croix qui semblait à ses yeux
Symboliser la France au nom victorieux,
Et *Pot de Crème*, mort pour Elle et pour sa gloire,
Quitta tout doucement son enveloppe noire...

II

MADAME ANDRÉ

A travers les lits des blessés
Trottant à petits pas pressés
Accorte et vive,
Madame André s'en vient, s'en va...
Et dès qu'il lui faut être là
Vite elle arrive.

C'est notre infirmière major...
Une infirmière? mieux encor :
C'est une mère,
Une sœur, une amie aussi
Pour tous les chers blessés qu'ici
Conduit la guerre.

Son âge?... Je n'en sais trop rien...
Ses yeux?... bleu clair ; son nez?... moyen ;
Sa taille?... ronde ;
Ses cheveux?... sous son blanc bonnet,
Nul ne peut assurer qu'elle est
Ou brune, ou blonde.

Signes particuliers : Bonté,
Bonne grâce, simplicité,
Dévouement tendre ;
Tout ce que d'un cœur généreux
A l'adresse des malheureux
On peut attendre.

Chaque jour, du matin au soir,
A l'hôpital, il faut la voir
Sans nulle plainte,
Sans s'y dérober un moment
Accomplir — si gaillardement ! —
Sa tâche sainte !

« Madame André !... Madame André ! »
Chacun de nous est assuré
Qu'on ne prononce
Jamais ce nom-là sans qu'on ait
Avec un sourire tout prêt
Une réponse.

A gauche, à droite, en bas, en haut,
Toujours à la place qu'il faut,
Ne chômant guère,
Vous regardant de son œil clair,
Elle fait tout, — en ayant l'air
De ne rien faire !

Que de blessés elle a guéris !
Que de pauvres êtres aigris
Par la souffrance
Elle sauva du désespoir,
En parlant de Dieu, du Devoir,
De l'Espérance !

Elle ignore les longs discours ;
Mais elle sait trouver toujours
La phrase juste,
Le mot qu'on saura retenir
Et qui donne dans l'avenir
La foi robuste !

Noble femme aux sentiments droits,
Au cœur vaillant, quand je la vois
Souvent je pense
A toutes les « Madame André »
Remplissant leur rôle sacré
Dans notre France ;

A ces doux anges d'ici-bas
Qui, soignant de nos fiers soldats
La chair meurtrie,
N'ont d'autre but que de guérir
Tous ceux qui faillirent mourir
Pour la Patrie...

* * *

O sœurs françaises, nobles sœurs
Qui calmez en vos bras berceurs
Tant de misères,
Par ces temps sombres et troublés,
Chères déjà, vous nous semblez
Encor plus chères !

Vous joignez à votre beauté
Le dévouement, la charité,
Aigrettes pures,
Qui remplaceront désormais
Les invraisemblables plumets
De vos coiffures...

En vous déjà l'on aimait tout :
La douceur, la grâce, le goût,
Et le sourire...
Maintenant on vous connaît mieux...
C'est votre âme autant que vos yeux
Que l'on admire !

III

MON ÉLÈVE

On me dit :
« Celui-là, guérison presque sûre
« Mais très longue... Deux mois avant que la blessure
« Soit bien fermée ; ensuite un bon mois d'hôpital...
« Arrivé ce matin, brave homme, un peu brutal... »

Je traverse la salle où les minces couchettes
Découpent, sur le plancher brun, leurs blancheurs nettes.
Me voici près de l'homme, hier encore inconnu...
C'est un vrai paysan, grand gaillard au col nu,
L'air rude, mais les yeux baignés d'un clair sourire.
Je lui tends un journal :
— Merci ! Mais j'sais pas lire...
— Ah ! vous ne savez pas...
—Non !... Même à c'propos-là,
« J'voudrais ben vous parler un peu..
— Dites...
—Voilà :
« J'sais qu' j'en ai pour longtemps, qu'ça n'va pas finir vite...
« Eh ben, j'voudrais au moins qu'd'êt'blessé, ça m'profite !
« Je m'sens tout plein gêné de n'pouvoir lire... Aussi
« J'pourrais-t'y pas apprendre alors que j'suis ici?
« Pourriez-vous pas m'donner quéqu'bouquin, quéqu'gram-
[maire,
« Où que j'pourrais trouver aisément mon affaire?
« J'ai bientôt trent'quatr'ans... Trois enfants... J'suis point sot...
« C'est trop bête, à la fin, de n'pouvoir lire un mot !
« Puisque me v'là du temps de reste, j'veux apprendre... »
En l'écoutant parler, quelque chose de tendre
Et de doux me montait au cœur et m'entraînait
Vers cet homme si simple et si franc, qui venait
M'avouer sans rougir sa pénible ignorance;
Ne pensant point — car il souffrait — à sa souffrance;
Mais voulant qu'elle fût utile, et lui permît
D'élargir l'horizon borné de son esprit...

* * *

Lentement le jour vint — jour de joie ! — où l'élève
Put, comme il le voulait, réaliser son rêve :
Lire, donner un sens à tous ces mots troublants
Dont les bataillons noirs couvrent les papiers blancs...
Ah ! comme j'admirais le tranquille courage
De cet humble Français, déjà mûri par l'âge,

Qui, de ces gros doigts courts, bons manieurs d'outils,
Suivait les *ba, be, bi, bo, bu,* si, si petits !
Quelle peine il prenait ! Comme à grands coups de pioche
Il semblait enfoncer les mots dans sa caboche !

Avec une fureur, un désespoir d'enfant :
« Jamais je ne pourrai ! » me disait-il souvent,
En frappant de son poing la grammaire innocente...
Mais il avait en lui la volonté puissante,
Et quand l'autre matin, sachant lire, et, ma foi !
Écrire aussi, — bien plus lisiblement que moi,
Il quitta l'hôpital pour reprendre sa place
A son cher régiment, dans les plaines d'Alsace ;
Quand il partit guéri, solide et bien d'aplomb,
Et s'en vint me trouver... Ah ! ce ne fut pas long !...
Je sentis en mes yeux une larme indiscrète...
Pour n'en rien laisser voir je détournai la tête...
Quelques mots échangés... il se mit en chemin...
Mais je le vis bientôt, d'un grand revers de main,
Essuyer brusquement ses paupières mouillées...
Et toutes mes leçons m'étaient ainsi payées !

JACQUES NORMAND

Hôpital temporaire 86 *bis* (Saint-Jean-de-Luz)
1915.

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE

LE RÉVEIL DU CROISEUR

De Paris à Toulon. — Fin juillet 1914.

Du couloir, je contemple à travers les glaces la fuite de Paris. En ce rapide, le dernier qui se conforme à l'horaire normal, nombreux sont les officiers de marine en route pour Toulon. Quelques-uns interrompent leurs vacances brèves ; presque tous rentrent de congés d'études. L'appel de la patrie nous envoie vers la mer, champ de bataille que nous avons choisi. A la marine française appartient la gloire méditerranéenne et notre flotte est au degré de préparation suprême. Nous n'ignorons pas que le duel décisif se jouera sur les sillons de Flandre ou les contreforts des Vosges, mais notre tâche ne sera pas vaine. Nous n'éprouvons qu'une crainte : arriver trop tard et manquer cette bataille à quoi nos imaginations avaient rêvé sans y croire.

Dijon, Lyon, Valence, Marseille. Je viens d'abandonner un Paris frémissant, où l'extrême douceur de vivre donne aux hommes la volonté de défendre tant de bonheur ; je parcours la France, dont le terroir sourit. Combien de fois, la sillonnant d'un port à l'autre, entre une croisière chinoise et une croisière atlantique, n'ai-je pas compris les convoitises dirigées vers elle. Comment nos voisins ne lanceraient-ils pas sur ce déli-

cieux royaume des regards de bêtes de proie? Ils viennent d'allonger leurs griffes et de lancer un cri de guerre. La France s'est dressée. Partout, des escouades de factionnaires protègent les routes, les croisements, les stations, tous les centres nerveux de la mobilisation. Dans les yeux des Français, un regard splendide s'est posé depuis quelques jours ; un visage nouveau, que notre race a sorti comme pour une fête, rend un air de famille à tous ses héritiers. La nourricière de tels enfants n'est point cette moribonde que les Germains pensent achever. Elle vient de retrouver la conscience qu'il faut, et les légataires de sa prodigieuse histoire y puisent des attitudes si naturelles qu'ils ne s'en étonnent pas. Ils laissent au monde cette surprise.

Dijon, Lyon, Valence, Marseille. Naguère, je me divertissais aux types, aux accents variés des provinces. Aujourd'hui, chacune parle le même langage, offre le même masque et a placé dans sa poitrine le même cœur. Je suis sûr que dans l'Ouest, aux pays que je ne parcours point, Gascons, Normands et Picards ont inventé ces mêmes allures. Il n'y a plus qu'un rêve parmi ces troupes assemblées aux quais des gares, en ces chaumières endormies sur les campagnes obscures, dans ces villes que côtoie le rapide étincelant, et ce rêve, je le connais, car c'est le mien : « Quel poste la France va-t-elle me donner pour le bon combat? Où qu'il soit, que je tombe ou que je demeure, ce sera bien. »

Toulon, 1er août.

Hélas ! quelques heures se sont écoulées, et je ne trouve pas que tout soit bien. Les navires de l'armée navale ont déjà leurs cadres complets et attendent d'heure en heure l'ordre de prendre le large.

On me désigne pour embarquer sur le *Waldeck-Rousseau*. En d'autres temps, j'eusse été fier de m'incorporer à ce bâtiment splendide, mais il n'est point prêt à partir. Par une fortune de mer, il s'éventra voici quelques mois sur les hauts fonds du golfe Jouan. La guérison des grands navires est longue et, dans un bassin de radoub, les ingénieurs soignent

encore ses blessures béantes. A mes questions anxieuses, l'on répond :

— Les ouvriers y travaillent jour et nuit. Dans six semaines, il reprendra la mer.

Six semaines ! L'autre nuit, dans le rapide, je me voyais déjà sur mer, en route pour la randonnée, et voici qu'il me faut être satisfait d'un croiseur qui ne bougera pas de six semaines !

2 août.

Nous vivions dans une atmosphère échauffée par le soleil de Provence. Arrivant de Paris, j'étais interrogé. Des cercles se formaient, des inconnus me consultaient. J'avais beau conter les spectacles du Nord, évoquer mon parcours en chemin de fer, ces auditeurs ne me croyaient qu'à demi. Le climat de Provence dissout les émotions, et mes interlocuteurs hochaient la tête. L'un regrettait ses vacances compromises ; l'autre doutait de mon témoignage ; certains invoquaient la prudence des pouvoirs et concluaient : « Tout finira par un congrès d'Algésiras. »

Loin de la poignante énergie parisienne, je me sentais gagné par les amollissements de Provence. Tout ce drame de la semaine prenait une allure de cauchemar. Je m'irritais que la grande convulsion, commandée par les destins, semblât de nouveau retardée par les hommes. Je reprochais à mes raisonneurs d'en prendre leur parti. Devant eux, le rideau de l'épopée s'entr'ouvrait déjà, et ils n'appelaient pas à grands cris le commencement du spectacle, et leurs âmes médiocres reprenaient le fil des préoccupations journalières !

Vers deux heures je franchis la porte de l'arsenal, afin de rendre au *Waldeck-Rousseau* ma visite d'embarquement. Le ciel laisse choir une avalanche de chaleur pulvérisée. Dans une telle étuve, nul ne peut penser fortement. Écroulés à l'ombre des murs, les ouvriers de l'arsenal épongent leur face, leur poitrine, et s'abreuvent à des gargoulettes levées à bout de bras. Quelques officiers, mouchoir aux doigts, cheminent en suivant les rangées de platanes.

Le commandant du *Waldeck-Rousseau* me reçoit :

— Vous avez de la chance, — me dit-il. — Tous les officiers qui arrivent au port demandent le *Waldeck-Rousseau*.

Il devine la question que je n'ose émettre.

— Les ingénieurs comptent sur six semaines... Espérons que rien de décisif n'aura eu lieu sur mer... si tant est que les événements se précipitent...

Méditant ces paroles, je regagne la porte de l'arsenal. Il n'est pas loin de cinq heures : de merveilleux flamboiements s'épanouissent ; le Faron, miroir de pierre, renvoie des violets éblouissants ; c'est l'extrême pointe de la chaleur, après quoi vont survenir quelques brises fraîches. Devant le portail Missiessy, des mères, des épouses, assises sur le trottoir, attendent les matelots qui sortent de l'arsenal en soulevant des flocons de poussière ; un marchand de coco nasille sa marchandise ; plusieurs camelots offrent pour dix centimes cent succès de café-concert, et les tramways, caparaçonnés de poudre, ébranlent au passage des bouffées torrides. Il fait si chaud, il y a tant de torpeur sur le boulevard que je ne pense à rien et n'ai plus qu'une hâte : échanger mon uniforme hermétique contre un vêtement plus commode, et boire à une terrasse quelque boisson glacée.

Soudain, étouffé par la distance et l'oppression de l'atmosphère, un coup de canon sourd parvient au bord de mon rêve. J'ai peur d'avoir mal entendu. Immobile, tout mon être concentré dans les oreilles, j'attends. Le boulevard s'est figé. D'un frein brutal, les tramways ont patiné sur place, et leurs panneaux se hérissent de visages anxieux ; les femmes accroupies au trottoir se sont dressées et tues ; camelots et passants oublient de vivre ; chacun, dans la posture où l'a surpris le coup incertain, écoute le silence tragique. Tous les bruits de la ville, les plus profonds, les plus ténus, se sont envolés vers l'infini, pour laisser le passage au seul bruit qui compte. Dans une atmosphère religieuse bondit et roule le second coup de canon, sonore, maître de l'espace... Le troisième enfin s'épanouit, troisième voix de la France qui se met en garde.

En même temps, sur la chaussée déserte, des clairons sortent de la caserne. Écoutez ces notes chantantes, majestueuses, qui font venir des larmes aux paupières les plus

sèches : c'est l'appel de la France. Rangée sous les grands arbres, toute une cité pâle salue deux petits soldats qui gonflent leurs joues sur le clairon luisant. Ils sont bien émus, les deux petits soldats en bourgeron de fatigue ; leur marche est hésitante et leur souffle brisé. Mais leurs yeux étincellent, chaque mesure raffermit leur pas, ils retrouvent la cadence, et sans reprendre haleine avant la nuit, sonnent la générale jusqu'aux faubourgs, jusqu'aux pentes du Faron, jusqu'aux sentiers de la campagne. Ils sont les hérauts de la patrie.

Sur tout le territoire, en cet instant, le même clairon s'époumonne. Il m'a surpris dans une province chaude et odorante, mais des millions de moissonneurs, faulx suspendues, recueillent ses notes jetées sur l'océan des épis ; les montagnes, les vallons répercutent son écho vers les huttes des bouviers et des pasteurs, et l'eau silencieuse des fleuves frémit de recevoir sa mélopée. Pour la première fois dans la suite des siècles, la race de France écoute à la même seconde une voix qui lui ordonne de faire face au même point. Soulevés d'espoir, les cœurs célèbrent la première communion de l'héroïsme.

Le hasard me contraint d'attendre six semaines avant de jouer un rôle. Mon outil de combat n'est pas prêt. Spectateur, j'admire les gestes où je n'ai point de part.

La foule s'engouffre dans les rues qui conduisent au port, cœur de Toulon. Je ne connais pas ces figures qui glissent près de la mienne, mais je les reconnais toutes. Marins de Bretagne aux yeux bleus, à la démarche balancée, qui tiennent au bras une épouse en coiffe blanche, marins de Provence bruns et diserts, Basques trapus ou Flamands blonds, tous ces hommes que j'ai commandés, maniés, aimés, se hâtent au pas de course. Une extase naïve enchante leurs prunelles diverses ; ils bondissent vers la mer et la bataille, leur amante durable et leur fiancée inconnue. Déjà, les escadres sont sous pression ; un peuple de cheminées vomit les panaches précurseurs des courses magnifiques ; elles appareilleront cette nuit, demain peut-être aura lieu la grande aventure. Du flanc des cuirassés et des croiseurs immobiles sur rade, se détache une théorie de canots, de chaloupes qui vont chercher au quai leur chargement de braves.

*
* *

Aux approches de l'embarcadère, il devient impossible d'avancer. C'est un piétinement silencieux ; seules, les vareuses ou les redingotes d'uniforme peuvent se faufiler jusqu'aux canots. Je me glisse. Une Bretonne plantée sur les dalles pleure doucement dans le coin de son tablier ; ses quatre petits enfants, invisibles dans la colonnade des jambes, se pressent autour de son jupon, les poings crispés à l'étoffe, et regardent de leurs grands yeux limpides, le cou en l'air, cette marée sans reflux. Chaque pas rencontre une scène semblable : des femmes serrent une dernière fois l'homme chéri : fils, amant ou époux ; leurs bras frêles ne peuvent se desserrer et leurs lèvres balbutient les choses indicibles. Pourtant, mes oreilles attentives n'ont pas entendu dans ce chœur de désespoir une seule parole de révolte. Ces femmes comprenaient toutes. Elles hochaient la tête approbativement aux discours de ceux qui partaient. Leur dernier baiser contenait même un sourire, un sourire divin, celui que le combattant devait emporter sur la mer, et revoir à la seconde de la mort. Mais quand le marin s'était évanoui vers les canots, le sourire lentement se décomposait ; des lèvres mordues, des rides déformaient ces visages, et les larmes, plus sublimes d'avoir été retenues, glissaient entre les paupières qui pour tant de mois ne s'arrêteront plus de pleurer.

Cela se passait au grand air, comme il sied aux tragédies navales. Une incomparable splendeur ennoblissait le crépuscule, et le soir pourpre vibrait à l'unisson de la ville. Parvenu jusqu'au rebord du quai, entre les canots et la foule, je pouvais voir tous les visages, ceux qui devaient rester et ceux qui allaient partir. Aussi longtemps que les matelots se frayaient passage entre l'étreinte d'adieu et les embarcations, ils étaient pâles sous le bistre et retenaient bien fort un sanglot. Mais à peine avaient-ils sauté sur les bancs de la chaloupe, à peine leurs camarades les avaient-ils accueillis par de grands coups de poings aux épaules et aux hanches, les couleurs revenaient, les bouches lançaient des plaisanteries sonores, et ils ne pensaient plus qu'à la mer et à l'aventure.

A mes pieds, des centaines de matelots rient et chantent, et s'enivrent de la joie de leur attente pour ne pas déceler les affres de leur tendresse. Sur le quai, surplombant cette allégresse, une multitude morne, dont les premières faces sourient dans la vague, dont les profondeurs suffoquent silencieusement. Et là-bas, dans la rade patinée d'or, les navires gris étincellent au soleil déclinant : tous les regards se posent sur eux ; ce sont les génies du moment. Investis d'une parcelle de l'honneur de la France, ils attendent les ordres. Devant leur étrave, la patrie vient d'ouvrir les portes de la gloire ; leurs canons et leurs marins sont faits d'un même acier.

3 août.

Avec quelques amis, du haut du cap Capet, je suis allé voir au matin la sortie de l'armée navale.

Un conseil de guerre nocturne avait réuni les amiraux sur le *Courbet*, cuirassé du Commandant en chef. Quelques heures plus tard, dans le silence infini du matin bleuâtre, les escadres se sont ébranlées. L'une après l'autre, elles ont pris la passe et se sont formées sous nos yeux ; nous entendions les bruits fins des commandements. Les navires allaient sans remous sur l'eau pesante ; trapus, sveltes ou effilés, cuirassés, croiseurs ou torpilleurs glissaient en des quadrilles bien ordonnés. Tranquillement, ils prenaient leurs distances et leurs intervalles, et montraient la nudité antique des gladiateurs prêts au combat. Pendant ces derniers jours, ils avaient remis aux magasins de terre le superflu des temps pacifiques; d'agrès et d'embarcations, ils ne gardent que le nécessaire, et la peinture de leurs aciers a disparu sous le grattoir.

Leur seul ornement, ce sont les volutes qui s'élèvent dans l'air immobile et se confondent, très haut, en un immense nuage sculpté par le zéphyr ; leur seul fard, ce sont les éclats de lumière sur les hublots et les cuivres ; leur seule parure, ce sont les canons bien dégagés, dont les bouches se pointent vers le large. Ils sont beaux et tout-puissants. Modelés pour la bataille et la course, ils poussent leur étrave sur l'onde coutumière, afin de transporter sur les côtes ennemies la frontière de la France. A l'heure où les humains dorment

encore, ils vont prendre possession de leur champ de bataille.

Leur tâche est lourde, multiple, et destinée sans doute à demeurer obscure. Sur la mer, les chemins sont innombrables, et la légende maritime se souvient de mainte croisière patiente, rarement récompensée par la bataille.

Des convois doivent porter en France nos troupes de l'Afrique du Nord ; à l'armée navale appartient le devoir de protéger ces existences ; nul ne peut dire si cette besogne lui réserve infortune ou succès. Qu'un seul transport manque à l'appel, et les sarcasmes s'abattront sur la flotte de guerre ; que dans quinze jours tirailleurs et spahis montrent leur fougue sur les vallons des Vosges, et personne ne rendra grâce aux protecteurs de leur dangereux voyage. Qu'importe ! La France a distribué leur tâche à chacun de ses enfants. Aux guerriers des frontières échoit l'honneur retentissant d'écraser les Germains; aux navires, la garde silencieuse des flots.

Peut-être, cependant, la gloire de la poudre ne leur sera-t-elle pas refusée. Au fond de l'Adriatique, l'Autriche entretient une flotte qui tentera sans doute d'arracher à la nôtre l'empire méditerranéen. Pour dégager ses rives elle nous offrira le tournoi naval. La flotte de la France ne se montrera pas indigne de son armée, et ses gestes, moins décisifs que ceux d'Alsace ou de Flandre, prouveront que le pavillon qui claque à la poupe de ses navires n'est pas décoloré.

Au revoir.

Veille du départ, 5 septembre.

L'équipage et l'état-major du *Waldeck-Rousseau* s'évertuent pour arracher un jour, une heure aux délais de son départ : nous avons déjà gagné deux semaines.

Étendu sur son grabat de granit, le croiseur ressemblait à quelque géant de métal harnaché d'appareils. Le crépitement des marteaux, les cohortes de travailleurs aux mains expertes animaient la coque immense. Chaque jour, le Dépôt nous adressait des marins réservistes, pourvus aussitôt des postes et fonctions où ils doivent travailler et combattre. Maintenant, nos mille hommes sont au complet, et les ingénieurs nous ont rendu le navire.

Luisant et neuf, il flotte. Tel un coureur de race qui bat ses records après une maladie, le bon croiseur a gagné sur sa vitesse quelques dixièmes de mille. Librement, la vapeur court dans ses artères, l'électricité dans ses nerfs. De l'étrave à la poupe, cent cinquante mètres d'acier frémissent. Auprès des îles d'Hyères, par une belle journée d'août, la voix des canons éteinte depuis tant de mois a retenti pour nos tirs d'accord. Malheur à qui passera bientôt à douze kilomètres de nos pièces !

D'heure en heure, les officiers et les hommes maîtrisent l'usine flottante et se reconnaissent mieux en ses dédales. Leur main plus sûre s'adapte aux humeurs particulières du navire, à ses caprices que l'on doit dompter avec prudence, avec amour.

Notre équipage, multitude amorphe survenue des quatre coins de la France, avait perdu le sens de la discipline et des responsabilités dévolues au plus humble des matelots. Il a fallu dresser, canaliser ces forces discordantes, et leur donner physionomie d'un être vivant animé d'une volonté. Dans sa cellule, chacun applique son intelligence et ses doigts à sa besogne spéciale, se contraint à faire corps avec l'appareil. Le temps presse. En quelques jours, nous avons galvanisé le grand croiseur engourdi. Nous partons dans quelques heures, et ne ferons point en armée navale figure d'éclopés ou de parents pauvres.

Dieu merci, les actions décisives se font attendre. Nous redoutions le télégramme annonciateur du choc des flottes : il n'est point encore venu. Ouvrant le chapitre des affaires méditerranéennes, le *Breslau* et le *Gœben*, croiseurs allemands, ont molesté des ports algériens et se sont enfuis vers les Dardanelles où un miracle les a fait devenir turcs. Voilà du gibier pour plus tard. Au milieu d'août, l'armée navale de France a coulé la *Zenta*, petit croiseur autrichien, mais c'est menu travail. Nous arriverons à temps.

Certains soirs, nous allons nous reposer à terre. Amie de ceux qui la hantent, la mer est exécrée des femmes qui demeurent aux rivages ; ses deuils sont cauteleux et brutaux. La guerre décuple ces inquiétudes. Nos camarades partis au début d'août ont souffert d'un arrachement plein d'âcreté,

mais rapide ; restés trop longtemps, nous épuisons la gamme des anxiétés sentimentales. Pour les hommes de mon croiseur qui retrouvent à terre des tendresses féminines, chaque instant réserve une torture ignorée. Entre un sanglot et une caresse passe le fantôme des hécatombes navales. Sous ses paupières baissées, le marin en aperçoit l'apothéose, mais les bras qui se serrent autour de sa poitrine ont une étreinte désespérée. Un coucher de soleil, une promenade parmi les haies poudreuses et les herbes parfumées, toutes choses suggèrent des frémissements inconnus. Les yeux et les oreilles acquièrent des perceptions mystérieuses ; on voudrait retenir, comme un viatique, la voix de l'être proche et ses inflexions les plus puériles. Nous pouvons quitter la France, nos âmes ont épuisé le trésor du cœur.

A ce vertige, la tristesse des nouvelles du front ajoute une acuité poignante. Lorsque au matin les officiers étudient la carte des opérations, tenue à jour selon les termes du communiqué, de grands silences planent sur le carré[1] du *Waldeck-Rousseau*. Nous ne pouvons croire à ce balaiement de la Belgique, à cette marée sur des provinces françaises. Nous voulons nous en aller, faire n'importe quoi, travailler ou mourir. Sous nos pieds, trépide le croiseur, devenu notre chose, notre ami, notre maître, et chaque heure de retard nous irrite. Le chemin de la victoire est indifférent. Pénible et douloureux, tous les Français l'acceptent, et les marins qui vont partir ne nourrissent pas d'autre pensée. L'autre jour, tandis qu'une équipe de canonniers embarquait des obus chargés en mélinite, je surpris cette exclamation d'un homme dont les bras nerveux balançaient un projectile jaune :

— Ma Doué ! pourquoi ne prend-on point des obus bourrés de sciure de bois? Il n'en faudrait pas plus pour *les* envoyer par le fond !

J'en doute, Cette guerre ne se gagnera point de manière aussi enfantine. Mais il est doux à l'officier de conduire ces enfants-là.

1. Carré : grande salle, située à l'arrière, où les officiers se réunissent et prennent leurs repas.

LES RANDONNÉES ADRIATIQUES

Mer Adriatique, 25 septembre.

Ils ne sortiront donc point, ces navires réfugiés dans Pola et Cattaro. Nous ne voyons d'autrichien que les noms inscrits sur la carte et des rives silencieuses. Et pourtant nous naviguons sans cesse devant leurs côtes, nous bravons leurs sous-marins, leurs mines, leurs torpilleurs. Tels les chevaliers des croisades appelant leur adversaire, nous allons nous offrir à leurs coups. Ils ne sortent point.

Semblables à de puissants corps d'armée qui attendent les engagements d'éclaireurs, les escadres cuirassées parcourent le barrage d'Otrante. Ce sont les lions de notre ménagerie navale. Griffes rentrées et gueules closes ils tendent l'oreille aux appels des croiseurs.. Par escadrilles, les contre-torpilleurs circulent autour d'eux, balaient la route où vont passer les bêtes de bataille, et prennent garde qu'aucun sous-marin ne rôde sur le sentier.

Plus au nord, seuls, à l'orée de l'Adriatique, les grands croiseurs aux poumons puissants tiennent la jungle. Les croiseurs ne connaissent pas le repos ; ils poursuivent aux avant-postes leur garde sourcilleuse, flairent les ondes et percent l'atmosphère. Sur leurs regards également accoutumés au soleil et à l'ombre, repose la sécurité des cuirassés massifs. A eux revient la joie de déceler l'ennemi sur l'horizon, de courir, de recevoir les premiers coups et de tirer les premiers obus, de calculer des retraites pour conduire l'adversaire sous le canon des cuirassés invincibles. A eux revient aussi le danger des sous-marins, des destroyers.

Nous sommes trois frères aux structures semblables ; l'*Ernest-Renan*, l'*Edgar-Quinet* sont beaux et majestueux comme le *Waldeck-Rousseau*. Leurs six cheminées vomissent les mêmes volutes. Attachés aux mêmes œuvres, tous trois connaissent des fatigues parallèles. Plus anciens et moins robustes, le *Gambetta*, le *Ferry*, le *Hugo* et le *Michelet* accom-

plissent des tâches identiques : on reconnaît leur famille à leurs quatre cheminées.

D'Otrante à Fano, et tout autour de cette ligne irréelle, les sept croiseurs barrent l'Adriatique au fond de quoi se terrent les Autrichiens. Du haut de la passerelle, les regards couvrent dix milles d'étendue, et c'est pourquoi nous naviguons à vingt milles de distance sur des chemins de ronde brefs, toujours semblables. Les croiseurs ne se voient point, mais ils savent que derrière l'horizon, le frère est présent et veille. Par moments, lorsque le rythme indéfini des battues les conduit au terme de leur parcours, ils aperçoivent mutuellement la pointe de leurs mâts glissant sur l'horizon comme les baïonnettes d'une sentinelle double. Mais chacun vire de bord, parcourt en sens inverse les trajets ordonnés; les mâtures s'enfoncent, les fumées s'évaporent et plus rien ne demeure que la veille solitaire sur la mer déserte.

Depuis notre départ de Toulon, le *Waldeck-Rousseau* n'a pas cessé de cheminer. Les clameurs du monde viennent se perdre dans le vide des flots ; nous avons commencé le pèlerinage que tant de générations de marins ont connu jadis. D'aventure, nous arrêtons au passage quelque maigre gibier : paquebot, trois-mâts ou vapeur qui subissent notre interrogatoire ; ils apportent un écho dilué des propos des hommes, Italiens, Grecs ou Espagnols, et leur carène est chargée de je ne sais quel arome continental. Nous donnons le passage à ces chemineaux craintifs : leur examen constitue jeu de princes, mais la grande affaire est là-haut, à Pola ou à Cattaro, et chaque semaine, après le plein de charbon que l'on fait au large, nous allons tendre les poings à l'ennemi, lui donner honte dans son refuge, et le sommer d'en découdre. Plusieurs fois déjà, vers Lissa, vers les îles dalmates, plus haut encore, nous sommes remontés pendant la nuit, nous avons circulé pendant le jour. Loin derrière nous, les cuirassés suivaient, attentifs au signal « L'ennemi en vue ! » Mais nos canons en vain sont braqués, nos yeux affrontent inutilement les morsures du soleil et de l'ombre, rien ne paraît dans notre sphère que des rives inertes, des îles endormies, et jamais une proie.

Cette déception n'amoindrit pas notre vigilance. Au temps

des navigations pacifiques, un seul lieutenant de vaisseau secondé par un enseigne [1], suffisait aux nombreux devoirs de la conduite du navire. Qu'il s'agît d'observer les astres, d'éviter les rencontres de mer, de coordonner les mouvements de plusieurs centaines de matelots, sa pensée en alerte pendant quatre heures y pourvoyait aisément.

Ce temps n'est plus. Sans multiplier l'état-major, la guerre a dédoublé le croiseur, qui continue d'une part à être un organisme de navigation, et devient de l'autre un outil de combat. La dualité de ces fonctions exige en tous instants deux chefs: le premier continue à diriger le quart, le deuxième assure la veille, la défense, le combat. Nous ne sommes que six lieutenants de vaisseau à bord du *Waldeck* ; nous formons donc trois équipes de deux, qui se relaient indéfiniment sur la passerelle, de jour, de nuit, par tous les temps. L'un s'occupe des routes, des feux et des terres, de l'équipage ; l'autre ouvre ses yeux sur la mer et se tient prêt à chaque seconde à déclancher les canons. Mon rang d'ancienneté m'attribue ce deuxième rôle.

Pour toute la durée de la guerre, courte ou longue, mon équipier et moi sommes destinés aux mêmes péripéties. Il doit avoir confiance en mes yeux, et je dois me fier à sa manœuvre. Ces choses ne se disent point ; elles sont sous-entendues dans notre poignée de main, au moment où, prenant le quart, nous assumons pour quatre heures la charge précieuse du navire.

Il est Flamand, je suis Latin. Cette discordance s'étend aux pensées et donne du piquant à nos réunions biquotidiennes. Sur la passerelle, accoudés à la rembarde, lui à bâbord et moi à tribord, nous dirigeons sur la mer des regards également vigilants. Mais dans le secret de nos esprits, se meuvent des réflexions qui n'ont rien de professionnel. C'est un privilège des hommes d'action : ils peuvent se donner tout entiers à leur besogne et ne pas cesser de rêver à mille choses. Mon camarade et moi discourons à voix basse. La guerre, l'Allemagne, l'avenir, tout passe dans ces dialogues mur-

1. Correspondance des grades avec l'armée de terre : lieutenant de vaisseau : capitaine ; enseigne de vaisseau : lieutenant.

murés. A garder le silence, nous n'y tiendrions pas. Notre immobilité de statues nous enfoncerait dans une torpeur dangereuse. Pendant que nos yeux scrutent l'espace, nous discutons passionnément le grand drame, et ne sommes jamais d'accord. Mais si dans la nuit cauteleuse surgissent une ombre, une forme suspecte, nous communions soudain. Chacun retrouve instantanément les rites nécessaires : l'un donne les ordres au gouvernail et aux machines, l'autre commande aux projecteurs, aux canonniers. Les deux officiers se donnent dans les ténèbres une aide totale et réfléchie.

Et puis, quelques minutes plus tard, l'alerte est finie. Les canonniers reprennent leur poste d'attente, les projecteurs s'éteignent, les deux officiers, l'un à bâbord, l'autre à tribord, continuent leur veille et leurs chuchotements.

Mer Adriatique. — 27 septembre.

Trois croiseurs anglais, le *Cressy*, le *Hogue* et l'*Aboukir* viennent de trouver en mer du Nord la sépulture des navires de combat. Tout entiers, portant au flanc la blessure des torpilles, ils sont descendus vers le suaire des algues où les attendaient le squelette des vaisseaux coulés aux guerres anciennes. Patiente embaumeuse, l'onde revêtira leurs carènes d'un linceul de rouille et de calcaire, et, par les jours très lumineux, lorsque le soleil brillera sur les flots calmes, ils verront passer au-dessus d'eux l'ombre des bateaux vivants ; ils seront caressés par le sillage des hélices, et leur coque pétrifiée frémira d'aise.

Pendant les heures lentes de la veille, j'ai médité les radiogrammes où l'on mandait la mort du *Cressy*, du *Hogue* et de l'*Aboukir*. La même tragédie arrêtera peut-être les phrases que je commence. Je la devine, je la crée ; j'ai navigué en mer du Nord, j'ai vécu deux années dans un sous-marin, et je fais la guerre sur un croiseur.

Je vois ces trois navires, sombres et silencieux comme nous, suivre les parcours ordonnés par leur amiral. Au nord, au sud, d'autres patrouilles croisent sur des routes étudiées. Pendant que dorment les soldats de France et les enfants

d'Angleterre, les marins veillent dans la brume afin que nul ne force les barrières de la patrie. Mais la mer est infinie, les croiseurs sont rares et ne peuvent pas se donner la main. A cette insuffisance, le marin supplée par son zèle et sa fatigue; il prend moins de sommeil, il ouvre des yeux plus grands, il a froid et ne touche jamais la terre. Là-haut comme en Adriatique, il monte sa garde inconnue, appelant de tout son cœur une aventure.

Le *Cressy*, le *Hogue* et l'*Aboukir* allaient de la sorte. Depuis combien de jours, je l'ignore ; je sais néanmoins la vigilance, le labeur et l'abnégation de leurs équipages. Plus que tous autres, ils apportaient leur âme au service de la victoire, eux dont les navires se paraient des grands noms de victoires anglaises. Ces trois noms magnifiques ne présageaient-ils point une nouvelle moisson de lauriers? Ne symbolisaient-ils pas les retours des politiques humaines, qui mettent au service de la France les filleuls des défaites françaises? Oui certes, officiers et matelots, dans le clair instinct des ouvriers qui participent aux grandes choses, eussent donné leur sang pour offrir à la France, par une victoire, l'excuse des trois désastres que l'Angleterre lui avait infligés.

Cette nuit s'acheva comme les autres. Il y eut, à l'horizon, des traînées de lueurs grises ; la mer houleuse émergea du chaos de l'aurore, et les veilleurs, tête lourde et paupières clignotantes, scrutèrent pour la millième fois ce trouble réveil des mers du Nord. Ils ne virent rien. Peut-être l'un d'eux discerna-t-il une raie d'écume, plus blanche et plus nette, et porta-t-il vivement sa jumelle à ses sourcils. Mais la raie d'écume avait été déjà recouverte par d'autres embruns, et, cette fois encore, il laissa retomber sa jumelle qui n'avait point découvert de périscope. Les trois croiseurs poursuivirent leur route, parmi ces sillons d'écume dont l'un était mortel, mais ils ne le savaient pas.

Alors, sur le premier, une rumeur se fit entendre. Les matelots du pont crurent à un accident de machine, ceux de la machine à quelque coup de canon... Chacun prêta l'oreille, et sous les pieds des braves, le bâtiment pencha, paresseusement d'abord, tandis que dans les fonds bouillonnait déjà l'onde impatiente. Ils comprirent tous, et surent qu'ils allaient

mourir. Avant de s'enfoncer dans la nécropole des marins, ils cherchèrent encore l'ennemi qui les tuait sans leur donner la joie de bataille et parcoururent, l'âme sereine, la mer aux clapotis d'écume. Leurs prunelles agrandies rencontrèrent leur camarade de ronde, et elles furent emplies d'épouvante, car l'*Aboukir* penchait aussi. La marche patiente de ses machines l'avait conduit au point de la première catastrophe, et la vipère venait de le piquer à mort. Généreux dans leur agonie, les deux blessés hissèrent des signaux d'avertissement, afin que le troisième camarade évitât la route maudite, mais celui-là, généreux dans la pitié, accourut pour arracher au gouffre les vies précieuses des marins. Il reçut aussi la blessure mortelle, sans qu'un canon eût pu tirer, sans que les yeux, plus clairs en face de la mort, eussent deviné le sous-marin recouvert par les raies blanches.

Ainsi que le froid de la ciguë remonte au cœur, l'eau monta dans les trois navires. Les chaudières gorgées d'eau, les machines noyées s'arrêtèrent de vivre. Une à une, les cloisons étanches, bombées par la pression de l'onde, éclatèrent avec des bruits d'orage ; l'électricité s'éteignit partout, et les fonds devinrent un tombeau où se débattaient des humains bousculés par le torrent. Sur le pont, rangés, les équipages se regardaient descendre vers l'éternité, et un hymne religieux, appris jadis aux dimanches d'Angleterre, éleva le triple chœur des marins qui s'enfonçaient jusqu'au Dieu qu'ils allaient voir.

Adieu ! matelots des trois croiseurs, tombés de la manière que le sort destine peut-être aux croiseurs adriatiques. Vos angoisses, vos veilles, vos dernières pensées habitent le *Waldeck-Rousseau*. Votre fin a été noble. Nul cependant ne l'envie autour de moi, et nous supplions le dieu des batailles que s'il nous donne la mort, nous la fassions payer bien cher.

Canal d'Otrante. — 8 octobre.

Comment définir cette atmosphère adriatique? Les adjectifs les plus aériens en alourdiraient la merveille. Elle est plus que diaphane, elle est mieux que translucide, elle rêve. Il semble qu'elle ne soit là que pour supporter des couleurs pures.

Combien de fois cet air immatériel n'a-t-il pas dupé l'officier

de quart? A combien de milles va passer tel vapeur? Dans combien d'heures côtoierons-nous l'ilôt qui monte parmi les nues?

Naguère, nous résolvions ces problèmes sans y penser, car notre œil avait appris l'épaisseur de l'air, ses jeux et ses malices. L'atmosphère adriatique a rabaissé cet orgueil. Cieux ou voilure, phare ou rivage, chaque chose est toujours plus loin que nous ne le supposons. Devenus prudents, nous hésitons à dire que Corfou est à trente milles, et que cette traînée pâle du côté d'Otrante est un nuage posé sur l'eau. Nous n'avons point tort de nous méfier. Corfou est à cinquante milles, et ce prétendu nuage est la côte d'Italie.

Les officiers de passerelle se débattent dans ces déceptions. L'onde elle-même multiplie ses énigmes. Jadis, le marin ne redoutait que ce qui vogue au-dessus de l'eau ; son regard apercevait à toute distance les traces de fumées, les mâtures indistinctes, et le je ne sais quoi par où se trahit une présence. Mais les marins d'aujourd'hui braquent leurs prunelles sur cette surface autrefois innocente... Entre deux crêtes se balance une tache sombre... n'est-ce pas une mine chargée d'explosifs? Ces traînées luisantes, semblables au sillage d'un colimaçon, ne sont-elles pas la trace huileuse d'un sous-marin qui nous guette?

Ah! les marins apprennent des secrets. Naguère, ils contemplaient négligemment la houle et le clapotis, vieux compagnons fantasques, dont on pardonnait toutes les humeurs. Nous les tenons désormais sous un œil inflexible et dur. Cabrioles des lames, stries de lumière alternées, ombre d'un nuage, nous accrochons tout et ne lâchons plus. Tout est duperie.

Le veilleur oscille entre la crainte du ridicule et celle d'avoir mal vu. Il n'est point de jour où quelque radiogramme, émané d'une des sentinelles de l'onde, n'annonce à l'armée navale qu'un sous-marin est en vue. De Saint-Maure à Lissa, de Tarente à Corfou, tous les navires français prêtent l'oreille aux péripéties de la rencontre et souhaitent victoire au camarade engagé. Les minutes s'écoulent, on imagine le drame, une noble jalousie émeut tous les cœurs. Et le deuxième radiogramme court sur les flots : « Ce n'était pas un sous-marin ! » déclare-t-il. Alors, l'Adriatique et l'Ionienne réson-

nent d'un éclat de rire moqueur, un de ces éclats de rire que savent pousser les descendants des Gaulois.

Pourtant, la tragédie côtoie le rire... Du haut de la passe-elle, l'officier de quart a vu, à deux ou trois milles, quelque chose qui n'est point de la couleur d'alentour. Il bloque sa jumelle sur cette verrue sombre ou claire, qui se meut paresseusement, comme un périscope à l'affût... Cette chose disparaît et reparaît, comme un périscope qui vient prendre un regard, régler sa route, et attendre... Le cœur de l'officier bondit. Ses ordres lancent les machines, commandent au gouvernail, envoient aux pièces les canonniers. Sa poitrine est rétrécie de joie et ses yeux pétillent. Sur le pont, aux sabords, officiers et matelots suivent passionnément l'alerte, et dirigent sur la tache suspecte le faisceau des regards ; tous envient les collègues qui ont charge du navire au bon moment, et vont contre le sous-marin travailler de l'obus ou de l'étrave. Une joyeuse angoisse étreint les cœurs, car c'est lutte de mort, et la torpille déjà lancée chemine peut-être vers la carène. Les souffles sont haletants.

Mais un œil plus expert a distingué des formes. « C'est un morceau de bois ! » murmure tel gabier... Le doute survient. « Non ! c'est une bouteille ! » chuchote un canonnier. On glose de proche en proche. Chacun lance son avis. « C'est un goéland ! » « C'est une branche d'arbre ! » « C'est un manche à balai ! » « C'est une boîte de conserve ! » Le brouhaha s'enfle et monte jusqu'à l'officier de passerelle, qui essuie ses jumelles pour mieux voir. Il espère encore, et maudit cent mille fois cette rencontre. Responsable du navire, de tous ces marins qui s'esclaffent, tiraillé entre la méprise et le risque, il se cramponne à la prudence, fonce vers l'objet malfaisant et retient au bord de ses lèvres l'ordre d'ouvrir le feu.

Soudain, à huit cents ou mille mètres, ses jumelles retombent, il fait quelques pas nerveux, annule l'alerte, envoie aux machines l'ordre de ralentir, et détourne ses regards de la boîte de conserve, de la branche ou de la bouteille. Le bâtiment lancé passe à petite distance. Les lazzis de l'équipage saluent l'épave innocente qui flotte, défile et disparaît... A moins que ce ne soit une mouette occupée de son bain : elle plonge, s'ébroue et replonge sans se soucier du navire, ni de

l'officier de passerelle. Dans l'intervalle de deux plongeons, calée sur son poitrail, la mouette accompagne d'un « coin-coin ! » moqueur le monstre d'acier qui s'enfuit.

A la fin de son quart, l'officier descend au carré où l'accueillent des rafales de railleries. Stoïque, il méprise ces quolibets. Il sait que la nuit prochaine ou demain, à toute heure, ses camarades se tromperont comme lui : plutôt que de mal veiller, nous préférons tous voir un périscope où il n'y a que mouettes ou branches. Dans la mer du Nord, le *Cressy*, le *Hogue* et l'*Aboukir* avaient vu mille fois des mouettes et des branches. Le jour où ils n'ont rien vu, ils en sont morts.

Mer Adriatique. — 15 octobre.

L'Adriatique est notre fief. Les croiseurs en usent comme si l'Autriche n'existait point. Ils montent, circulent, s'arrêtent devant les îles, défient les côtes sans qu'aucun ennemi visible les attaque. De Cattaro, sans doute, les sous-marins sortent journellement, en quête du gibier de prix que forment nos carènes. Mais le hasard, ou notre vigilance ont détourné le malheur. On veille, on s'épuise, rien ne survient.

Tantôt, à l'occident, se traînent au ras de l'eau les sables de l'Italie ; quelques fumées flottent au-dessus d'Otrante ou de Brindisi, c'est tout ce que nous connaissons, depuis quarante jours, de l'activité des hommes. Le phare de Santa-Maria di Leuca marque le point extrême de terre latine ; il est mélancolique ; on dirait une aiguille pâle sertie dans l'air bleu. La nuit, son éclat repose sur les mousselines de l'horizon. C'est un des amis solitaires de notre solitude.

Vers les côtes orientales, d'autres amis surveillent notre cheminement : les cimes désolées de l'Albanie et de l'Épire, ou bien l'archipel ionien, tendre joyau de pierre.

L'Albanie et l'Épire, noms retentissants et maudits. Partout où régna l'Islam demeure la dévastation. La base des montagnes s'enfonce au sein de l'onde, et elles semblent colossales ; la mort habite leur flanc gris. Un chaud soleil, pourtant, les enlumine et des mains diligentes y pourraient entretenir la vigne ou l'olivier : mais on ne voit que grumeaux de roche et cicatrices de torrents. Par endroits, un cercle jau-

nâtre et pelé fait tache sur la pierre. Là florissait jadis un hameau d'Albanie ou d'Épire. L'incendie l'a détruit et la rage des hommes n'y a laissé qu'un désert calciné.

Un silence vertigineux s'écoule de ces montagnes. Il tombe, et roule sur l'eau bleue, d'un bleu dur dont il semble qu'un marteau ferait jaillir des étincelles. Nul ne séjourne en ces parages mornes. Le long des havres et des criques, des barques aux voilures levantines prennent au vent toute la vitesse qu'il faut pour passer en hâte. Ces barques transportent des montagnards, empilés au fond des cales comme moutons en bergerie. Dans ces royaumes de brigands, tout est si dangereux que les brigands eux-mêmes préfèrent aux voyages terrestres les incertaines péripéties de la mer.

Notre croiseur arrête ces nefs loqueteuses. Alors le chargement humain jaillit de la cale, et son angoisse prouve qu'il attend sa dernière heure. Vêtus de peaux de mouton, harnachés de poignards et de pistolets, ces miséreux assurément recèlent dans leur âme un lot de crimes inconnus : chaque fois qu'ils y trouvèrent profit, ils trahirent ou massacrèrent. Leur cerveau plein de ténèbres ignore qui nous sommes et pourquoi nous venons. Nous ne pouvons être que des justiciers pourvus de canons tout-puissants.

L'officier visiteur les détrompe, par gestes, cela va sans dire. Les passagers demeurent soupçonneux, leurs prunelles aiguës surveillent le visiteur, qui désigne les cales et ordonne d'en sortir le contenu. Les sacripants comprennent : nous sommes des pillards qui laisseront vie sauve contre marchandises. Ils hissent pêle-mêle leurs chapelets de figues, leurs faisceaux de poissons secs, leurs petits sacs de maïs, misérables nourritures de ces misérables. Ils les étalent au pied du pillard en redingote galonnée ; leur langage caillouteux et leurs mains dressées attestent le Christ, Allah ou bien le Génie des Cavernes, que plus rien de précieux ne reste en cale. L'officier bouleverse les sacs, en ouvre quelques-uns, de peur que des bidons d'essence ou des caisses d'explosifs n'empruntent cette voie subreptice vers Cattaro ou Pola. Ses doigts fureteurs ne rencontrent que figues ou harengs qui donnent à ses ongles un relent d'épicerie. Négligemment, il essuie du mouchoir les écailles mélangées au sucre des fruits et ses yeux sévères font

une dernière inspection de la barque. Les bons bandits retombent dans l'inquiétude. Ils ne comprennent plus. Que leur veut-on?... L'un d'eux parle, et tout à coup les visages se rassérènent. C'est de l'or qu'on exige, de la belle monnaie trébuchante, une rançon facile à emporter. Les plus riches extraient de leur ceinture quelques pièces aux effigies effacées de principicules balkaniques; les indigents alignent sur leur paume des sous et des centimes tordus, limés, bons à peine pour boutonner les vareuses de nos matelots. Un vieux bachi-bouzouk, blanchi aux tempes et à la pointe des moustaches, n'a pas un sou vaillant; accroupi sur le tillac, il égrène un chapelet noirci et demande à son Dieu l'absolution des peccadilles d'antan. Les autres supplient. Les femmes baisent les mains et les genoux de l'étranger en redingote; les enfants crient comme des chantres...

Noble, l'officier visiteur embarque dans sa baleinière, et fait le geste dédaigneux qui renvoie toute cette misère à ses destinées. Le pilote hisse la voile; le richard rempoche ses piastres et le gueux ses deniers, le bachi-bouzouk ses prières, les femmes leurs baisers et les enfants leurs larmes. La toile se gonfle, le boutre passe tout près du croiseur, dont l'équipage montre une rangée de sourires indulgents, et nos Albanais, nos Épirotes, assis en rond sur les panneaux, n'y comprennent rien, rien, rien.

D'autres jours, notre trajet de police nous conduit plus au sud. Des vapeurs, des voiliers fréquentent les abords de Corfou, et nos visites sont plus méticuleuses, plus fructueuses. Les rivages ont perdu leur apparence morose; des troupeaux noirs paissent aux collines; les quinconces des oliviers et les bouquets de la vigne piquent chaque pente; de petites criques bien abritées groupent leurs quatre maisons blanches autour d'une mosquée en ruines.

Au bord de l'eau, surplombant un havre, s'élève le castel de quelque pacha d'antan. Ce castel est rond, cuivré, classique et merveilleusement posé. L'eau bleue renvoie son image pâlie, et nous nous attardons souvent au plaisir menu de l'admirer, Victor Hugo eût aimé ce donjon d'où jaillissaient les pirates et le village où s'accumulait le butin; ses strophes eussent célébré le pacha-corsaire, la grâce de ses odalisques et le

roman de leur retraite chamarrée de pierreries... Pourtant, ces murs délicieux abritèrent les tragédies du Coran. Ils guettaient les chemineaux de la mer, et leur silence est celui d'un vautour abattu. Je préfère oublier cette hideuse grandeur. Je préfère la silhouette vide, artistement campée dans un heureux décor pour la brève délectation des quelques marins qui passent. Ce sont là délices stériles : nous n'en avons point d'autres.

Mais des heures parfaites nous attendent au large, devant Corfou, Paxo et Céphalonie. Quand le crépuscule y déploie les fêtes atmosphériques, nous y puisons l'allégresse et la constance qui soutiennent notre exil. Le soleil s'incline dans un cortège de nuages pourpres, de fins héliotropes couronnent l'empyrée ; à mi-ciel descendent des ramures d'églantines et de géraniums, au pied desquelles foisonnent l'œillet rouge, la tulipe et le coquelicot. Le soleil nourrit cet incendie floral. La mer a disparu sous le réseau des diaprures : son corps fluide se marie à la substance lumineuse de l'atmosphère, et le croiseur, tout rose, vogue sur une myriade d'arcs-en-ciel.

Tout est calme, silence et fantaisie. Autour du navire flottent des métamorphoses. Chaque nuance resplendit, s'évapore, et les fées du soir la remplacent aussitôt : avec de l'air et un soleil, elles élaborent des prodiges que nos paroles offenseraient. L'extase qui n'a point de langage pénètre dans nos cœurs, et nous inclinons la tête sous la bénédiction de la lumière.

Enfin, l'astre s'appuie sur l'horizon, qui le ronge et l'engloutit. Son globe entraîne vers l'occident, vers la France, nos réflexions mélancoliques... Pour l'un, il dore des têtes blondes et caresse les vitres de la demeure conjugale ; pour l'autre, il luit aux prunelles d'une amante en larmes. Messager des sentiments qui ne peuvent s'écrire, le soleil prend sur nos lèvres le baiser que ses rayons vont déposer sur d'autres lèvres... Ensuite, il balaiera les sillons qu'a baignés le sang pur des soldats et portera vers leur dépouille la pensée des vagabonds.

Certains soirs, au moment où l'astre glorieux emporte nos rêves, un autre astre, languissant et décoloré, se hisse avec effort sur les îles Ioniennes. La lune nous propose ses timides reflets. Mais nous ne la regardons point. Sa clarté maladive, sa forme capricieuse, son pèlerinage parmi les

ombres, évoquent trop nos besognes obscures, nos pensées instables, et le souvenir que laissera notre œuvre dans la mémoire des siècles.

Canal d'Otrante. — 18 octobre.

Avant-hier, l'armée navale s'est concentrée au rendez-vous fixé par l'amiral, en vue de Fano. C'était une journée blonde et tiède, pleine de sourires. La mer dormait. Des nuages s'amusaient à naître et à mourir, et de tous les points de l'espace survenaient les escadres, les divisions, les bâtiments isolés. Lents et trapus, les cuirassés montaient la courbe de l'horizon, et puis redescendaient jusqu'à nous ; auprès d'eux évoluaient les contre-torpilleurs comme des lévriers qui gambadent autour d'un cheval de chasse. Des régions italiennes, de l'archipel d'Ionie, accouraient aussi les croiseurs panachés de noir, sveltes et rapides, soulevant de l'écume ; ils abandonnaient leurs battues monotones de grand'garde ou de patrouille, pour se joindre à la cohorte française prête à remonter l'Adriatique.

Immobile au rendez-vous, ramassé comme un beau tigre au repos, couvert de pavillons et de flammes, le *Courbet*, vaisseau-amiral, attendait les enfants de la faune marine. Haletants, ils s'arrêtaient tous sous son regard et recevaient les ordres suprêmes. Des passerelles du *Courbet*, les signaleurs envoyaient à chacun, par des mouvements de bras, les instructions préliminaires ; le long des drisses, les signaux montaient et descendaient, multicolores, écussonnés, moirés de lumière. Canots et vedettes s'éloignaient des bâtiments et couraient vers l'amiral, où les officiers en mission recevaient des enveloppes closes qu'ils rapportaient vite à leur bord ; les commandants décachetaient les plis, se courbaient sur les cartes et les plans, et se pénétraient des volontés du chef... Chaque semaine, depuis le départ de Toulon, voilà l'épisode qui coupe les lentes navigations.

Multiple et majestueuse, l'armée navale s'ébranle. L'un après l'autre, les navires bouleversent l'onde mauve, prennent leurs postes, leurs lignes, et s'écartent vers leurs routes nocturnes. Les amiraux conduisent leurs escadres et leurs divi-

sions ; de grandes stries, obscures et divergentes, laissent au ciel la trace des trajets du départ, mais la mer coquette efface toutes ses rides. Vers le nord, s'enfonçant dans les pénombres, l'immense procession chemine pour offrir le tournoi de guerre. Elle couvre l'étendue d'une province. En arrière, et à grande distance les unes des autres, les escadres cuirassées progressent d'un pas solide et lent. En tête, offrant leur poitrine, les croiseurs déployés balaient l'Adriatique. Devant eux, il n'y a que le vide.

Le *Waldeck-Rousseau* s'avance dans la nuit. Son organisme aux aguets frémit dans l'ombre. Tous les sabords, tous les hublots sont fermés, et pas un soupçon de lumière ne nous trahit. Les foyers bien conduits ne lancent point de flammèches ni d'escarbilles. Le silence est absolu. Notre marche invisible ne fait pas plus de bruit que le vol de l'oiseau nocturne. C'est mon équipe qui prend la première veille.

Il y a je ne sais quelle ivresse robuste à concentrer toute énergie dans l'oreille et le regard, à contenir l'ardeur du sang pour l'action soudaine. Mon camarade à bâbord, moi-même à tribord, ne bougeons pas ; un mouvement machinal des doigts caresse les paupières ou flatte une démangeaison du cou, mais nos yeux braqués ne se détournent point. Ils n'absorbent que du noir. Des buées enveloppent la lumière des étoiles, et la mer n'a pas de reflets. Nous nous mouvons dans l'opacité d'un tombeau. Ainsi, dans les forêts, rampent les bêtes à l'affût ; elles courbent les lianes, se faufilent dans les buissons qui ne crépitent point. Les machines et les hélices nous poussent, souples et feutrées comme des foulées de félins ; notre étrave ouvre l'onde sans l'agiter.

Mon camarade et moi sommes la pensée temporaire de cet être prudent. Autour de nous glissent peut-être les destroyers autrichiens, invisibles aussi, muets aussi, et qui dardent en courant la pointe de leurs torpilles. Avant que nous ne nous soyons douté que la mort rôde par là, ils auront aperçu notre corps gigantesque, qui fait tache dans la nuit. Que les deux officiers de veille, sauvegarde du bâtiment, aient une seconde d'oubli ou de fatigue, et mille hommes couleront dans l'abîme dont on ne revient pas. Ces mille marins mettent en nous leur

confiance implicite. Si le malheur arrive, ils nous pardonneront dans leur agonie, parce qu'ils savent que nul pouvoir humain n'eût pu le détourner. Tout à l'heure, quand nous nous abattrons sur nos couchettes, écrasés par le surmenage mental, nous livrerons sans arrière-pensée nos existences à nos successeurs. Les deux veilleurs de la passerelle sont les archanges du salut de l'équipage.

C'est la grandeur de notre métier. Nulle part, en cette guerre où les champs de bataille auront vu tant d'héroïsme, une tâche plus lourde ne se sera posée sur les conducteurs d'hommes. Un général ou un sergent ne peuvent commettre de faute qui anéantisse en une minute leur armée ou leur escouade. La balle ne tue qu'un homme, l'obus rafle une file, et la mine épargne ceux qui sont loin. Chaque guerrier, sur terre, conserve sa chance de survivre au plus grand désastre, et le chef le plus imprudent n'aura jamais sur la conscience la mort de tous ceux qu'il menait.

Mais un navire est une prison, plus jalouse que les pierres, les barreaux et les chaînes : nous sommes suspendus sur le gouffre. Les catastrophes navales sont vomies par l'enfer, il n'en est aucune autre qui puisse faucher tant de vies d'un seul trait. Perdu corps et biens ! Sentence terrible, que la parole humaine ne peut attacher aux cataclysmes terrestres. Les tremblements de terre, les incendies laissent des souvenirs, des ruines, des témoins de ce qui fut... Mais l'océan arrache de sa surface une poignée de métal et d'hommes, et l'envoie se décomposer dans ses entrailles. Le lendemain, l'onde inaltérable sourit.

La mer connaissait déjà tous les arts du meurtre. Il fallait que notre diabolique génie vînt en décupler l'horreur. L'engeance humaine a conçu la mine plus implacable que cent récifs, la torpille plus destructrice qu'un cyclone, et ces explosifs qui déchiquettent la substance virile, la disloquent, vivante encore, en projectiles de chair.

La lente nuit s'écoule. Ces présages du sort des marins envahissent l'âme des veilleurs, et leur donnent le désir vigoureux de vaincre les spectres de l'ombre. Mourir n'est rien, si l'on a pu sauver les autres. Des profondeurs du navire, des hamacs ou des postes de veille, monte l'appel de mille cœurs

confiants. Leur faisceau constitue cette chose qui n'a point de forme ni de loi, qui puise sa force au plus profond des âmes, dans la tendresse, dans l'offrande totale de soi-même : le Devoir.

***

Pour traînantes que soient les heures emplies par de telles angoisses, la nuit cependant commence à se décolorer. Des régions blêmes pâlissent à l'orient, les brumes expirent et dévoilent les abîmes du ciel, où quelques astres déjà ternis s'éteignent l'un après l'autre devant l'approche du soleil. Cette lumière conquérante gagne les confins de l'espace, et fait saillir de la nuit les choses éternelles et les choses passagères. Vers le sud, un croiseur émerge de l'onde dont il conserve encore les grisailles ; l'aurore le dévêt de ses gazes, modèle sa forme, sa mâture et la volute de ses cheminées. Plus loin, une rangée d'aiguilles au ras de l'eau semble immobile ; ce sont les mâtures des cuirassés qui nous suivent à la piste ; d'autres plus au sud, sont tout à fait invisibles.

Les montagnes d'Autriche et du Monténégro prennent possession d'une moitié du ciel ; leur cime se blanchit d'un ourlet solaire. Elles forment une muraille, tracée depuis l'infini du nord jusqu'à l'infini du sud, et les ravins, les escarpements et les caps sont encore fondus dans des brouillards. Notre croiseur reçoit l'ordre de gagner plus au nord, tandis que les autres croiseurs se déploient entre lui et les masses cuirassées. Il force de vitesse, toute sa coque frémit sur sa cuirasse. Quand il a rejoint son poste, il aperçoit encore son voisin du sud, et les cheminées de celui qui vient ensuite, mais des flocons de fumée lui apprennent seuls la présence des autres navires, dont le plus éloigné, en face d'Antivari ou de Saint-Jean de Médua navigue à cinquante kilomètres.

L'armée navale tout entière incline sur la droite, et fonce vers la côte ennemie que chaque instant rend plus lumineuse. Je reprends la veille, abandonnée avant minuit. Quelques heures de mauvais sommeil m'ont laissé dans la bouche un goût de cendre et aux paupières un papillotement douloureux. Mais n'est-ce point ainsi que nous vivons tous depuis je ne sais

pas combien de semaines? Et ne faut-il pas fouetter son sang devant le danger qui approche? Et peut-on rester assoupi dans la merveille de cette aurore?

C'est de la lumière toute simple et parfaite. Le bleu des regards de vierge, le vert hésitant des près d'avril, paraissent grossiers et durs à côté de notre lumière. Elle est calme et vivante. Elle enchante comme un parfum ; elle engendre une volupté grave. La robe des anges doit être tissée de ces rayons-là.

Mais derrière les montagnes le soleil monte. Tout se dessine et perd la grâce. Très au nord, au-dessus des îles dalmates, quelques nuages salissent le firmament. La brume décoiffe la baie de Cattaro, dont nos jumelles précisent les détails : taches grises des forts, traits blancs des phares, fumées des navires autrichiens abrités au fond de la rade. Au-dessus de la ville invisible encore, un point noir monte, lentement, comme une bulle obscure ; j'observe cette ascension suspecte et ne distingue pas encore ce qu'elle signifie. D'ailleurs, le soleil écorne la crête d'une montagne.

L'espace vibre tout entier. Les prunelles refusent tant de clarté fulgurante. Mais l'astre se dégage des cimes et chaque effort de sa montée verse un torrent triomphal. Les îles dalmates, la côte autrichienne, se dressent tout à coup, grandies et menaçantes. Les navires du sud nous renvoient les éclats de leur carène, la nappe de mer où s'avance le croiseur solitaire se couvre d'un miroitement que le regard ne perce point. Le doigt sur la gâchette, les canonniers de veille sont plus immobiles que jamais. Sur l'avant du navire, les matelots qui ne sont point de quart ne quittent pas des yeux la terre qui s'approche et l'onde qui glisse... Ce point noir qui montait tout à l'heure s'est arrêté au bout d'un fil. Je reconnais maintenant un ballon captif. Sa nacelle, ses cordages semblent aussi diaphanes qu'une œuvre d'araignée ; mais un œil humain nous a vus de là-haut, une bouche a prévenu par téléphone les sous-marins et les destroyers, et tout s'émeut, dans cet arsenal inaccessible, pour tâcher d'atteindre sans danger notre croiseur qui offre la bataille. Dans la splendeur du matin calme, ce ballon captif symbolise les troubles pensées humaines : le meurtre et la destruction. Mais il est délicieux d'approcher

l'ennemi dans cet enchantement. Sous le soleil, la mer est redevenue bleue et séductrice, et la mort du croiseur, si elle survient, sera divinisée par la lumière.

Les péripéties se succèdent. Hors des derniers bancs de brume allongés sur la côte, montent en spirale deux manières de moustiques presque imperceptibes. A si grande distance, ils ressemblent à deux poussières animées. Ce sont les aéroplanes autrichiens qui recherchent la hauteur, les vents favorables à leur attaque ; ils aperçoivent le *Waldeck-Rousseau* perdu lui-même dans les vapeurs marines, et se séparent aussitôt, l'un filant vers le nord, l'autre au sud. En quelques minutes, leur silhouette s'enfouit dans les nuages, et nous ne savons plus ce qu'ils deviennent.

Bientôt, le poste monténégrin du Lovcen nous signale par radiogramme que le port de Cattaro s'anime. Une escadrille de contre-torpilleurs pousse ses feux, quelques cuirassés évoluent, des sous-marins se dirigent vers les passes de sortie. Prévenus, les veilleurs de la passerelle, matelots et officiers, observent le goulet, et ne tardent point à discerner au ras de l'eau de minces flocons bleuâtres ; on dirait les bouffées d'une cigarette haletante ; il faut pour les distinguer l'extrême acuité visuelle des hommes de mer, car nous naviguons à plus de vingt mille mètres du rivage ; ces deux sous-marins qui sortent de Cattaro sont presque en plongée, et la luminosité de l'atmosphère éblouit. Et puis, on ne voit plus rien : les poissons métalliques se sont ensevelis sous les ondes, font des chemins inconnus et se dirigent mystérieusement vers leur proie, vers nous.

Du haut de la passerelle, tous les yeux sont braqués. Une lucidité de vision et d'esprit, un calme bienheureux, accompagnent l'approche des dangers. Sur la plage avant[1] les marins non de service scrutent alternativement l'horizon et le visage des officiers de quart, pour lire sur celui-ci les aventures que réserve celui-là... Parmi les méandres de Cattaro glissent quelques mâtures fines comme des cheveux ; ce sont

1. Plage avant : partie découverte du navire qui s'étend de l'étrave au pied de la passerelle.

des destroyers qui sortent à leur tour et vont nous charger. Le *Waldeck-Rousseau* continue à s'approcher de la rive hostile. Les premiers destroyers apparaissent enfin, gris et empanachés de fumée; le moment est venu de se disposer à la lutte et le Commandant ordonne aux clairons de rappeler au branle-bas de combat.

Aux premières notes de cette sonnerie, qu'ils ont tant de fois entendue pour des exercices stériles, les matelots dressent l'oreille et dardent vers la passerelle des regards interrogateurs. Quelques voix s'élèvent et demandent, avec crainte pour ainsi dire : « Est-ce pour de bon cette fois-ci? » D'un signe de tête affirmatif, je les rassure ; une acclamation joyeuse sort de toutes les poitrines, acclamation d'enfants qui vont enfin jouer, et en un clin d'œil chacun se précipite vers son poste de combat. Le pont devient désert, et le navire semble abandonné.

Mais dans ses flancs s'anime une vie secrète. Les portes étanches sont closes, de puissants verrous manœuvrés en hâte font de l'énorme carène une ruche aux parois d'acier. Dans chaque alvéole, des groupes d'hommes, un homme isolé parfois, observent les appareils, les manœuvrent et attendent. Ils ne voient et ne verront rien. Si le navire succombe, ils ne sauront point pourquoi. Tous se taisent. Tandis qu'aux grands moments des batailles terrestres, les soldats traduisent par des vociférations leur allégresse d'agir, les matelots, au contraire, doivent observer un suprême silence. Il faut n'entendre que les cliquetis d'engins, les ordres téléphoniques et l'appel des timbres. Dans les tourelles et les casemates, derrière les pièces, les servants et les pointeurs, en des poses immobiles, se tiennent prêts à accomplir les gestes rapides, précis, tant de fois répétés aux innombrables exercices, qui enverront au but des projectiles sûrs et nombreux.

De la quille aux canons, des machines au gouvernail, l'attente muette d'un millier d'hommes reflue vers le blockhaus, cerveau du croiseur. Dans cette enceinte cuirassée, dominant la mer, le commandant, ses deux officiers de tir, son officier de manœuvre, savent que le salut du navire réside en la clarté de leur jugement. A voix basse, comme s'ils conversaient de choses sans importance, ils s'adressent aux matelots transmet-

teurs d'ordres. Accroupis devant les claviers de l'artillerie, quelques hommes manœuvrent les volants, les sonneries, les manettes qui envoient à l'orchestre des canons les distances, les corrections de tir, les indications de feu. Debout derrière les trois cadrans qui commandent aux machines, trois marins y inscrivent les instructions à peine énoncées. A droite et à gauche, la bouche et l'oreillle proches d'un jeu de téléphones et de porte-voix, deux matelots écoutent les nouvelles des fonds et y répondent. La main sur le levier de la barre, les yeux sur le compas de route, un sous-officier impassible exécute les ordres de manœuvre. Il n'y a point de bruits, sinon le tintement grêle du timbre de cette barre, qui indique chaque degré vers bâbord ou vers tribord... Les quatre conducteurs du navire observent l'horizon par des créneaux à hauteur du visage, saignées horizontales pratiquées dans l'épaisseur du blockaus, semblables aux minces ouvertures que portait le heaume des chevaliers bardés de fer.

Par ces embrasures, ils distinguent le rebroussement d'écume d'un périscope qui se dirige, à tribord, vers le croiseur lancé à toute vitesse. Instantanément, toute la bordée d'artillerie légère ouvre le feu sur cette volute hostile et le gouvernail, manœuvré à droite, change la route du croiseur pour décevoir l'ennemi et tenter de l'éventrer... Presque au même moment, des nuages septentrionaux, sort un aéroplane qui descend en trombe vers nous, et évolue pour prendre sa cible en longueur ; nos mitrailleuses se pointent sur cet adversaire atmosphérique et leur crépitement tambourine dans l'air... Dès que notre distance nous permet de battre efficacement les contre-torpilleurs qui chargent, la grosse artillerie lance sur eux des rafales réglées. Le croiseur n'est plus qu'une masse de fumée et de bruits qui fait front contre le triple danger de l'air, de la surface et des profondeurs. Chacun des hommes travaille avec une précision d'horloge. Je ne peux point énumérer tous les épisodes de ces instants délicieux...

Juste au-dessus de nous, à trois cents mètres de hauteur, l'avion lâche ses bombes : leur chute fait le bruit haut d'une lame de fer qu'on déchirerait. Mais le déplacement du croiseur sur la droite annule la précision de leur pointage ; tout près de notre carène, sur l'avant et sur l'arrière, elles éclatent et

font un vacarme qui assourdit la voix des canons ; leurs morceaux voltigent au-dessus du pont et des tourelles, et près de leur point d'explosion, la mer frémit comme criblée d'une grêle de cailloux. L'avion regagne les hauteurs, poursuivi par nos mitrailleuses qui bientôt l'abandonnent.

Malgré le gouvernail mis tout à droite, l'embardée du croiseur est trop courte et manque, si peu que ce soit, le sous-marin qui a disparu dans l'eau. Les matelots des fonds entendent passer le long de la coque un frémissement de liquide bouleversé ; ils croient même percevoir le choc d'un solide qui racle la carène sans pouvoir y pénétrer. Il n'est guère douteux que le sous-marin nous a torpillés, mais la vive manœuvre du navire nous sauve : au lieu de nous frapper en plein, de faire en nos flancs des ravages terribles, la torpille — peut-être y en avait-il plusieurs — nous a simplement frôlés, et elle passe, impuissante.

Pour voir s'il nous a touchés, pour nous viser à nouveau, le sous-marin émerge encore ; l'élan de sa remontée montre son périscope et son kiosque, par notre travers, et sans retard l'artillerie légère le couvre une deuxième fois; l'eau bouillonne autour de lui, des obus éclatent et l'enveloppent de fumée jaunâtre. Est-il atteint? Est-il détruit? On ignore toujours le sort de ces adversaires qui, vainqueurs ou vaincus, s'enfoncent dans l'eau. La course du croiseur l'entraîne au loin, on ne s'occupe plus du sous-marin désormais inoffensif, et seule la grosse artillerie parle.

Les contre-torpilleurs autrichiens sont encadrés, à grande distance, par la chute de nos projectiles. Mais, tels des bécassines, ils décrivent sur l'onde des crochets et des zigzags; nous sommes emportés à la vitesse de onze mètres à la seconde, et si notre feu arrête les destroyers, il ne paraît pas qu'il les touche. Leur prudence triomphe de leur audace. Persuadés que notre tir ne leur permettra jamais d'approcher à distance de torpillage, ils font demi-tour et s'enfuient. A tour de rôle, comme des lapins regagnant le terrier, ils s'enfoncent dans la passe de Cattaro, et nous ne distinguons plus que la pointe de leurs mâts qui s'éloignent, se perdent, disparaissent.

Notre artillerie lourde bat aussitôt les ouvrages de la côte, phare ou batteries, qui se trouvent maintenant à portée. Les

explosions sur la roche et la terre permettant de régler le tir, en quelques minutes nous ferions grand mal au rivage si un radiogramme du Commandant en chef, survenant alors, ne nous enjoignait de suspendre notre combat solitaire. Sans doute, les forts terrestres attendent que nous soyons encore plus près, et leurs canons, plus puissants que les nôtres, nous infligeraient les coups que n'ont point réussi à donner l'avion, le sous-marin et les destroyers.

A regret, mais obéissant, le *Waldeck-Rousseau* tourne son arrière à la rive, et se dirige au sud vers les croiseurs qui l'attendent. En quelques instants, leurs formes lointaines, celle des cuirassés échelonnés par escadres, grossissent et se précisent. Tous seraient venus à la rescousse, si notre défi avait pu faire sortir de Cattaro les forces puissantes qui s'y abritent; mais cette fois encore les Autrichiens n'offrent point la bataille, et ont seulement tenté de donner au *Waldeck-Rousseau* une mort qui leur fût économique.

Tandis que notre croiseur, toujours à grande vitesse, regagne sa division, le périscope d'un deuxième sous-marin, à l'affût au large, montre du côté de bâbord son sillon d'écume. Qu'il ait lancé ou non ses torpilles, nous l'arrosons d'un feu bien nourri d'artillerie légère, sans nous attarder à le poursuivre, car l'ordre de ralliement est impératif... Une demi-heure plus tard, réduisant son allure, le *Waldeck-Rousseau* reprend son rang parmi les croiseurs formés en ligne : leurs équipages regardent avec envie ce bâtiment qui, le premier dans la guerre navale, a eu le triple honneur d'affronter le triple adversaire des navires.

Des signaux montent. Des formations nouvelles sont prises pour la descente de l'Adriatique. Dans quelques jours, nous reviendrons insulter l'Autriche et serons plus heureux peut-être. C'est une fin de matinée toute blanche et transparente. A bord, le branle-bas de combat a été rompu, et le poste de veille est repris ; pendant que là-haut, sur les passerelles, des officiers et des matelots continuent à observer la mer, nous nous retrouvons au carré. L'heure approche du repas. Nul ne parle des moments que vient de vivre le croiseur. Tel officier mécanicien qui sort de la fournaise des chaudières s'essaie d'une main ferme à battre son record au bilboquet. Quatre

autres, l'oreille pleine encore du fracas de leurs canons, se plongent dans les subtilités pacifiques d'un bridge. D'autres examinent les cartes de Flandre et de Pologne.

Un grand apaisement, une sorte d'oubli engendrent des propos qui n'ont rien de belliqueux. Et quand, après le repas, le Commandant réunit les officiers dans son salon pour célébrer d'une coupe de champagne leur baptême du feu, il nous semble déjà que sa brève allocution évoque une chose très vieille.

(*A suivre.*)

RENÉ MILAN

L'ALSACE DE 1815 A 1848

I

L'Alsace en 1815 redouta un moment d'être séparée de la France ; elle fut sauvée par l'intervention du tsar Alexandre et son amitié pour le duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII. On lui enleva la vieille forteresse de Landau le territoire de Sarrebruck et de Sarrelouis, mais elle demeura française. Les Allemands furent d'ailleurs obligés de constater que cette province où l'on parlait, où l'on comprenait leur langue, n'éprouvait pour eux aucune sympathie ; les vexations des troupes étrangères cantonnées dans le pays pendant trois ans ne firent que fortifier cette aversion. Le territoire français fut enfin libéré en 1818.

La guerre, l'invasion, l'occupation étrangère laissaient l'Alsace en piteux état ; la famine générale de 1817 y avait cruellement sévi. Mais le pays se remit de cette crise avec une rapidité plus grande encore que le reste de la France. Un observateur compétent, Charles Dupin, un des fondateurs de la statistique moderne, le montra dans son livre sur les *Forces productives et commerciales de la France* (1827). Le Bas-Rhin et le Haut-Rhin lui inspirent une véritable admiration par leur activité. Dans le Bas-Rhin l'agriculture est prospère, grâce à l'emploi des méthodes nouvelles qui suppriment les jachères ; les cultures industrielles, garance, tabac, houblon,

sont très développées. Les fabriques abondent : c'est Bouxviller avec son usine de produits chimiques, fondée en 1821 ; c'est Molsheim avec sa manufacture de quincaillerie, installée en 1817 pour occuper les ouvriers que la paix a fait renvoyer par la fabrique d'armes de Mutzig. Dans le Haut-Rhin l'élevage est très bien entendu ; mais c'est l'industrie qui règne dans tout le département, avec les maisons des Haussmann au Logelbach, des Hartmann à Munster, des Jappy à Beaucourt, et surtout avec les fabriques de Mulhouse. « Je ne puis quitter l'Alsace, dit finalement Dupin, sans rendre hommage à l'active industrie, au courage, à la persévérance, à l'esprit ingénieux, au patriotisme de ses bons et généreux habitants. »

Mulhouse tenait, en effet, le premier rang : « Mulhouse, disait Charles X en 1828, est la capitale de l'industrie française. » La fabrication des cotonnades et des toiles peintes, inaugurée dans ses murs dès 1746, n'avait cessé de s'y développer. L'ancienne ville libre, annexée volontairement à la France en 1798, possédait un certain nombre de familles habituées à diriger la petite république ; ces familles consacrèrent désormais à la fabrique leurs qualités héréditaires d'activité, d'initiative, et formèrent des dynasties de patrons dont plusieurs furent de véritables « capitaines d'industrie ». Ces hommes savaient s'entendre pour étudier et susciter les procédés nouveaux, les améliorations mécaniques ou commerciales, et comprenaient l'utilité de la science pour l'industrie. La Société industrielle de Mulhouse, fondée en 1825, organisa des comités de chimie, de mécanique, d'utilité publique, des beaux-arts, qui tous firent œuvre utile. Et ces patrons ne cherchèrent pas uniquement à gagner de l'argent : toutes les grandes questions politiques les intéressaient. Citons une seule de ces familles, celle des Kœchlin, dont l'ancêtre avait été un des créateurs de la première fabrique en 1746. Un de ses dix-neuf petits-enfants, Nicolas Kœchlin, qui avait été commandant de francs-tireurs en 1815, fonda une maison puissante et la dirigea pendant de longues années, tout en étant député du Haut-Rhin de 1826 à 1841 ; devinant dès l'origine l'avenir des chemins de fer, c'est lui qui parvint à faire construire les deux premières lignes d'Alsace, celle de Mulhouse à Thann, faite en 1839, celle de Bâle à Strasbourg, inaugurée

en 1841. Son frère et associé Jacques Kœchlin fut maire de Mulhouse, député sous la Restauration, et mêlé aux groupes les plus ardents de la charbonnerie. Leur frère Daniel Kœchlin fut un chimiste de profession, qui aida beaucoup au développement de la maison par ses découvertes. Leur cousin André Kœchlin, maire et député sous Louis-Philippe, créa une fabrique de machines, où il prépara les locomotives que la construction des chemins de fer allait rendre nécessaires. L'industrie ne restait point d'ailleurs localisée à Mulhouse ; elle conquit la plus grande partie du Haut-Rhin parce qu'elle trouvait partout de l'eau pure pour blanchir les toiles, de grandes prairies pour les faire sécher, des routes nombreuses et commodes, enfin une main-d'œuvre abondante ; les vallées vosgiennes en particulier, où les ruisseaux et les chutes d'eau fournissaient la force motrice, furent bientôt remplies d'usines. Thann, Wesserling, Guebwiller, Munster et plus loin Sainte-Marie-aux-Mines vinrent compléter ce qu'on appelait le groupe de Mulhouse [1].

La grande industrie a toujours à craindre les crises de surproduction, lorsqu'un événement politique ou une concurrence excessive restreint les débouchés et ralentit la consommation. La fabrique alsacienne connut ces crises, mais parvint chaque fois à les surmonter. Une des plus graves, celle de 1828, fut conjurée par l'appui des banquiers parisiens qui, sur l'initiative de Laffitte, ouvrirent aux industriels mulhousiens un crédit de cinq millions. Les années 1830, 1832, 1836 virent des crises pareilles, quoique moins prolongées. L'organisation du Zollverein par la Prusse écarta les produits alsaciens du marché allemand ; ils conquirent du moins le marché français, grâce au régime protectionniste adopté par la Restauration et fortifié sous Louis-Philippe. A une époque où les moyens de communication n'abondaient pas, l'achèvement du canal du Rhône au Rhin (1829) fut très précieux aussi pour les industriels mulhousiens.

La vie politique a toujours été active en Alsace ; on put s'en apercevoir peu de temps après 1815. La grande masse

1. V. Lévy, *Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace*, 1912.

de la population, malgré son ignorance de la langue française, était pénétrée de sympathie pour les principes de 1789 et d'une véritable passion pour la grande épopée à laquelle tant d'Alsaciens avaient pris une part glorieuse. Chaque paysan, chaque ouvrier savait qu'un tonnelier de Sarrelouis était le père de Ney, ou que le fils de l'appariteur de la mairie de Rouffach était devenu le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig ; on vit bientôt le fils d'un portier, le fidèle Rapp, nommé pair de France. Les partis politiques sous la Restauration se réduisirent peu à peu à deux, les royalistes et les libéraux ; ces derniers, dans les rangs desquels se confondaient les amis de la Charte, les républicains et les bonapartistes, pouvaient compter sur l'appui du peuple alsacien.

Les sentiments étaient les mêmes chez les électeurs, c'est-à-dire chez les citoyens payant trois cents francs de contributions directes. Un préfet du Haut-Rhin écrivit dans un rapport de 1818 : « Tous sont soumis, mais aucun n'est royaliste. » Un autre préfet du même département, le royaliste Puymaigre, qui a laissé de curieux souvenirs sur sa carrière administrative, se plaignait au ministre de ses administrés dans un rapport de 1821 : « Ils ajoutent foi, écrivait-il, avec une déplorable crédulité à tous les systèmes politiques les plus dangereux. » Cette même année le général Foy, faisant une tournée en Alsace, reçut l'accueil le plus chaleureux, surtout à Mulhouse où il s'écria : « Si jamais l'amour de tout ce qui est grand et généreux s'affaiblissait dans les cœurs des habitants de la vieille France, il faudrait qu'ils passassent les Vosges et qu'ils vinssent en Alsace pour y retremper leur patriotisme et leur énergie. » La charbonnerie fit peu de recrues militantes, car l'Alsacien est ami de l'ordre et peu disposé à conspirer ; mais elle rencontra des sympathies nombreuses, et l'exécution du colonel Caron, victime d'agents provocateurs à Belfort, indigna les Strasbourgeois qui en furent témoins.

Le parti ultra-royaliste n'avait guère à compter que sur l'aristocratie. La noblesse alsacienne comprenait plusieurs familles apparentées à la noblesse allemande, possédant souvent des terres sur les deux rives du Rhin. Ces familles étaient revenues avec les Bourbons, tout en conservant d'étroites relations avec l'Allemagne. Un membre de l'une d'elles, le

comte de Durkheim, a raconté sa vie dans un intéressant livre écrit en allemand ; sa famille était plus allemande que française, et ses frères allèrent servir dans l'armée autrichienne. Cela n'empêcha pas le jeune noble de s'indigner contre les bourreaux de Caron ; il reçut d'ailleurs l'éducation française et devait être pendant trente ans sous-préfet, préfet, puis inspecteur général des télégraphes jusqu'en 1870.

Les électeurs alsaciens avaient quelquefois de la peine à trouver des candidats, puisque les éligibles étaient seulement ceux qui payaient mille francs de contributions directes. C'était une chose coûteuse qu'un mandat de député ; l'élu, ne recevant aucune indemnité, devait faire les frais de son installation à Paris et des voyages, alors si longs, entre la capitale et son département. Les députés furent des capitalistes notables, comme Turckheim, le principal banquier du Bas-Rhin, ou Humann, un riche commerçant strasbourgeois ; ce furent des manufacturiers dans le Haut-Rhin, comme Jacques Kœchlin, ce libéral bonapartiste qui se fit bâtir une maison sur le modèle de celle qu'habitait l'empereur à Sainte-Hélène.

Les Alsaciens influents faisaient aussi venir des candidats de Paris : Coulmann, un électeur de Brumath qui habitait Paris, fit triompher la candidature de Benjamin Constant ; Hartmann, le grand manufacturier de Munster, fit élire Bignon. Le Haut-Rhin nomma plusieurs fois Voyer d'Argenson, ce grand seigneur à tendances républicaines et socialistes qui trouvait les députés libéraux bien tièdes. Souvent de hauts fonctionnaires, appuyés par le gouvernement, réussissaient à se faire accepter des électeurs. De Serre, nommé premier président à la Cour royale de Colmar, y devint bientôt le chef du groupe royaliste modéré qui tenait tête aux ultras. Déjà remarqué à la Chambre introuvable, il eut en 1816 une réélection facile et put écrire à ses amis : « L'ultra-royalisme n'est pas le mal qui travaille mes électeurs. » Mais la droite victorieuse l'écarta plus tard.

La députation alsacienne prit part à la lutte contre Villèle et fut satisfaite de le voir remplacé par Martignac. C'est alors, en 1828, que Charles X vint faire un voyage dans l'Est ; il y fut très bien reçu. La population tout entière était heureuse

de montrer son loyalisme ; la bourgeoisie fêta le roi qui semblait revenu aux idées modérées. Charles X plut par sa bonne grâce, mais emporta de ce voyage triomphal la persuasion que sa popularité lui permettrait de suivre une politique personnelle. Sur les onze députés d'Alsace, il y en eut sept qui firent partie des 221 ; on les réélut en juillet 1830. Les nouvelles de la Révolution et surtout le rétablissement du drapeau tricolore furent accueillis avec enthousiasme.

L'Alsace pendant dix-huit ans fut pleinement dévouée à la monarchie de Juillet. Les partis antidynastiques n'avaient aucune force. Le parti légitimiste existait à peine. Le bonapartisme sentimental était répandu partout, mais la tentative de Louis-Napoléon à Strasbourg en 1836 ne provoqua guère que de l'étonnement. Le parti républicain rencontra quelques adhésions au début, dans la bourgeoisie plus que dans le peuple ; mais les violences des républicains et les attentats contre Louis-Philippe, très populaire dans toute l'Alsace, indignèrent les hommes disposés à les soutenir. On citait seulement quelques démocrates notoires, comme l'avocat Ignace Chauffour à Colmar, et surtout Lichtenberger dans le Bas-Rhin. Celui-ci, un des avocats les plus estimés de Strasbourg, avait défendu Caron devant le conseil de guerre ; c'est lui qui fit acquitter par le jury les complices de Louis-Napoléon. La plupart des électeurs ne songeaient à choisir qu'entre les deux partis dynastiques, celui du mouvement et celui de la résistance.

Le premier fut le plus fort après 1830 : le Bas-Rhin élut députés Coulmann, d'Argenson, Lafayette, Odilon Barrot ; un peu plus tard la maladresse d'un préfet assura l'élection de Martin (de Strasbourg), un opposant qui inclinait vers les idées républicaines. Mais peu à peu le parti conservateur gagna du terrain. Il avait à sa tête un personnage important, Humann, plusieurs fois ministre des finances, et grand ami de Guizot. Les journaux opposants de Paris se moquaient de son accent et racontaient que, comme il disait à la tribune « mes projets sont détruits », la Chambre avait compris « mes brochets sont des truites » ; mais ces railleries inoffensives n'empêchaient pas les Alsaciens d'être fiers de leur compatriote, qui mourut ministre.

Le gouvernement de Guizot surtout réussit à enrôler presque tous les élus des deux départements dans sa majorité. Il faisait pour cela toutes les concessions nécessaires. Durkheim, devenu sous-préfet de Wissembourg, avait combattu un candidat opposant ; celui-ci, une fois élu, proposa de se rallier au ministère, à condition qu'on le débarrasserait du sous-préfet ; il obtint gain de cause, et Durkheim fut envoyé à Péronne, avec le ruban rouge comme fiche de consolation. Mais il y avait des motifs plus sérieux pour expliquer l'adhésion du pays légal au parti du gouvernement. La haute bourgeoisie, absorbée par l'industrie, n'avait qu'à se louer de la politique douanière de Guizot et de son intérêt pour le progrès économique ; la bourgeoisie moyenne voyait les fonctions publiques largement ouvertes à ses fils, qui avançaient vite grâce à leurs qualités de travailleurs exacts et réguliers.

Toutefois ces dispositions favorables n'étouffaient pas l'esprit frondeur des Alsaciens ; c'était toujours un plaisir pour eux de se réunir à la brasserie et de boire des chopes en critiquant le gouvernement. Tout le monde à Strasbourg lisait le *Courrier du Bas-Rhin*, journal démocrate qui datait de 1787, plus prospère que jamais sous l'habile direction de Bœrsch. Le préfet disait dans un rapport de 1841 : « L'influence du *Courrier du Bas-Rhin*, qui s'imprime dans les deux langues, est incontestable ; il dirige et il fait l'opinion à Strasbourg et dans quelques localités des campagnes ; il est souvent haineux, perfide, et saisit à merveille le ton qui convient à des lecteurs alsaciens. » La garde nationale de Strasbourg était connue comme indépendante et peu facile à manier. Dans le Haut-Rhin, la politique extérieure de Guizot et surtout l'affaire Pritchard mécontentèrent beaucoup d'électeurs qui le firent voir en 1846. Émile Dollfus, un industriel partisan de l'opposition dynastique, fut élu à Mulhouse. Colmar nomma Struch, un cultivateur démocrate aimé de tous, élu chaque fois qu'il se présentait, mais qui ne se décidait qu'avec peine à quitter sa ferme et ses bestiaux. Sa victoire fut célébrée dans un de ces banquets politiques où Colmar fournissait toujours beaucoup de convives, d'autant plus qu'ils avaient lieu à l'hôtel des Deux-Clefs, renommé pour la perfection de sa cuisine. La campagne pour la réforme électorale en 1847 rencontra également un

écho en Alsace ; le banquet de Colmar fut organisé par le premier président de la Cour d'appel, Rossée, magistrat libéral qui jouissait d'une grande popularité ; Martin (de Strasbourg) et Lichtenberger prirent la parole au banquet tenu dans le chef-lieu du Bas-Rhin [1].

Quant à la classe ouvrière, elle subissait les mêmes épreuves que dans tous les pays où dominait la grande industrie. On sait comment celle-ci engendra, en Angleterre d'abord, puis sur le continent, le paupérisme, l'entassement des travailleurs dans des locaux malsains, l'exploitation des enfants. Le cri d'alarme poussé par Sismondi fut bientôt répété en Alsace ; le docteur Fodéré, maire de Strasbourg, très préoccupé des questions philanthropiques, publia son *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations* (1825), qui signalait tous les fléaux accablant la classe ouvrière. Les patrons alsaciens ne demeurèrent pas indifférents. Dès 1827, un fabricant de Guebwiller et un médecin de Thann firent connaître à la Société industrielle de Mulhouse la nouvelle loi anglaise sur le travail des enfants. L'idée fit son chemin après 1830, et la Société industrielle, appuyée par la Chambre de commerce de Mulhouse et le Conseil général du Haut-Rhin, demanda officiellement la vote d'une loi semblable en France ; un fabricant surtout, Daniel Legrand, adressa aux Chambres plusieurs pétitions où, devançant les temps, il demandait non seulement cette réforme précise, mais une législation internationale du travail.

La Chambre des députés, dominée par la grande bourgeoisie et mise en garde par les économistes classiques, hésitait à porter une atteinte, si légère qu'elle fût, à la liberté du travail ; mais la célèbre enquête de Villermé sur l'état des manufactures la décida enfin à voter la loi de 1841, qui interdisait d'y faire travailler des enfants au-dessous de huit ans. Cette loi, il est vrai, fut très mal appliquée, faute d'inspecteurs spéciaux chargés d'en assurer l'effet ; mais les industriels alsaciens avaient eu l'honneur de demander, les premiers, en France, des mesures de protection ouvrière. Ils savaient aussi prendre d'heureuses initiatives. Villermé note les efforts de

1. V. Paul Muller, *la Révolution de* 1848 *en Alsace*, 1912.

plusieurs d'entre eux pour assurer la fréquentation scolaire ; il parle des maisons construites par André Kœchlin pour loger trente-six ménages d'ouvriers, et de la souscription ouverte pour le même objet parmi les autres patrons. C'est de là que devait sortir plus tard la société qui, sous l'impulsion de Jean Dollfus, éleva les célèbres cités ouvrières de Mulhouse. Le Haut-Rhin d'ailleurs était ouvert aux théories sociales nouvelles ; le fouriérisme surtout y rencontra un accueil favorable, grâce à la propagande faite par un médecin réputé de Colmar, Jaenger, et nombre de bourgeois s'abonnèrent au journal de Victor Considérant, la *Démocratie pacifique*. Ainsi l'Alsace, malgré sa sympathie pour le gouvernement de Louis-Philippe, était pénétrée par les idées démocratiques et progressives ; voilà pourquoi elle adhéra si facilement à la République en 1848.

II

La vie religieuse était très développée. Catholiques et protestants formaient des groupes compacts, bien distincts, où les mariages mixtes étaient rares ; cet état de choses influait souvent sur la vie politique, surtout quand il s'agissait d'élire les conseils municipaux. Mais cela n'empêchait par les rapports amicaux entre familles de confessions différentes ; le régime d'égalité assuré aux deux cultes par tous les gouvernements depuis le début du XIXe siècle faisait peu à peu disparaître l'ancienne intolérance. Les catholiques avaient pour eux le nombre, surtout dans les masses paysannes. La bourgeoisie catholique prit part aux luttes soulevées en France et en Allemagne par les progrès de l'ultramontanisme et par les doctrines de Lamennais. Les évêques de Strasbourg, le fougueux Tharin, qui devint précepteur du duc de Bordeaux, et surtout Trevern étaient des gallicans déclarés. Mais Strasbourg eut son Lamennais, qui fut l'abbé Bautain. C'était un ancien normalien, élève de Victor Cousin, devenu professeur de philosophie à la Faculté des lettres. Il considérait la raison comme incapable d'atteindre à la vérité ; bientôt il se convertit

et devint prêtre, subissant l'influence d'une femme renommée pour sa dévotion, mademoiselle Humann, la sœur du futur ministre. Elle aida Bautain à former un groupe de disciples fidèles, pareil à celui qui entourait Lamennais à la Chesnaie. Trévern leur confia en 1830 la direction de son petit séminaire ; mais bientôt le désaccord se manifesta entre le prélat gallican, fidèle à la vieille apologétique, et le prêtre novateur ; Bautain finit par quitter l'Alsace pour Paris, après avoir vu Rome censurer son fidéisme. Cependant le néo-catholicisme ultramontain avait été propagé sur les deux rives du Rhin par deux Alsaciens devenus successivement évêques de Mayence, Colmar et Humann, le frère de l'inspiratrice de Bautain. Un de leurs élèves, Raess, professeur au séminaire de Mayence, fut un publiciste populaire, qui fonda un journal religieux très lu, *Der Katholik* ; revenu après 1830 au pays natal, il devint évêque de Strasbourg en 1842 et donna désormais aux associations, à toutes les œuvres catholiques, une impulsion très vive.

Les protestants, moins nombreux que les catholiques, l'emportaient par l'instruction et la richesse ; à part quelques exceptions, comme les Herzog au Logelbach, tout le grand patronat du Haut-Rhin leur appartenait. L'Église luthérienne d'Alsace n'avait pas subi comme l'Église réformée de France un long siècle de persécutions ; elle conservait ses traditions anciennes et la forte organisation à laquelle présidait le Directoire de Strasbourg. La Restauration traita correctement les luthériens et chargea l'un d'eux, Cuvier, d'administrer les cultes non catholiques ; ils n'eurent qu'à se louer de la royauté de 1830.

C'était l'époque du Réveil et des premières luttes entre le protestantisme orthodoxe et le protestantisme libéral ; ce dernier eut de nombreux partisans dans l'Est, surtout à la Faculté de théologie de Strasbourg. Le protestantisme alsacien pouvait s'enorgueillir du grand apôtre qui poursuivit sa carrière jusqu'en 1826 : le pasteur Oberlin avait pendant près d'un demi-siècle évangélisé, civilisé, transformé les cinq hameaux d'un coin sauvage des Vosges, le Ban de la Roche. Sa renommée s'étendit en France comme en Allemagne, et la joie fut grande chez ses coreligionnaires quand le gouverne-

ment de Louis XVIII lui donna la Légion d'honneur. Il avait formé des élèves dignes de lui : dans son entourage vivait Louise Scheppler, une des premières organisatrices des écoles maternelles ; ce furent les enseignements d'Oberlin qui inspirèrent à Daniel Legrand sa campagne en faveur des ouvriers, comme plus tard à Fallot sa propagande pour le christianisme social.

Il y avait aussi en Alsace un groupe israélite nombreux, dont les membres parlaient presque tous le jargon et pratiquaient ces professions de brocanteurs, de colporteurs, de prêteurs sur gages auxquelles des lois d'exception condamnaient leurs ancêtres depuis des siècles. Napoléon avait suspendu pour eux pendant dix ans l'exercice des droits accordés par la Constituante ; ce délai prit fin en 1818, et l'égalité fut désormais complète. Restait à modifier les anciennes mœurs, à franciser les nouveaux citoyens ; dès 1818 le Consistoire central invita ses coreligionnaires de l'Est à se rendre dignes de la confiance qui leur était accordée ; la Société des sciences et des arts de Strasbourg reçut d'un de ses membres israélites la somme nécessaire pour décerner un prix au meilleur mémoire sur les moyens de civiliser les juifs alsaciens ; c'est Beugnot qui remporta le prix. Ces appels furent entendus ; des écoles professionnelles s'ouvrirent pour enseigner aux jeunes gens des métiers industriels ; les écoles primaires juives, où l'on enseigna le français et l'allemand, regorgèrent bientôt d'élèves. Si les campagnes avaient encore à se plaindre des usuriers, il se formait dans les villes une élite instruite, entièrement française. La fondation du séminaire rabbinique de Metz en 1829 contribua beaucoup à ces progrès.

L'instruction d'ailleurs intéressait tout le monde sur les bords de l'Ill. On sait que l'enquête ordonnée par Guizot sur les écoles primaires dans toute la France révéla un état de choses lamentable. Le Bas-Rhin et le Haut-Rhin étaient beaucoup plus avancés : le protestantisme, là comme partout, s'était occupé de l'enseignement populaire, lui fournissant des moyens d'action tels que la bibliothèque à l'usage des instituteurs, fondée par le professeur Blessig. Néanmoins les résultats obtenus étaient encore insuffisants, d'autant plus que la plupart des maîtres d'école enseignaient en allemand. Pour

mettre en œuvre la loi de 1833 le gouvernement trouva un auxiliaire précieux, Louis Willm. C'était le fils d'un pauvre vigneron, qui avait pu faire ses études à force d'énergie, tout en gagnant chaque semaine quelques sous comme instituteur dans une école de hameau, et qui était devenu professeur au gymnase et à la Faculté de théologie de Strasbourg ; on le nomma inspecteur d'Académie du Bas-Rhin. Willm publia en 1843 un excellent livre de pédagogie, dont plusieurs parties n'ont point vieilli, l'*Essai sur l'éducation populaire*. Si l'instruction, disait-il, doit être différente selon les individus, selon les carrières auxquelles ils se destinent, l'éducation doit être la même pour tous, propre à former des hommes, « hommes de bien, hommes complets en même temps que Français et citoyens ». Cette éducation mettra l'enfant au courant des grandes questions qui se posent aujourd'hui ; elle développera le patriotisme sans prêcher la haine. « Nous ne connaissons aucun livre classique français dans lequel on ait cherché à rendre les nations étrangères odieuses à la France. Il s'en faut qu'on puisse dire la même chose de tous les ouvrages dont se nourrit la jeunesse allemande. » L'ouvrage de Willm, qui abondait en remarques pratiques destinées à guider les instituteurs et les inspecteurs, eut un grand succès ; l'Académie française lui décerna un prix. Le pédagogue alsacien jouissait de la protection de Victor Cousin et se liait d'une amitié véritable avec Edgar Quinet [1]. Dans le Haut-Rhin un médecin, qui avait renoncé à sa profession pour devenir directeur de l'École normale de Colmar, fit de celle-ci une des meilleures de France.

L'enseignement secondaire était donné dans les collèges de l'Université, organisés sur le même type qu'ailleurs; les collèges royaux de Strasbourg et de Colmar se signalaient par d'éclatants succès. A côté d'eux subsistait un établissement original, le gymnase protestant de Strasbourg, qui n'était autre que le collège fondé par Jean Sturm au XVIe siècle. On y apprenait à fond l'allemand comme le français, au grand profit des élèves qui en sortaient possesseurs des deux langues. C'est là que se trouvèrent ensemble vers 1830 trois condisciples, Gerhardt,

1. V. Maurice Bloch, *Trois éducateurs alsaciens*, 1911.

Kopp et Wurtz, qui devaient tous marquer leur place dans l'histoire de la chimie. Pour l'enseignement supérieur Strasbourg, seul avec Paris, possédait cinq Facultés. Celles des lettres et des sciences, languissantes comme dans toutes les villes de province, fournissaient principalement des jurys pour le baccalauréat ; leurs professsurs enseignaient presque tous en même temps au collège royal, de sorte que les loisirs leur manquaient pour mener à bien des travaux approfondis. A peine a-t-on conservé à la Faculté des lettres les noms de Bautain et de Génin, professeur de français et brillant philogogue. La Faculté de droit, plus fréquentée par les étudiants, leur laissait le souvenir de cours ennuyeux, dépourvus de vie et de vraie science.

Beaucoup plus actives et originales étaient les deux autres corporations savantes. La Faculté de médecine était la seule de France en dehors des vieilles Écoles de Paris et de Montpellier ; on la mettait au troisième rang, car elle n'avait pas encore les hommes qui firent sa réputation sous Napoléon III, Hirtz, Kœberlé, Schutzenberger. Mais on y trouvait déjà des professeurs de mérite : Fodéré ne fut pas seulement un remarquable philanthrope, mais un des créateurs de la médecine légale ; Cailliot fonda le premier laboratoire de travaux pratiques bien installé en province, et trouva dans Wurtz un excellent préparateur. Kuss avait l'étoffe d'un grand professeur et d'un grand savant ; mais il donna bientôt son temps à sa clientèle, aux pauvres, qui ne le payaient pas et qu'il soignait par devoir social. Ce Raspail strasbourgeois devait être représentant « rouge » en 1849, maire en 1870, député en 1871, et mourir d'épuisement et de douleur à Bordeaux le jour où l'Assemblée nationale ratifia les préliminaires de paix qui donnaient l'Alsace à l'Allemagne.

La Faculté de théologie protestante fournissait un centre intellectuel au luthéranisme français, mais beaucoup d'étudiants calvinistes la fréquentaient aussi, trouvant les études plus fortes qu'à Montauban. Les professeurs mettaient leurs élèves au courant de tout le travail historique et théologique fourni par l'Allemagne. Le plus remarquable d'entre eux, Édouard Reuss, consacra sa longue vie à l'explication des Écritures. C'était un savant d'une indépendance complète,

qui a devancé Baur aussi bien que Renan par ses études critiques sur l'Ancien ou le Nouveau Testament ; cette hardiesse dans la recherche allait de pair avec un caractère circonspect, modéré, avec le désir de ne pas troubler la foi de ses contemporains. Ce furent ses élèves, Edmond Scherer et Colani, qui tirèrent plus tard les conséquences philosophiques de son œuvre.

La campagne menée sous Louis-Philippe contre l'enseignement universitaire ne laissa pas indifférente la capitale de l'Alsace. Il y avait là un groupe de catholiques militants qui, au lieu de mettre leurs fils au collège royal, les envoyaient à celui des Jésuites à Fribourg en Suisse. Les attaques dirigées dans plusieurs villes contre les disciples de Cousin, tels que Bersot à Bordeaux et Francisque Bouillier à Lyon, se portèrent à Strasbourg contre le philosophe italien Ferrari, devenu suppléant de Bautain à la Faculté des lettres. On l'accusa d'avoir fait, à propos de la *République* de Platon, l'éloge du communisme, et il fut mis en disponibilité. Génin vengea bientôt son collègue par des articles anticléricaux très vifs et spirituels, qui parurent dans *le National* avant de former un volume, *les Jésuites et l'Université* (1844) ; mais lui aussi fut frappé par le ministère. Enfin la publication d'un écrit du Strasbourgeois Busch contre les Jésuites amena un procès retentissant où l'écrivain, défendu par Jules Favre, fut acquitté.

III

Les rapports de l'Alsace avec l'Allemagne étaient fréquents. Les rapports économiques, très suivis sous l'ancien régime, quand l'Alsace était pays « étranger effectif », et sous Napoléon, quand une partie de l'Allemagne appartenait à la France, devinrent plus rares depuis 1815, à cause du régime douanier français. Les rapports politiques furent entretenus surtout par les libéraux allemands qui, victimes des gouvernements réactionnaires sous le régime Metternich, venaient chercher un refuge à Strasbourg ; c'étaient presque tous des intellec-

tuels, journalistes, étudiants, imprimeurs. En 1819, quand le congrès de Carlsbad commença la répression, il arriva une cinquantaine de fugitifs, parmi lesquels Gœrres ; son séjour en Alsace dura longtemps, et c'est là que l'ancien révolutionnaire acheva de se transformer en catholique passionné, collaborant au journal de Raess avant d'aller comme professeur à l'Université de Munich. Mais ce fut surtout de 1831 à 1837 que les réfugiés se succédèrent. Citons parmi eux les journalistes Cornelius, Harro Harring, Rauschenplatt, l'avocat Venedey qui devint un des principaux chefs de la proscription allemande, le démagogue bavarois Wirth, Karl Vogt, le grand savant qui demeura toujours l'adversaire implacable de la Prusse, et Georges Buchner, le jeune dramaturge qui a écrit *la Mort de Danton*. Ils étaient heureux de trouver en France un pays où l'on parlait allemand, où l'on recevait bien les étrangers.

Mais le gouvernement de Louis-Philippe, soucieux de rester en bons termes avec les souverains de la Confédération germanique, ne tarda point à surveiller de près ces hôtes compromettants. Le préfet du Bas-Rhin, chargé de cette mission, donna l'ordre à tous les commissaires de police de lui signaler n'importe quel réfugié. Le commissaire de Strasbourg, Pfister, Alsacien pur sang et démocrate convaincu, appliqua cet ordre à sa façon. Il promit aux libéraux allemands de ne pas les dénoncer, à condition qu'ils lui feraient connaître toutes les brebis galeuses qui se glisseraient parmi eux ; comme sa promesse leur inspirait confiance, il put dresser la liste complète des fugitifs (*Strömer*), puis celle des escrocs ou voleurs qui se donnaient comme proscrits (*Strömende Gauner*), enfin celle des proscrits capables de voler ou d'escroquer (*Gaunerische Strömer*) ; les réfugiés paisibles y gagnèrent et l'ordre public n'y perdit rien. Peu à peu la plupart de ces Allemands passèrent en Suisse ou rentrèrent chez eux en faisant amende honorable [1].

Quant à la population strasbourgeoise, de même qu'elle avait reçu chaleureusement les Polonais fugitifs, elle fit bon accueil aux proscrits d'outre-Rhin. Deux avocats libéraux,

1. V. Wiltberger, *Die deutschen politischen Flüchtlinge in Strassburg*, 1910.

Schnéegans et Lichtenberger, secondés par quelques professeurs des Facultés, leur venaient en aide ; le *Courrier du Bas-Rhin* les recommandait à ses lecteurs, insérait leurs communications et leur procurait quelquefois du travail. Mais la plupart s'aliénèrent bientôt les sympathies françaises. Les étudiants allemands virent que les étudiants alsaciens considéraient leurs coutumes corporatives, leurs duels, leurs beuveries obligatoires, comme des restes de barbarie. Et surtout les proscrits, comme le raconte Venedey, irritèrent leurs hôtes en voulant leur persuader que l'Alsace faisait partie de la nation allemande. Ils purent s'apercevoir bientôt que l'Alsacien conservait son dédain tranquille pour le « Schwobe ».

Les rapports avec le reste de la France allaient se multipliant chaque jour. Bien que Paris fût très loin, avant la création des chemins de fer, on le prenait pour modèle. « Les mœurs de Colmar, écrivait un voyageur en 1823, sont, comme partout ailleurs, calquées sur celles de Paris [1]. » L'éducation universitaire habitua les fils de la bourgeoisie à parler plutôt le français que l'allemand. Les fonctionnaires de tout le royaume connaissaient Strasbourg et Colmar comme des résidences de choix ; de leur côté, les fonctionnaires alsaciens, chaque jour plus nombreux, se répandaient dans toutes les provinces. Plus d'un jeune Alsacien rêvait de Paris. Auguste Nefftzer, par exemple, après de brillantes études au collège de Colmar et à la Faculté de théologie de Strasbourg, écrivit en 1843 au journaliste le plus renommé de l'époque, à Émile de Girardin, pour lui demander de collaborer à *la Presse* : « J'ai devant moi, lui disait-il, la perspective d'un avenir certain, et il ne tient qu'à moi de couler dans quelque village d'Alsace la vie heureuse et paisible du vicaire de Wakefield ; mais mes inclinations sont ailleurs, et mes idées ne sont point celles d'un ministre de l'Évangile. Un charme irrésistible m'entraîne vers Paris, et une voix intérieure me dit que, de nos jours, une idée neuve doit plutôt se produire dans les colonnes d'un journal que dans la chaire chrétienne. » Girardin lui répondit simplement, « Venez », et conserva pendant de longues années auprès de lui le futur fondateur du *Temps*. Le français gagnait

1. Verfèle, *Pèlerinages d'un Childe-Harold parisien*, 1825.

dans toute la classe instruite. Édouard Reuss, après avoir professé ou écrit surtout en allemand, s'habituait à employer notre langue de préférence. Les comédiens allemands, qui comprenaient Strasbourg dans leurs tournées, se virent délaissés peu à peu et cessèrent de s'y arrêter.

Dans le peuple, on connaissait bien moins le français, mais il était en progrès. Le service militaire y contribua beaucoup : l'Alsace fournissait non seulement les hommes appelés par le tirage au sort, mais un nombre considérable de remplaçants ; leur service terminé, ils revenaient au pays parlant un français rudimentaire. Les divers clergés, malgré les conseils des préfets, conservaient de préférence l'emploi du dialecte populaire ; cependant certains prêtres et pasteurs commençaient à prêcher alternativement dans les deux langues. La loi de 1833 produisit ses premiers effets dans les écoles primaires des villes au bout d'une dizaine d'années. Mais beaucoup de paysans n'usaient que du patois alsacien, et comprenaient aussi peu le *hoch titsch*, l'allemand, que le français [1].

L'Alsace au temps de Louis-Philippe jouait le rôle utile d'intermédiaire entre deux civilisations ; elle initiait la France aux découvertes économiques et aux méthodes pédagogiques de l'Allemagne ; elle habituait les Allemands à aimer la liberté politique, l'égalité civile et religieuse, en un mot les idées françaises. Un Louis Willm exposait à ses compatriotes qu'ils avaient beaucoup à apprendre chez leurs voisins ; et d'autre part Louis Bœrne, arrivant à Strasbourg en 1830, racontait qu'il pleura de joie et d'émotion en apercevant sur le pont de Kehl le drapeau de Juillet, le drapeau tricolore. Les Alsaciens aimaient à recevoir somptueusement les gens d'outre-Rhin lors des grandes fêtes qu'ils multipliaient volontiers. En 1840, Strasbourg célébra l'érection de la statue de Kléber, puis celle du monument de Gutemberg, qui fournit l'occasion d'un superbe cortège historique. En 1841, de grandes réjouissances marquèrent l'achèvement du chemin de fer de Strasbourg à Bâle ; en 1842, nouvelles fêtes pour le congrès scientifique

1. Je citerai à ce propos une anecdote que j'ai entendu souvent raconter dans ma famille. Un ingénieur français, montant au Haut Kœnigsbourg, demande son chemin en bon allemand à des paysans; ceux-ci ne le comprennent pas et, persuadés qu'il s'exprime dans notre langue, lui répondent : *Nix parler français.*

tenu à Strasbourg. Mais les Alsaciens ne perdaient jamais l'occasion d'exprimer leur joie d'être Français, leur aversion pour tout changement. Ils exprimèrent leurs sentiments avec énergie en 1840, lorsque la crise causée par la question d'Égypte réveilla le chauvinisme allemand et les fureurs des gallophobes. Quelques mois après la chute de Louis-Philippe, l'Alsace put célébrer le second centenaire de sa réunion à la France. Dans une circulaire lancée à ce propos, le maire de Strasbourg écrivait : « Si l'Allemagne se berce encore d'illusions chimériques, si elle croit trouver dans la persistance de la langue allemande au sein de nos campagnes et de nos cités un signe de sympathie irrésistible et d'attraction vers elle, qu'elle se détrompe. L'Alsace est aussi française que la Bretagne, la Flandre, le pays des Basques, et elle veut le rester. »

GEORGES WEILL

LES PLAISIRS

D'UNE PETITE PARISIENNE

SOUS LE SECOND EMPIRE

Elle était pâle et pourtant rose,
Petite, avec de grands cheveux.
Elle disait souvent : je n'ose.
Elle ne disait jamais je veux.

VICTOR HUGO

Il paraît que les petites filles de ma génération ont été élevées dans une époque de corruption... Je n'ai jamais lu ou entendu ce jugement, sans qu'il me vienne à l'esprit le souvenir d'une des plus fines reparties du madré Président Lincoln : pendant la guerre de Sécession on desservait assidûment auprès de lui le général Grant, à qui seul la victoire souriait, l'accusant entre autres méfaits de s'enivrer. Un beau jour le Président, jusque-là apparemment insensible à ces propos, demanda de quel « drink » spécial abusait Grant?

— Pourquoi?

— Pour que j'en envoie aux autres généraux !

Et moi, évoquant de l'atmosphère où s'est écoulée mon enfance, je dis hardiment : viennent les époques de corruption, car évidemment les enfants ne s'en portent pas plus mal.

Le cachet spécial du temps lointain déjà auquel je fais allusion était la séparation nettement caractérisée entre les

enfants et les grandes personnes ; il était admis que « les grandes personnes » détenaient des pouvoirs et des facultés inconnus à la jeunesse, et elles jouissaient en conséquence d'un empire incontesté. A l'occasion, elles condescendaient à introduire les enfants dans ces régions supérieures où tant de choses agréables étaient supposées exister ; et ces excursions avaient une saveur extraordinaire ; on croyait toujours aller à la découverte !...

Les *dimanches* surtout étaient détenteurs de surprises et de plaisirs ; pendant des années, le retour de ce jour a été tellement associé dans mon esprit à des sensations heureuses, que l'empreinte est restée indélébile ; dans un mystérieux tréfonds de moi-même survit encore quelque chose de cette attente, et le « dimanche » a conservé pour moi un prestige inexplicable : il me semble que ce jour-là, quelque messager joyeux va sûrement accourir du fond de l'horizon, m'apporter une bonne nouvelle !

Le plus ordinaire plaisir du dimanche, mais non le moins apprécié, était la *promenade*, j'en jouissais en petite prisonnière évadée, pour qui le monde extérieur possédait une attirance presque enivrante ! Je savourais dès le réveil le sentiment exquis de liberté et de loisir... la journée, vue d'ensemble, paraissait si longue... J'aimais incroyablement les avenues et les boulevards de ce Paris où j'étais née, et qui très tôt, se jalonnèrent pour moi de souvenirs.

Ma mère, comme beaucoup de femmes de cette époque, craignait la marche et la foule ; mon père au contraire était amoureux de la flânerie, et nous nous en allions la main dans la main, par les beaux dimanches, prendre l'air, le soleil et la gaîté ; nous partions à la conquête de la vie ! Quelques pas nous amenaient aux Champs-Élysées, et nous marchions à l'encontre de la foule oisive, bruissante et bariolée, qui débouchait de la place de la Concorde... Quoique certaines toilettes ne fussent pas admises à pied, l'ensemble, par le goût général des couleurs claires qui régnait alors, était brillant et varié.

Les femmes, même les très jeunes femmes, apparaissaient toutes plus ou moins engoncées, dans leurs châles ou leurs lourds manteaux de velours, garnis de fourrure ou de falbalas, coiffées de chapeaux volumineux encadrant étroitement le

visage de « joues » de tulle blanc; des bavolets cachant la nuque et de larges brides s'étalant en nœuds sous le menton; les capotes « habillées » de nuances vives, grenat, bleu, vert, blanc, se faisaient en velours épinglé ou en satin; les plumes, les marabouts, les fleurs abondaient. Quant aux jupes, plus ou moins volantées, ou d'étoffes à se tenir seules debout, elles s'épandaient sur les vastes « cages », que couvraient de fins jupons de percale; le jupon était un des raffinements des femmes soigneuses et élégantes et elles les multipliaient; comme il fallait forcément relever sa robe pour cheminer avec un peu d'aisance, on les laissait voir, et leur recherche et leur impeccabilité cotaient une femme. Ah ! les belles dames de mon enfance n'avaient pas une silhouette dégagée, mais tout ce lourd harnais forçait à se bien tenir, et il importait pour manœuvrer sans gaucherie tant de mètres d'étoffe, savoir marcher. Les ménages se donnaient correctement le bras; le petit peuple d'enfants s'ébattait sous la surveillance de bonnes à bonnets blancs (toutes françaises), familières et affectueuses avec les mioches confiés à leur garde, les petites filles portaient aussi des robes à volants, aussi des manteaux de velours, et l'hiver, des capotes, réductions de celles de leurs mamans; les garçonnets en tenue du dimanche avaient des blouses en velours noires ou bleues, et des petites casquettes ornées de pompons; ils s'appelaient Ernest ou Émile ou Léon, adoraient les zouaves, et n'avaient pas de plus vive ambition que d'être aux jours gras, déguisés en « zouzous ».

Les marchandes de plaisir menaient grand bruit avec leur crécelle, on les entourait, et les chevaux de bois et Guignol ne manquaient pas non plus de clients ; sur ce point le monde n'est pas changé. Je raffolais de Guignol, et Galopin surtout excitait mon profond intérêt, aucun spectacle n'a été plus vivant pour moi que celui-là ; l'illusion était plus forte qu'avec des êtres en chair et en os, la curiosité plus intense, ces visages de bois impassibles plus impressionnants que les figures mobiles, et cette voix, venant de je ne sais où, plus saisissante qu'un organe naturel et explicable, c'était l'inconnu ! l'inconnu qui fait peur, et qu'on veut cependant connaître !

Mon désir de savoir était insatiable, j'ambitionnais d'apprendre l'histoire de chaque promeneur, et pleine de confiance

en l'omniscience de mon père, je lui demandais de me la raconter... Une classe de personnes surtout, excitait plus particulièrement ma curiosité. Au temps où j'étais petite fille, il y avait de vieilles gens; il n'y en a plus aujourd'hui : et je m'en félicite. Un coin des Champs-Élysées, celui situé entre l'avenue Marigny et l'avenue Gabriel, semblait plus particulièrement réservé à ces invalides de la vie ; vieux messieurs et vieilles dames, venant en compagnie et sous l'escorte d'une bonne proprette à bonnet blanc, qui portait les pliants, s'asseoir au soleil d'hiver. Je connaissais de vue un grand nombre de ces paisibles retraités ; l'un d'eux attirait spécialement mon attention : c'était un vieil homme d'aspect martial, droit comme un cyprès et paraissant très capable de veiller sur sa propre sécurité; hiver comme été, il portait un chapeau haut de forme gris à longs poils, posé en bataille sur une perruque frisée d'un blond roux ; son paletot, gris aussi, était étroitement serré à la taille, et une énorme rosette d'officier de la Légion d'honneur s'étalait à sa boutonnière. Ce vieux monsieur était évidemment un ancien soldat du « Grand Empereur », et je ne pouvais le rencontrer sans solliciter aussitôt de mon père le récit de ses campagnes, je l'obtenais, toujours varié, et nous avions décidé, que le vieil officier avait dû, au milieu de périls inouïs, franchir la Bérésina, après avoir échappé à la poursuite des féroces cosaques ! Les cosaques ont joué un grand rôle dans mon imagination d'enfant ; maintes fois aux pantomimes équestres de l'Hippodrome, je les avais vus, la mine sauvage, avec leurs bonnets de fourrure, leurs barbes incultes, leurs houppelandes au poitrail bourré de cartouches, leurs lances baissées, fondre, en un galop effréné, sur des soldats français qui les mettaient en déroute bien entendu.

Toute l'époque de mon enfance était dominée par l'ombre du « Grand Empereur », nous ne le nommions jamais autrement ; l'épopée napoléonienne était extrêmement présente à l'esprit de jeunes êtres qui rencontraient dans leurs familles et ailleurs de nombreux témoins de ces jours glorieux; n'avais-je pas, moi-même, eu ma tête blonde caressée par le comte de Cambyse, à qui en personne l'Empereur avait dit : « Cambyse, Cambyse? est-ce que vous descendez du roi de Perse? » Les

médaillés de Sainte-Hélène inspiraient un réel respect, un vieux serviteur de la maison paternelle en portait l'insigne de bronze, mais celui-là, quoiqu'il eût vu l'Empereur maintes fois, était incapable de rien raconter; il m'impressionnait tout de même, c'était un témoin !

Le côté plastique de l'époque de l'Empire m'était particulièrement familier : mon père, alors qu'il était tout jeune, avait collé sur un haut paravent une foule d'estampes, dont plusieurs de Raffet, de Charlet, représentant les beaux soldats, à bonnets à poils, à dolmans fourrés, à culottes brodées, à hautes bottes ; il y avait (et il y a encore) sur ce paravent de nombreux portraits contemporains du temps de Napoléon Ier, des aigles, des étendards, tous les fiers accessoires de la puissance... J'ai passé des heures à m'entretenir avec ces images, d'autant plus intéressantes, qu'elles n'avaient pas été disposées au hasard, mais avec une intelligence, qui parfois donnait à leur groupement une valeur symbolique. Ainsi, au-dessous de Napoléon, au masque triomphateur, de Napoléon vêtu en habits du sacre et entouré de vieux grenadiers, un immense éléphant se dresse et, dans le vide, entre ses lourdes pattes qui paraissent des piliers, une petite estampe montre l'Empereur déchu sur son lit de mort à Longwood !

... Tous ces gens m'étaient en conséquence aussi réels que ceux que je rencontrais dans la rue. D'autres impressions venaient fortifier celles-ci : fréquemment, le dimanche, nous montions à l'atelier du peintre Jean Gigoux. Cet atelier était bâti sur un monticule boisé, situé exactement à la partie de l'avenue Friedland où s'élève aujourd'hui la statue de l'auteur de la *Comédie humaine*. On accédait à l'atelier par un étroit escalier taillé dans la butte. L'ami Gigoux nous accueillait avec une chaude cordialité. Il m'aimait beaucoup, et je lui rendais son affection, quoiqu'il fût d'aspect un peu effrayant, avec sa laideur expressive, ses immenses moustaches blondes de Gaulois et ses longs cheveux ; c'est pourtant le seul être humain sur qui je me sois livrée à des voies de fait ! A l'époque de ma quatrième année, il avait peint de moi un portrait, qui est une œuvre d'art de toute beauté et ne ressemble en rien aux effigies de convention, alors à la mode ; il a placé la petite fille hors du temps, et derrière les yeux bleus largement ouverts,

a révélé l'âme. Son modèle lui plaisait et il m'avait également représentée dans un grand tableau des *Saisons* (qui a été brûlé pendant la Commune) ; sur cette toile il m'avait campée sur l'épaule d'une moissonneuse, et pour me voir à la hauteur voulue, je posais assise sur la dernière marche d'une échelle. Je n'étais pas toujours aussi immobile que Gigoux l'eût souhaité et, comme c'était un homme bougon, quoique excellent, il se mit un jour assez rudement à prendre mon père à parti sur mon indiscipline. Alors, dégringolant rapidement de mon échelle, sans demander de permission, je me jetais les poings fermés sur Gigoux... qui, surpris par l'attaque, s'écria : « Ah ! que je voudrais la peindre comme ça ! » Cet épisode, que personnellement j'avais oublié, mais à propos duquel Gigoux me taquinait, n'avait pas nui à nos bonnes relations, et j'arrivais toujours avec plaisir à l'atelier. Je vois encore dans le fond, une toile immense sur laquelle revivait « l'Empereur » au bivouac d'Austerlitz. Seul, assis devant un feu brûlant sur la terre nue, et ses maréchaux et ses généraux chamarrés, debout derrière lui..., à l'horizon l'armée;... Gigoux était fanatique de l'Empereur, il me menait devant l'image de son idole et me disait de sa voix rauque et affectueuse : « Regarde-le, ma petite ! » Et je le regardais, et je croyais le voir respirer, et je tremblais d'admiration ! Aussi tous les raisonnements qu'on me faisait ensuite sur les horreurs et les cruautés de la guerre ne me touchaient point... dans ma petite âme d'enfant, j'étais éprise de la gloire ! Un de mes pèlerinages de prédilection était celui de la colonne Vendôme. La colonne avait alors son gardien, relique vivante de la Grande Armée, tout chevronné et décoré, sa présence donnait une vie au bronze, du moins, pour moi... De mes jeunes yeux perçants je dévorais les scènes qui se déroulaient sur la colonne, et mon imagination les animait... La vaste place, toujours si tranquille, se remplissait soudain... d'abord surgissait l'Empereur, au visage pâle, sur son cheval blanc, puis Murat, extraordinairement magnifique, avec ses fourrures, ses ors, ses plumes, son sabre recourbé... le fougueux roi de Naples me plaisait spécialement... derrière eux les troupes... la cavalerie, puis les canons, puis les blessés...

Une des visions de ma petite enfance, qui avait eu un pro-

fond retentissement en moi, et dont l'impression subsistait, quoique le souvenir manquât de précision, était le retour des troupes victorieuses de Crimée... Je n'avais gardé de net et de clair dans ma mémoire que la silhouette des sapeurs, avec leurs gigantesques bonnets à poil, leur étincelant tablier blanc, leurs haches miroitantes, et leur allure... ils marchaient d'un pas que rien évidemment ne pouvait faire reculer, ils me donnèrent, faible petite enfant, l'impression de la force invincible... Je les ressuscitais sur la place Vendôme, me figurant que la vieille garde devait leur ressembler... ils passaient dans un fracas d'armes... Empereur, troupes, canons... puis il fallait rentrer dans la réalité !

*
* *

De la place Vendôme on était vite arrivé aux Tuileries; la sentinelle dépassée (il y en avait une à chaque grille) on descendait dans le vieux jardin ! Je le préférais à tout autre; au temps où j'y apprenais mes lettres, j'y avais, avec une foi robuste, poursuivi la première chimère : l'oiseau sur la queue duquel j'espérais poser le grain de sel qui le ferait mon captif ! Un petit cornet en mains, dressée sur la pointe de mes pieds, arrêtant mon souffle, attentive, et frémissante d'espoir, j'approchais lentement de la bestiole... qui invariablement s'envolait au moment même, où je croyais la tenir !

En grandissant, je trouvais aux Tuileries d'autres et de plus puissants attraits... Je m'intéressais, et au marronnier précoce et aux caisses d'oranger, dont la sortie au printemps me réjouissait, j'admirais les statues et devant le *Laocoon* que je m'obstinais à contempler, j'ai souffert de véritables angoisses ! J'apprenais ainsi en me jouant une foule de faits. La façade du château exerçait sur moi une réelle fascination; elle paraissait cacher tant de souvenirs, tant de choses extraordinaires. — Depuis Catherine de Médicis qui l'avait bâti, jusqu'à la petite Infante, qui donnait son nom au jardin réservé dont un saut de loup me séparait, chaque ombre sortant du passé me passionnait. Je ne me lassais pas d'entendre le récit des événements dont le souvenir s'associait aux Tuileries. On ne profite pas assez pour l'enseignement de l'histoire du goût

qu'ont tous les enfants pour la répétition de ce qui leur a été conté. Il était si poignant de songer, que par ces fenêtres, en face de moi, la pauvre reine martyre avait vu s'avancer à travers le jardin les hordes révolutionnaires !... Les révolutions occupaient beaucoup mon esprit, je les réprouvais, mais je les trouvais intéressantes... Celle de 1848 n'était pas loin, et j'ai regardé plus d'une fois, avec un peu de mépris, la petite porte par laquelle, ayant suivi le passage souterrain sous la terrasse du bord de l'eau, Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie sortirent pour monter en vulgaire fiacre, et s'évader ainsi de la souveraineté ! Ils étaient partis, eux aussi, pour ne plus revenir.

La plupart de ces évocations étaient tristes ; mais il s'en trouvait de divertissantes, telle l'anecdote, parfaitement véridique, dont la récidive m'amusait toujours, et qui a gravé à jamais, d'une certaine façon, dans mon cerveau, la curieuse personnalité de Louis-le-Désiré. La voici : lors de sa seconde rentrée à Paris, le roi, appuyé au balcon que j'apercevais, se penchait vers le peuple massé dans le jardin, et qui frénétiquement l'acclamait. Louis XVIII, paternel et souriant, saluait d'une main bénévole et condescendante ses féaux sujets, tout en murmurant entre ses dents, pendant qu'il se tournait de droite et de gauche pour n'exclure personne : *Sacrée canaille !...* et toujours plus gracieusement : *Sacrée canaille !...*

C'est sans doute cette lucidité qui lui a permis de mourir dans le palais de ses pères, et non en exil !

***

Les occupants actuels des Tuileries, dominaient naturellement de toute la force de la vie, le passé mort, et qu'il fallait un effort pour imaginer.

Voilà l'Empereur ! Je n'entendais jamais ces mots annonciateurs sans une sorte d'émoi ; dans la foule, soit aux Champs-Élysées, ou parmi les passants de la rue de Rivoli, se produisait aussitôt un petit frémissement, on se pressait sur le bord du trottoir, et Napoléon III, simple et l'air débonnaire, passait rapidement dans le haut phaéton qu'il conduisait lui-même d'une main habile ; l'opposition latente à l'Empire ne parais-

sait guère à la surface, presque tous les hommes saluaient; l'Empereur, assidûment, sans hauteur et sans flatterie, rendait les saluts.

Napoléon III avait alors la réputation d'être tout puissant, de dominer l'Europe; une sorte de mystère l'entourait, on le savait taciturne, et ce don du silence était compté en signe de force. Pauvre Empereur ! je croyais de bonne foi, que comme un maître d'équipage, il n'avait qu'à siffler sa meute et que nul n'oserait se dérober à son appel...

Il y avait certes plaisir à se trouver sur le passage de l'Empereur ; mais un bien plus vif intérêt, à voir l'Impératrice monter l'avenue des Champs-Élysées dans sa calèche. Dès qu'étaient signalées les livrées impériales, tous les yeux se tournaient vers la voiture aperçue de loin. L'Impératrice venait comme une clarté ; sa radieuse beauté avait quelque chose de si éclatant, la femme était vraiment ravissante à cette heure du plein épanouissement de sa jeunesse ; les couleurs de ses chapeaux étaient invariablement les plus seyantes à son teint et à ses cheveux dorés, et la grâce de son salut incomparable ! Elle paraissait heureuse de vivre ! Ces rencontres rehaussaient l'agrément de la promenade ; il y avait aussi le petit Prince, si mignon avec son jeune visage rond qui se montrait à la portière, et les beaux cent gardes entourant d'une escorte protectrice le grand landau... Je croyais ces choses établies pour l'éternité. Ah ! ceux qui approchaient de la vingtième année en 1870 ont été rudement réveillés du songe qui les avait bercés !

La rue était en vérité bien amusante et détenait toutes sortes de spectacles. On y voyait l'Empereur, et on y voyait des charlatans, infiniment attirants eux aussi en leur genre ! Car aux jours de simplicité morale de mon enfance les charlatans se donnaient ouvertement pour tels, et leur confiance dans la naïveté du public n'était pas trompée, ils attiraient toujours de nombreux badauds. Le plus éclatant des charlatans, que je tenais bien assurément pour un personnage extraordinaire, était « Mangin ». En rutilant casque doré, en robe cabalistique de magicien, juché, tel un Romain sur son char, arrêté au coin du marché aux fleurs de la Madeleine, il pérorait d'une voix tonitruante, qu'accompagnait une grosse

musique ; il débitait des crayons à l'extérieur doré... Je ne me souviens pas s'il arrachait les dents, ce qui était la spécialité du charlatan ; j'ai assisté de loin à des scènes de ce genre dans d'autres quartiers, et quoique extrêmement « piteuse » de mon naturel, et ayant le dentiste en mortelle terreur, le patient exhibé sur la voiture ne m'inspirait pas de compassion, je subissais l'ascendant du verbe abondant et des gestes emphatiques du charlatan. Je n'étais pas tout à fait sûre que les charlatans, grâce à des moyens ignorés des simples mortels, ne fussent pas détenteurs de pouvoirs spéciaux ; les charlatans ont pris d'autres formes, ils ne portent plus de casque étincelant; je regrette la sincérité de celle que j'ai connue à l'heure de prime.

***

Le dimanche était aussi le jour des visites, toutes n'étaient pas également divertissantes ; une, faisait exception et possédait un prestige spécial et un attrait, que la répétition n'épuisait pas : c'était celle qui nous menait dans la tranquille rue de Balzac sonner à la porte de madame de Balzac, bienveillante et affectueuse amie de la petite fille à laquelle elle inspirait une profonde vénération.

Je connaissais les grandes lignes de sa vie, comme quoi, haute et puissante dame étrangère, elle avait donné son cœur au grand génie qu'était Balzac, l'avait épousé, et quittant les palais où s'était écoulé son existence, était venue vivre dans la petite maison basse, qui, même à mes yeux d'enfant, paraissait baroque et peu habitable.

Cette visite de toute façon sortait de l'ordinaire et avait un charme presque mystérieux. Pour commencer, la rue si déserte et retirée, dont tout un côté n'était formé que par un mur élevé, que surplombaient les grands arbres du parc du peintre de marine Gudin.

La porte cochère de la maison de Balzac se trouvait vers le bout, proche du vieux faubourg du Roule. Cette porte, très haute et large, était flanquée à gauche du corps de logis, dont on n'apercevait que le toit écrasé, couvert de vieilles tuiles brunes. Quand on sonnait, on entendait distinctement se

répercuter le tintement de la cloche, mais l'attente pour être admis était toujours assez longue, enfin paraissait, soit un domestique mal tenu, soit une cuisinière relevant son tablier qui vous introduisait. On pénétrait d'abord dans un jardin étroit et triste, que garnissait uniquement une rangée d'arbres à droite ; la façade de la maison s'étendait assez longue, composée d'un rez-de-chaussée au ras de terre, extraordinairement bas, et d'un seul étage dans les mêmes proportions. Six ou sept petites fenêtres trouaient cette façade d'aspect délabré et pauvre. Une porte-fenêtre donnait accès dans une petite salle d'entrée, vide, mais coquette d'aspect, aux murs peints de sujets pompéiens ; ceci déjà différait sensiblement des antichambres ordinaires ! Une lourde et épaisse porte à un seul battant ouvrait sur le salon. Ce salon était une pièce à trois étroites fenêtres en renfoncement, donnant peu de lumière, car évidemment la question de l'éclairage diurne n'avait pas intéressé l'architecte ; les murs et le plafond, qu'un homme de taille moyenne pouvait toucher, étaient dorés avec profusion, et les portes du fond et du côté garnies de petits miroirs ; la cheminée haute et riche, se trouvait immédiatement à gauche en entrant, une magnifique garniture la surmontait. Entre la deuxième et la troisième fenêtre, dans le courant d'air venant de la porte, sur un fauteuil doré garni de soie cramoisie, était invariablement assise madame de Balzac ; je crois qu'elle ne sortait jamais, ou quasi jamais. Quand je l'ai connue, elle avait de peu passé la cinquantaine ; mais ne possédait plus un signe de jeunesse. L'embonpoint l'avait alourdie et rendue presque impotente, sa tête très forte avait un front olympien (selon l'expression de Balzac) surmonté par un « tour » de cheveux châtains que recouvraient d'élégants bonnets de tulle blanc à rubans de couleurs vives ; cerise, jaune, vert, noués sous le menton, ces couleurs allaient bien à son teint très blanc et très beau; elle louchait, mais non sans agrément, le nez était fin, la bouche petite et très gracieuse, c'était la plus grande dame qui fût au monde, royale d'attitude dans cette « folie » d'un financier du XVIIIe siècle comme jadis dans les nobles et vastes habitations de sa jeunesse ; servie par le personnel le plus incomplet, elle restait ce qu'elle avait été lorsqu'un monde de serviteurs l'entourait, leur nombre

(soixante-quinze) avait-elle écrit une fois, stupéfiait Balzac ! Cette pièce principale de la folie Beaujon avait certes vu d'étranges spectacles ; mais rien de plus singulier assurément que celui de cette grande dame slave, échouée à ce port imprévu où elle semblait à l'aise et satisfaite ; elle ne se levait jamais et tendait sa main, restée belle, aux hommages, son parler était charmant, un peu chantant, d'une grâce exquise, elle possédait la tranquille autorité que donne une longue habitude du commandement. En face de la cheminée une console en marbre blanc appuyée au mur, portait le buste monumental de Balzac qui dressait fièrement son cou de taureau. Ce buste emplissait la pièce et, j'en ai la persuasion, exerçait une réelle influence ! A la gauche de madame de Balzac se trouvait une table formée d'un énorme bloc de malachite porté par des pieds dorés, sur cette table, elle posait le livre qu'elle lisait, car son avidité de lire et d'apprendre dépassait ce qu'on peut imaginer ! c'était une soif que rien ne pouvait apaiser.

C'est chez madame de Balzac que j'ai fait mes débuts sur la scène du monde !

Les amis et commensaux de la maison formaient un assemblage tout à fait hétéroclite et curieux : écrivains, peintres, musiciens, savants, érudits de tout genre. Je ne sais duquel d'entre eux vint l'étonnante idée de faire jouer à trois petites filles : les deux petites nièces de madame de Balzac : Séverine et Minna de L... et moi-même — une comédie en *chinois*, j'ai bien dit : *chinois* ; nos rôles nous furent donnés et nous dûmes apprendre par cœur les étranges onomatopées transcrites à notre intention. Il fallait aussi s'assimiler les intonations et les gestes appropriés. Je ne me souviens plus des répétitions, mais très bien de la représentation ; nous étions élégamment habillées comme de petites célestes ; j'ai encore mes pantoufles cerises, auxquelles un gland était supposé donner un cachet absolument exotique ; je ne sais où sont allées la tunique et la culotte de soie? Nous étions bien entendu coiffées à *la chinoise*, et j'imagine que nous formions trois séduisants bibelots d'étagère. La scène était devant le buste de Balzac, qui nous regardait, un paravent d'un côté nous servait de portant ! Les spectateurs étaient tassés devant la cheminée, il y avait là de grandes dames polonaises et les habitués de la

maison : en tête l'ami Gigoux, Charles Blanc, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, petit et prétentieux, avec des attitudes de ballerine, et un énorme monsieur, qui s'appelait Raucourt je crois, était professeur d'art dramatique, et possédait une voix de tonnerre; il eut, j'en ai une vague souvenance, quelque chose à faire avec la mise en scène.

Le « chinois », car il y avait un travesti dans la pièce, et les deux petites chinoises se divertirent beaucoup, le fait de parler une langue inconnue enlevait la timidité... Je me demande si cette incroyable cacophonie pouvait être compréhensible à aucune créature humaine? J'en doute ! Madame de Balzac se montra grandement satisfaite, et ce fut une belle histoire à raconter aux petites amies, que d'avoir joué la comédie en chinois ! La représentation demeura unique mais non le port du costume. Le carnaval était une sérieuse réalité pour les petites filles, nous l'avions de bonne heure dans le sang, et c'eût été un désastre (qui n'arrivait jamais) de passer les jours gras sans se déguiser peu ou prou ; les costumes, selon les circonstances, étaient plus ou moins somptueux ; mais se transformer en laitière ou en Normande, ne demandait pas de grands efforts de quelque genre que ce soit ! Nous avions, moi et mes jeunes contemporains, la superstition du bœuf gras ! Pour ma part la procession du bœuf gras, tout fleuri avant le sacrifice, avait quelque chose de sacerdotal, similaire à la procession du bœuf Apis, et, en y réfléchissant, je me rends compte que cette idée n'était pas aussi bête qu'elle en a l'air. La rencontre des masques dans la rue procurait un amusement un peu troublant mais très apprécié, il n'y avait pas d'apaches dans ce temps-là, et une sorte de franc-maçonnerie familiale régnait ce jour de fête entre toutes les classes. Nombreux étaient les joyeux enfants déguisés, et exhibant aux Champs-Élysées et sur les boulevards leurs jolis oripeaux, ni confettis, ni affreux serpentins ne venaient gâter leur joie, à peine si un faux nez trop accentué causait une légère et agréable terreur !

Je remis donc ma robe de potiche aux premiers jours gras, et je fus menée ainsi vêtue, faire les visites d'intimité qui suffisaient à notre satisfaction. On dînait de bonne heure sous le second Empire, six heures, six et demie au plus tard; rien

n'était donc plus facile que de monter en voiture vers huit heures, ou un peu avant, et de partir pour la tournée qui enchantait la petite déguisée. Les portiers à cette époque étaient faits pour les locataires, et non les locataires pour les portiers. On demandait donc partout carrément : « Porte s. v. p. » et les battants s'ouvraient sans lenteur pour laisser passer la voiture, l'idée de traverser un large trottoir glacé, en souliers minces ne venait à personne. Les escaliers se montaient avec une certaine émotion; la protagoniste, convaincue de l'extrême surprise qu'elle allait causer, sentait battre son cœur ! Les antichambres s'éclairaient sans exagération, les salons de même, l'entrée était donc délicieusement mystérieuse ; puis le manteau enlevé, venaient les exclamations : « C'est toi... c'est elle... Ah ! qu'elle est gentille ! » Ces visites étaient bien entendu généralement prévues, ce qui ne nuisait aucunement à la spontanéité de l'accueil. On en faisait deux ou trois dans la soirée, et en route il était délicieux de causer de l'étonnement produit par le costume.

— Ma tante, ou madame une telle, ne s'en doutait pas?

— Oh ! pas du tout !

Quel plaisir !...

Un de mes plus joyeux souvenirs est d'avoir été, vers ma neuvième ou dixième année, costumée en Espagnole ; mes parents avaient habité Madrid pendant les mois précédant ma naissance et il s'en fallut de peu que je visse le jour sur les bords de Mançanarez; cette circonstance, et celle d'avoir reçu en conséquence parmi mes noms, celui de Consuelo, me donnait un droit particulier à être vêtue en Andalouse, ce que mon type d'enfant blonde ne semblait pas commander. Nous avions parmi nos amies une aimable Madrilène, que des chagrins conjugaux avaient exilée à Paris ; c'était la meilleure, la plus charmante des femmes, avec des yeux énormes, des cheveux noirs comme l'ébène, et cette expression de sérénité heureuse des êtres chez qui la pensée est absente. Elle vivait assez tristement, en compagnie d'une fidèle servante qui n'apprit jamais le français, et répondait au nom de « Conception ». Cette brave créature, le dévouement incarné, accueillait avec des cris de joie les amies de sa chère maîtresse, et particulièrement la petite Consuelo lorsqu'on l'amenait; la marquise

de S... et Conception eurent la haute main sur mon habillement ; elles me posèrent la mantille, me prêtèrent le large peigne d'écaille, et piquèrent savamment l'œillet rouge derrière l'oreille ! Tout était correct à souhait. On m'avait attaché aux poignets des castagnettes, que je frappais à contre-mesure, mon excellent maître de danse m'enseigna les premiers pas de la cachucha, et je bondissais de tout mon cœur, faisant pirouetter fièrement mes jupes ballonnées, encouragée par les applaudissements enthousiastes de Conception !

Que j'étais une heureuse petite fille !

D'autres plaisirs m'échouaient en partage pendant ces jours de congé. En principe, mes parents étaient d'accord pour ne pas me conduire au spectacle, pour lequel j'avais un goût très vif ; me trouvant trop impressionnable, et mon sommeil se ressentant fâcheusement de ces émotions scéniques. Malgré l'infinie tendresse qui m'entourait, j'étais élevée dans des principes de rigoureuse obéissance, et il ne me serait pas venu à l'idée de jamais discuter la volonté de mes parents, de plus, je les chérissais si passionnément, que j'aurais cru manquer de loyauté à leur égard en n'acceptant pas de bon cœur leurs décisions. Cette soumission, qui demandait un réel effort, recevait sa récompense ; peu à peu, je suppose, les objections s'atténuaient, et un beau jour mes parents, plus radieux que moi-même, m'annonçaient que j'allais assister à une représentation du *Diable d'argent* ou de *la Poudre de Perlimpinpin* ! — Belles féeries de mon enfance, que je vous ai aimées... les changements de décor, les transformations prodigieuses des personnages m'enchantaient... Le Diable d'argent, qui finit par devenir un ami, car j'allai le voir plusieurs fois, me fascinait, tout scintillant comme un poisson à belles écailles reluisantes, et la maison à je ne sais combien d'étages, et l'énorme jarre d'huile de *ricin*... On ne tenait pas alors au divertissement scientifique pour les enfants, et les bonnes grosses bêtises, les bêtises sans queue ni tête, qui font pouffer, régnaient sans partage !

Je ne dormais peut-être pas très bien la nuit qui suivait ces fêtes ! mais j'en travaillais mieux et avec plus de gaieté pendant des semaines. La poudre de Perlimpinpin, prise à dose raisonnable, était éminemment tonique !

Avec les rapides années je fus initiée à d'autres genres de spectacles, et menée deux ou trois fois l'an à la Comédie-Française ; les pièces étaient choisies avec un soin infini, car les protections morales que ceux à qui je devais la vie ont entouré mon enfance sont inimaginables !... Je dirais presque qu'ils allèrent trop loin dans cet ordre d'idées, me faisant vivre dans une atmosphère où l'air était factice et raréfié. Quelles soirées délicieuses et émouvantes j'ai passé aux Français ! Contente de ma jolie toilette, de mes jolis gants paille, mon petit mouchoir brodé et un éventail à la main, j'arrivais à ma place, toute débordante d'admiration préventive, et attendais, palpitante d'impatience, les trois coups fatidiques... La toile levée je n'existais plus que pour ce qui se passait sur la scène... J'ai vu, à ce beau printemps de mon existence, des pièces qui me sont restées présentes à l'esprit avec une incroyable fidélité. Rien ne m'a jamais émue davantage que *la Joie fait peur*. Après un nombre d'années, que je préfère ne pas supputer, le visage des acteurs et des actrices se détache en relief devant mes yeux... Le masque tragique et douloureux de madame Guyon qui incarnait la mère inconsolée, la grâce séduisante de la jolie mademoiselle Riquier, la silhouette courbée et le visage parlant de Régnier, le vieux Noël, puis l'apparition triomphante de Delaunay, le fils retrouvé, dont la présence sur la scène était comme une flamme.

Le Duc Job a été aussi un régal inoubliable; je vois encore Got, jeune et blond, et mademoiselle Emma Dubois, l'ingénue des ingénues, avec ses grappes de bouclettes frémissant de chaque côté de son gracieux minois... Elle me paraissait en tout délicieuse, et je me souviens d'avoir pris la résolution secrète de me coiffer à son instar dès que j'aurais atteint l'âge où la chose serait faisable ! L'autorité des grands acteurs Samson et Prévost m'impressionnait, et Bressant, le séduisant Bressant, me troublait un peu... je l'ai vu avec mademoiselle Plessis pour partenaire dans le fameux proverbe de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et le regard caressant de ses yeux, le son chaud de sa voix, éveillaient les latentes espérances de mon petit cour féminin...

Je me souviens aussi d'avoir assisté à une représentation des *Faux Bonshommes* et m'y être extraordinairement amusée. Une

soirée demeurée également inoubliable, fut passée à écouter au Théâtre Lyrique *le Val d'Andorre*; la musique ajoutait encore à l'impression dramatique ; j'eus sûrement des rêves très agités pendant deux ou trois nuits... mais tout rentrait vite dans l'ordre, les longs intervalles entre ces fêtes, et le travail assidu qui les remplissaient leur enlevait tout danger, elles ont réchauffé et éclairé d'une clarté brillante ma jeunesse.

Les congés, toujours à mon gré trop courts, c'est-à-dire parfaits, étaient les véritables étapes de l'année... Celui du nouvel an s'attendait avec une impatience particulière, la question des étrennes ouvrant tant de beaux horizons ! La sortie de l'institution avait invariablement lieu au moins deux jours avant le 1er janvier. Le congé en comprenait cinq ou six, ce qui donnait le loisir voulu pour jouir sans trouble de tous les plaisirs ! Les enfants de ce temps-là, n'étaient pas les maîtres de l'heure comme ils le sont devenus; on acceptait les gâteries des parents avec un sentiment de profonde reconnaissance, aussi les compliments du jour de l'an, les belles pages transcrites de la plus appliquée calligraphie, les petits ouvrages à l'aiguille préparés pour la famille, étaient choses de grande importance, et rendaient délicieusement agités les derniers jours de l'année ; j'ai joui avec bonheur de toutes ces tendres cachotteries ; le secret des étrennes était rigoureusement gardé ; mais quel plaisir d'essayer de le deviner, et peut-être d'entrevoir un paquet mystérieux à moitié dissimulé ! La dernière veillée de l'année revêtait un caractère presque angoissant, le lendemain apparaissait si beau...

Le jour de l'an ! Dès l'heure matinale, j'étais auprès du lit de ma mère, lui souhaitant avec ferveur toutes les félicités ! J'en trouvais une parfaite à recevoir ses baisers, et ensuite ses cadeaux ! Les étrennes m'ont procuré d'exquises joies, j'en ai eu de très belles, mais celles plus modestes qui m'étaient offertes par des êtres dont j'étais aimée, me causaient un égal plaisir. C'était le don, la surprise, le souvenir qui en faisaient le prix. Je groupais mes étrennes sur mon petit bureau, examinant, tournant, retournant chaque objet, m'échappant un instant à leur fascination pour aller porter un nouveau baiser aux chers donateurs ! Il me semblait ce jour-là que le monde

naissait à nouveau, que tout était neuf, et que le contentement devait régner partout !

Du reste tout n'était-il pas en fête? Jamais je n'ai manqué la promenade sur les boulevards pour admirer les petites boutiques, elles se construisaient alors au gré de chaque titulaire ; la variété et un pittoresque assez désordonné régnaient ; les objets offerts en vente n'étaient pas ceux des magasins, quantité ne coûtaient que quelques sous et étaient souvent fort ingénieux, il m'était permis d'en acquérir, et ces petits achats où mon libre arbitre avait beau jeu, m'amusaient beaucoup. La foule était compacte, je me plaisais à en faire partie, à être portée par le flot d'humanité. Il y avait aussi la visite classique à Giroux et les courses chez les confiseurs. Il faut se souvenir que le grand magasin n'existait pas, ou du moins à l'état d'embryon, et n'avait rien à faire avec les étrennes; et que les trois étages de la maison Giroux, au coin du boulevard et de la rue des Capucines, semblaient ce qu'on pouvait imaginer de plus vaste et de plus imposant ! On s'y portait, une foule plutôt choisie, mais qui ne tarissait pas à l'époque des étrennes, circulait de haut en bas. On espérait toujours rencontrer l'Empereur qui ne dédaignait pas de paraître chez Giroux. Tout l'entresol était encombré par l'article de Paris, jugé si laid aujourd'hui, mais qu'on trouvait charmant, qui se vendait à profusion et que les maîtresses de maison recevaient en offrande : lampes, vases de fleurs, coffrets, bronzes, flambeaux, presse-papiers, petits miroirs, jardinières, d'un goût qui n'avait certes rien de classique, ces épaves d'une époque évanouie, semblent partout avoir disparu !... On les cache honteusement, mais elles ont eu leur heure de triomphe, de belles et douces mains les ont accueillies, reçues avec de beaux sourires, c'est assez !

Au premier étage se trouvaient les jouets. Grandes poupées, disant « papa et maman » et marchant ; chemins de fer et bateaux mécaniques, animaux courant sur le parquet, musiques résonnant très haut, et toute l'infinie variété du jouet. Sauf les jouets électriques je ne vois pas de ce côté grand changement ; les fillettes et les garçonnets d'antan ont eu en abondance le choix de l'objet merveilleux appelé à combler leur désir, les soldats, les camps, les forteresses, les maisons

de poupée, élégamment meublées de fauteuils capitonnés, les théâtres soigneusement machinés, les cuisines très complètes, tout ce qui de génération en génération amuse le petit monde, s'entassait dans les grands salons de Giroux ; il y avait chaque année quelque nouveauté dont on parlait partout, et qu'on s'étouffait pour admirer. Quantité d'enfants accompagnaient leurs parents, et le babil de ces jeunes voix se mêlait aux ronflements des musiques. Petites filles à l'allure modeste marchant dans le sillon des amples jupes maternelles, et ayant elles aussi des jupes à envergure bouffante ! Je me demande rétrospectivement comment on arrivait à s'en tirer ; mais le phénomène, comme tous les phénomènes, s'accomplissait sans difficulté apparente !

Je n'avais jamais eu très vif le goût ni des poupées ni des ménages, et mes cadeaux cessèrent de bonne heure de relever de ce rayon ; mais je prenais grand plaisir à voir de près toutes ces belles inventions, et l'après-midi chez Giroux comptait parmi les divertissements du jour de l'an. J'attachais grand prix également aux courses chez Boissier et chez Marquis, en vue de l'acquisition des paniers et des sacs destinés à être offerts en cadeau à la famille et aux amis. Je prenais une satisfaction presque voluptueuse à respirer la savoureuse odeur de sucre parfumé qui flottait chez Boissier, et l'arome pénétrant de chocolat qui planait dans le beau et sérieux magasin du passage des Panoramas.

Le passage lui-même était brillant et éclatant, à cette époque de l'année, et plein de flâneurs ; j'y faisais le tour de rigueur. Le grand magasin de librairie de « Fontaine », me fascinait, j'y ai passé de longs moments à regarder et à admirer, et quelques-uns des précieux livres, amis de ma vie entière, ont émigré des rayons de ce magasin, dont les trésors me semblaient dignes de la cave d'Aladin, sur ceux de ma petite bibliothèque. Un autre endroit qu'il fallait nécessairement explorer au commencement de l'année, était le Palais-Royal, dont les galeries conservaient encore leur attirance, et où s'étalaient les plus belles devantures de bijouterie et le plus célèbre des magasins de fleurs — Prévost —; les fleurs d'hiver étant rares, possédaient en conséquence un charme spécial; les camélias de toutes nuances, alors si à la mode et main-

tenant délaissés, brillaient comme des pierreries ; le lilas blanc était également une fleur de haut prix, dont les buissons vaporeux se dressaient à côté des masses odorantes de violettes de Parme, à pâleur d'opales, et les roses à longues tiges, non l'éphémère rose du Midi, mais la rose altière, drue et magnifique, au feuillage vert comme l'émail, s'imposaient aux convoitises. On offrait à cette époque beaucoup de jardinières en présent de jour de l'an, remplies de plantes choisies, symétriquement arrangées dans la mousse, sans nœuds de rubans ni fantaisie, mais charmantes tout de même ! Les choses dans leur ensemble avaient plus de prix, parce que tout était moins répandu, moins accessible. J'emportais généralement de chez Prévost un bouquet de violettes de Parme destiné à ma mère, je le tenais en mains avec joie et fierté, comme un butin précieux.

***

Quant à la neige, si par bonheur pendant le congé elle venait à tomber épaisse et abondante, j'exultais. Ma petite enfance de Parisienne a eu comme horizon quotidien, soit à l'institution où j'étais élevée, soit au domicile familial, de paisibles jardins ! Tous leurs aspects m'étaient chers ; mais la fantasmagorie des arbres couverts de neige me ravissait. J'adorais la neige, j'en suivais avec admiration les tourbillons légers ; et, bien emmitouflée, courir au dehors pour recevoir sur mon visage la frissonnante caresse des flocons était une fête ! J'ai vu pendant un de ces heureux congés les Champs-Élysées couverts d'un manteau immaculé, et sur la nappe blanche formée par la large chaussée, des traîneaux élégants voler vers le Bois dans un silence mystérieux que rompait seul l'harmonieux tintement des clochettes de leur attelage ; il y avait le traîneau impérial, celui des Aguados, et d'autres encore, d'aspect charmant et pittoresque, et qui donnaient envie d'être blottie sous les fourrures et de courir ainsi comme portée par des ailes, vers un pays de féerie !...

Le spectacle du lac, où patinaient les souverains et leur entourage, m'est encore vivement présent ; les grands feux sur la berge, les femmes spectatrices en lourdes et riches toilettes,

et, sur le lac, évoluant gracieusement mais sans hardiesse, la silhouette noire et fine de la jolie Impératrice, en jaquette ajustée, toque sombre couvrant ses cheveux dorés, et voile épais masquant le visage ; qu'elle était simple !... On m'a raconté que ces dernières années, la vieille souveraine, se trouvant un jour à Monte-Carlo, regardait défiler les femmes dans leurs accoutrements ultra fantaisistes, constellées de bijoux, harnachées de plumes menaçantes, murmura avec mélancolie : « *Et l'on m'a reproché mes toilettes !* » Certes, elle avait raison ; la sorte d'élégance outrée, qui aujourd'hui traîne les rues et les métros, eût été inacceptable à cette époque, et rien ne pouvait être plus sobre, plus approprié à la circonstance que les toilettes adoptées pour le patinage. C'était une excellente occasion pour bien voir l'Empereur ; il allait sur ses patins à une allure tranquille, paletot serré à la taille, chapeau haut reluisant, moustache effilée au vent. De légers traîneaux, poussés par des patineurs experts, portaient les jolies femmes qui n'osaient s'aventurer pédestrement sur la glace, et aussi les petites filles heureuses qui trouvaient de vieux amis disposés à les gâter... Passer tout près de l'Empereur ou de l'Impératrice était une chance vivement appréciée et qui laissait des souvenirs... à preuve qu'ils durent encore ! Ces plaisirs, sans doute, ont fait partie de l'orgie impériale.

***

Très souvent, les jours de congé, je me réunissais à mes petites amies, Séverine et Minna de L... Elles étaient élevées à la maison par leur institutrice, une personne d'un certain âge et très compétente. Toutes les institutrices dans ce temps-là étaient françaises, ce qui semble vraiment plus logique ; on ne leur demandait pas d'être des émules de Pic de La Mirandole ou des continuatrices de Chopin, mais de savoir parfaitement leur langue natale et de posséder les plus sérieuses garanties de moralité; en général on les préférait ayant passé la première jeunesse ; toutes celles que j'ai connues étaient fort respectées et considérées par leurs élèves ; on riait peut-être un peu sous cape des petits ridicules qu'elles pouvaient

avoir, mais on leur obéissait et même on les aimait bien. Dans les familles d'un certain milieu, il demeurait sous-entendu que l'éducation achevée, l'institutrice qui l'avait présidée dix ou douze ans durant recevrait une pension viagère, et cette convention morale permettait à ces excellentes personnes de donner leur mesure. Elles se consacraient avec zèle à l'éducation de leurs élèves, et la plupart de mes jeunes contemporaines acquéraient en outre très aisément la connaissance de l'anglais, plusieurs savaient aussi l'allemand, un enseignement supplémentaire y suffisait et donnait d'excellents résultats.

L'institutrice présidait aussi les récréations et les amusements ; le plus grand nombre des mamans ayant leurs occupations mondaines et ne consacrant pas leurs journées et leurs soirées à leurs filles ; j'ai l'impertinence de trouver qu'elles avaient raison, on ne les aimait que plus et leur influence demeurait très réelle, comme leurs décisions sans appel. Madame D..., l'institutrice de mes amies, avait la passion des charades, et possédait de gros cahiers, bourrés de scénarios, s'adaptant à tous les mots susceptibles d'être divisés en syllabes. La pièce en chinois nous donna de bonne heure le goût du théâtre, et nous n'étions presque jamais réunies sans mettre immédiatement en train une charade, ce qui évitait les conversations oiseuses. Madame D... douée de capacités spéciales dans cet ordre d'idées trouvait en nous d'excellents sujets, aussi passionnés qu'elle-même pour les manifestations dramatiques. D'un dimanche à l'autre nous étions poursuivies par la hantise de la recherche de la charade, et la découverte d'un mot inédit nous enchantait.

Vers la douzième année, je passai une partie des vacances dans la même villégiature que mes petites amies, et les charades prirent alors d'extraordinaires proportions. La cadette de mes amies, Minna, était de mon âge et avait tout l'esprit et l'entrain qu'on pouvait souhaiter; j'étais pour ma part assez débrouillarde en ces occurrences, et comme nous nous sentions sûres l'une et l'autre, nous nous lancions dans les plus téméraires fantaisies, certaines que la réplique ne ferait jamais défaut... Il nous suffisait de quelques mots avant d'entrer en

scène pour nous entendre, et devant notre public, exclusivement familial et intime, nous brûlions les planches ! Aussi récoltions-nous d'enthousiastes bravos. On se costumait à la diable comme on pouvait, toujours très primitivement, et nos ajustements masculins — nous ne quittions jamais nos jupes, — demandaient un certain effort d'imagination pour être acceptés. Je me plaisais tout particulièrement dans le rôle d'un maître de danse ; je crois me souvenir qu'une raquette pour le jeu de volant me servait de violon, mais rien ne nous démontait. Madame D..., mise en goût par nos succès, eut au retour à Paris l'idée de nous faire jouer une vraie pièce, la proposition fut accueillie avec sympathie par madame de L..., elle-même actrice mondaine très en vogue. Je me souviens qu'il nous fut donné de l'applaudir à une répétition générale d'une représentation théâtrale organisée par la princesse de Beauvau, et qui eut lieu dans l'atelier de la baronne Meyendorf, et où les amateurs, qui comptaient parmi les meilleurs à Paris, me parurent s'acquitter d'une façon mirobolante. Il se trouvait là une assistance triée sur le volet, et les trois petites demoiselles bichonnées cependant au dernier goût, passèrent complètement inaperçues ; on nous permettait de contempler l'empyrée des grandes personnes, c'était assez ! Pour notre représentation personnelle, qui devait avoir lieu pendant les jours gras, madame D... avait choisi *la Fille mal gardée*, un acte écrit à l'intention de Céline Montaland dont les débuts sur la scène dataient de la septième année. L'héroïne, la fille mal gardée, était supposée avoir à peu près cet âge; je l'avais dépassé, mais assez petite, fluette, et coiffée de cheveux courts et bouclés, il fut jugé que je figurerais très bien le personnage; à mes jeunes amies échurent les deux autres rôles féminins, des grandes personnes celles-là ; cependant un acteur était nécessaire pour remplir le rôle masculin, et cette mission d'honneur devint le partage d'Arthur Aguado, fils cadet de la marquise de Las Marismas, dame de l'Impératrice, gentil et intelligent garçon, alors âgé de seize ans; sa sœur, qu'on appelait Ninette, très liée avec les demoiselles de L..., n'avait aucune inclination pour la comédie; c'était une douce et vaporeuse petite fille, avec des yeux bruns immenses, et une quantité de beaux cheveux sombres abattus sur les oreilles en ban-

deaux à la Mérode ; en compagnie de son institutrice, elle assistait souvent aux répétitions qui furent très gaies, très amusantes. J'étais entrée avec ardeur dans la peau de la « fille mal gardée » ; cela me changeait un peu de ma personnalité de petite fille si sage, si obéissante. Trop obéissante peut-être, car cette habitude d'entière soumission, a brisé quelque ressort qui m'eût été utile dans la vie ! Un seul épisode de la pièce subit une modification, celui où « la fille mal gardée » sortait de scène portée à califourchon sur les épaules d'un gendarme ami ! Un « exit » plus correct me fut trouvé, on me laissa le petit couplet assez impertinent qui accompagnait cette sortie, et j'éprouvai un certain plaisir à cette émancipation momentanée.

Enfin le grand jour, ou plutôt le grand soir arriva.

Madame de L... avait convié le ban et l'arrière-ban de ses plus élégantes et aristocratiques connaissances.

Un charmant théâtre avait été érigé dans la longue salle à manger ; hier encore je levais les yeux vers les fenêtres de ce logis où j'ai été si gaie... Le décor du fond représentait les rideaux tirés d'un lit, et, entr'ouvrant, au moment où l'on s'y attendait le moins ces rideaux, la fille mal gardée, en vêtement de nuit, sautait sur la scène...

Ma toilette en cette occasion était d'une correction irréprochable. Je portais un petit peignoir de jaconas blanc, long, avec une pèlerine pareille garnie de Valenciennes ; sur mes cheveux posait un élégant bonnet de nuit.

Avec un grand battement de cœur, je tombais sur les planches...

Au premier rang, tout proche des acteurs, se tenait la triomphante et turbulente princesse de Metternich ; on a beaucoup parlé de sa laideur ; certes le bas du visage était défectueux, mais en revanche comme le haut était charmant, les yeux bruns brillants comme des escarboucles, les cheveux fins d'une si jolie nuance ; et le port de tête, et cette taille libre, aisée, toujours fière, et cette démarche de déesse sur les nues. Elle apparaissait ce soir-là d'une rutilante élégance comme toujours, et son spirituel sourire, ses battements de mains répétés, ne cessèrent de m'encourager; elle me fit l'effet d'une fée, et lorsque, la représentation finie, elle cria de sa

voix un peu âpre : « *Je veux embrasser cette fille mal gardée* », et avec légèreté et grâce, franchit la rampe fleurie qui nous séparait des spectateurs, mon ravissement fut au comble.

Mais il ne s'agissait pas d'avoir la tête tournée; après la représentation on nous envoya vivement nous rhabiller, et en l'honneur de l'occasion il nous fut permis d'assister, groupées en un coin du salon, avec d'autres jeunesses, à la soirée musicale qui suivit. Il y avait là les deux filles du duc de Bassano, mesdemoiselles Marie et Caroline, deux jolies brunes, modestes, courtoises à souhait, élevées comme on l'était alors, à la perfection ; avec elles Hortense Tascher de la Pagerie, fille du duc, et parente de l'Empereur, celle-ci était un peu notre aînée ; mais la plus aimable des créatures, vive, pleine d'entrain, qui menait tout, et dans les réunions intimes nous apprenait des jeux et des danses inédites. Sa vie à elle aussi devait être courte ! Elle me combla de gentillesses et de compliments, et m'invita sur l'heure à la matinée dansante chez la duchesse Tascher, où devaient se rendre à un prochain dimanche mes petites amies.

Ces matinées dansantes aux Tuileries, car il y en eut aussi, une ou deux, chez la duchesse de Bassano, ont fait époque dans ma vie, et sont restées gravées dans mon souvenir. J'étais ravie à l'idée de pénétrer à l'intérieur de ce vieux palais que je regardais depuis si longtemps de loin, avec respect. Nous étions pour l'occasion sous l'égide de l'excellente madame D..., vêtue pour cette fonction mondaine d'une robe de soie, d'un mantelet de dentelle et d'un bonnet élégant. Je ne me souviens plus comment on accédait aux appartements occupés par la duchesse Tascher ; les escaliers et les couloirs intérieurs du palais se sont effacés de ma mémoire ; mais je vois comme si j'y étais le magnifique salon où l'on dansait, avec ses hautes fenêtres aux embrasures profondes, d'où se dominait le jardin. Nous fîmes très respectueusement notre révérence à la duchesse Tascher, affable et gracieuse.

Les adolescentes d'alors n'étaient pas habillées avec le chic et la fantaisie qui règnent aujourd'hui, et que j'admire. Mais cependant, je crois que nous étions charmantes dans nos robes qui paraîtraient si désuètes. Le doux mystère, qui doit entourer le corps de la femme, commençait de bonne heure; à treize ans

on ne révélait pas des kilomètres de mollets : les jupes tombaient presque aux chevilles, à quinze ans elles rasaient terre, à seize elles étaient longues, l'initiation était complète.

Les corsages bien ajustés au buste laissaient deviner les formes naissantes. La maigreur dans ce temps-là était en abomination, et celles qui avaient le malheur d'être *plates*, devenaient l'objet de la commisération de leurs compagnes mieux avantagées.

Les lois somptuaires étaient rigoureuses pour les jeunes filles et la simplicité s'imposait; mais cette simplicité n'excluait pas l'élégance, le fini du moindre détail; les étoffes préférées étaient le taffetas, la gaze de Chambéry, le barège ; je me rappelle avoir eu pour une de ces matinées, une robe qui me parut la plus jolie du monde, faite d'un taffetas léger, blanc, tout semé de petits bouquets de roses pompadour ; la jupe, bien entendu, d'une ampleur et d'une longueur conforme à la dignité de mes années, le bas blanc très fin, l'escarpin mordoré ou de satin noir, sans talons, complétait l'ajustement. Quant aux coiffures, aucune fantaisie n'était admise; la plupart des jeunes filles avaient leurs cheveux soigneusement nattés, et relevés avec grâce sur la nuque; quelques-unes, Ninette Aguado du nombre, portaient leurs longues nattes tombant dans le dos et nouées au bout par de gros nœuds de ruban, toutes montraient une impeccable raie au milieu : une raie sur le côté eût fait scandale ! Au temps de ma jeunesse, une mystérieuse concordance était supposée exister entre la correction de la coiffure et la vertu! Toutes les honnêtes femmes tenaient pour un désordre moral d'être ébouriffée. Au Bois on voyait bien quelques jolies personnes coiffées « à la chien », c'est-à-dire avec des bouclettes sur le front, et des chignons qui se soulevaient comme des bosses de dromadaire ; mais on nous invitait à détourner les yeux; ces dames si honteusement coiffées étaient avec réticence qualifiées d'actrices ou danseuses, nécessairement affranchies des ordinaires bienséances.

A ces matinées de jeunesse, les danses étaient dansées, et les quadrilles et les lanciers ne se sabotaient pas; on pinçait gentiment sa robe, on tenait son petit mouchoir, on était

sérieuse ; nos jeunes cavaliers ne l'étaient pas moins ; ils portaient pour la plupart la veste de drap noir ronde, à la mode anglaise, et le pantalon gris. Il y avait même à Paris une institution de garçons très chic, et extrêmement chère, où cette tenue était de rigueur. Quand le jeune danseur nous ramenait, il faisait un salut, et la petite demoiselle une révérence. La gaîté régnait, mais sans familiarité ; mamans et institutrices, en vigilantes poules couveuses, veillaient sur leurs poulettes.

Les mamans eussent trouvé très mauvais d'avoir l'air de la sœur de leurs filles ; et il faut bien le reconnaître rien de plus vieillissant ne pouvait s'imaginer que leur façon de s'habiller, vu la multiplication des volants et des lourdes passementeries ; toutes ces dames du Palais étaient solennellement somptueuses, avec cette belle allure qui les a marquées, et fait reconnaître longtemps après la chute de l'Empire.

Mon succès dans *la Fille mal gardée* me valut l'intérêt et la bienveillance d'une des habitantes du Palais qui n'a que récemment disparu de la scène du monde. La comtesse Stéphanie Tascher m'avait dit de sa voix haute, qui semblait passer sur une râpe : « Tu as très bien joué, ma petite », et, continuant ses bontés, me convia à venir dans ses appartements assister à une répétition du ballet « des abeilles », qu'elle préparait pour un des bals de la Cour. La comtesse Stéphanie Tascher, chanoinesse de quelque noble chapitre allemand, était la vraie dame de cour, cérémonieuse et familière, faisant toujours plus ou moins la roue, jouissant à chaque heure du jour du bonheur de gîter aux Tuileries. Avec son fort accent étranger, elle parlait sans cesse de l'Empereur, de l'Impératrice et du petit Prince, qu'elle appelait Loulou.

Je contemplais donc, grâce à sa condescendance, l'escadron volant des belles danseuses qui brillaient à la Cour ; j'ai une vision confuse de les avoir vues s'avancer toutes ensemble en un rang serré, leurs mains légèrement croisées sur la poitrine, je suivis leurs évolutions avec admiration ; après quoi la comtesse Stéphanie me congédia avec une tape sur la joue, en m'assurant que j'étais bien contente, ce en quoi elle ne se trompait pas. Ce furent là les mondanités de ma treizième année.

*
* *

Quand venait la belle saison mon horizon s'élargissait ; dès que les jours se faisaient longs, j'allais l'après-midi des samedis prendre une leçon particulière d'équitation au manège Latry, situé aux Champs-Élysées. Les séances se passaient généralement sous la haute direction de M. Mackenzie Grieves, qu'on aurait pu appeler le « gentleman-centaure » et dont la silhouette de cavalier était depuis trente ans familière aux Parisiens; il ne vivait que pour être à cheval, et deux fois par jour, régulièrement, on le voyait montant les Champs-Élysées, allant d'un pas d'amble au ras de l'allée, afin de regarder les femmes assises et faire ses effets de haute école ! Parisien par adoption, quoique Anglais du meilleur monde, sa tenue passait pour un modèle de correction, et sur toutes les questions de « cheval » il était l'arbitre des élégances. Mince, très droit, même l'air un peu empaillé, il portait invariablement un pantalon à sous-pieds bien tendu et une redingote à basques un peu bouffantes, boutonnée hermétiquement, un fin mouchoir dépassait sa poche ; les bouts de sa cravate bleue à pois blancs flottaient avec abandon, son chapeau haut de forme avait un bord plat, dans lequel était vissé son monocle ; il saluait militairement en élevant sa cravache à la hauteur du chapeau.

Il adorait former des élèves dans l'art qui l'occupait exclusivement; lié de longue date avec mon père, il accepta avec plaisir la mission de m'accorder ses précieux conseils... Il y apportait tout le sérieux désirable, allant et venant par le manège d'un air d'importance sur son destrier bien dressé, et surveillant à travers son monocle, le plus léger de mes mouvements ; ses commandements se succèdaient brefs et rapides, et je m'efforçais d'y faire honneur. Il avait décidé que je devais monter sans étrier, assurant que c'était le seul moyen pour une femme d'acquérir une assiette solide. Vu l'absence d'étrier il me mettait en selle en me prenant les deux mains, et d'un bond je devais trouver ma place ! si je réussissais, il était ravi !

Ces séances au manège servaient de prélude à nos promenades au Bois, qui commençaient au printemps, et furent les délices de ces années de ma vie.

J'étais en pension, mais je jouissais de certaines faveurs, grâce auxquelles mon père avait l'autorisation de venir deux ou trois fois par semaine me chercher pour une promenade matinale. Je l'attendais dès sept heures et demie...; de ma petite chambre particulière située au second étage, je pouvais apercevoir par-dessus l'immense grillage qui fermait notre jardin, le point de jonction de la rue de l'Oratoire et de la rue de Chateaubriand... Soudain, je voyais apparaître *Minuit*, la jument noire de mon père, qui me sachant en vigie me saluait de loin de la main... Je bondissais comme un chevreuil, ma longue jupe sur le bras, et en deux minutes j'avais dégringolé les escaliers, descendu le long couloir, sonné à la porte de clôture... une minute encore j'étais dans la rue, reçue dans les bras qui m'attendaient !

Aucun plaisir de ma jeunesse n'a surpassé celui que me procuraient ces promenades. L'heure, la saison, tout contribuait à en rehausser la saveur. Fière et joyeuse j'allais aux côtés de mon père, enveloppée de ses regards et de sa tendresse. Nous montions au pas les Champs-Élysées, si calmes, si élégants, où tout parlait de loisir et de luxe. Arrivés à l'avenue de l'Impératrice, nous la descendions au petit galop; puis ayant passé la porte du Bois, venait la plongée dans une allée cavalière; là, tout était silence, douceur et mystère, et la parcourir à une allure rapide sans même entendre le bruit du sabot des chevaux, me remplissait d'une ivresse heureuse.

Je ne crois pas qu'il y ait sur terre pour un être jeune et sain, de sensation plus exaltante que celle d'être emportée à travers bois au galop régulier d'un animal docile dans le parfum et la sereine beauté d'une aube printanière.

Au bout d'un moment nous ralentissions l'allure, et mes yeux se reposaient sur les jeunes frondaisons des fourrés ; j'aimais la nature, et je savourais le charme profond du Bois à cette heure du matin ; de temps en temps le chant d'un oiseau faisait tressaillir le silence ;les cavaliers étaient relativement rares, et une solitude pleine de paix nous entourait. Mon plaisir était exquis et mon père le partageait et en jouissait ; nos chevaux rapprochés, nous causions dans ces allées couvertes, et je lui parlais avec un abandon que je n'aurais pas eu ailleurs... Souvent nous nous arrêtions au Pré-Catelan,

où je descendais de cheval pour boire un verre de lait et manger du pain bis... je le faisais rapidement car les minutes étaient précieuses... il fallait consulter la montre, et trop vite retourner sur nos pas...; à neuf heures et demie, après ce bain de lumière et de joie, j'étais en classe.

***

Le beau temps encourageait les excursions, il y avait d'abord celles qui me faisaient connaître Paris, et son passé auquel je m'intéressais passionnément. Nous visitions les vieux quartiers, l'île de la Cité, l'île Saint-Louis, tous ces lieux évocateurs qui avaient vu tant de choses; Notre-Dame était pour moi pleine du plus attirant mystère, mais surtout, je dois l'avouer, en y rattachant Quasimodo et Esméralda; bien entendu je n'avais pas lu l'œuvre de Victor Hugo; mais elle m'avait été contée avec tous les adoucissements nécessaires, et les personnages vivaient pour moi; je voyais avec les yeux de mon imagination la Sachette dans la logette murée, et le terrible bossu gravissant l'étroit escalier des tours, et la petite chèvre de la pauvre Esméralda... J'en parlais souvent, comme d'un être qui avait existé, et je pleurais sur son sort. Du reste, lorsque l'heure vint de lire *Notre-Dame de Paris*, c'est-à-dire après mon mariage, j'éprouvai une souffrance si grande, que moi qui aime tant à relire, jamais je n'ai osé ouvrir une seconde fois le terrible volume. Quand je veux retrouver Esméralda et Quasimodo, je me promène sur le parvis de Notre-Dame...

Saint-Germain-l'Auxerrois était une autre des églises qui avait le don de faire renaître le passé, ses cloches avaient sonné la Saint-Barthélemy! toutes les grandes tragédies de l'histoire, étant vraies, me poignaient; je me plaisais à penser que je vivais dans un temps où les hommes étaient moins méchants! Du reste l'esprit des enfants accepte à la fois, et sans trop d'étonnement, la connaissance du mal et la certitude du bien. J'allais aussi sur le Pont-Neuf, dont je regrettais les vieilles maisons du moyen âge, saluer Henri IV; il fut dès ce temps mon roi préféré, quoique j'eusse beaucoup d'inclination pour saint Louis, à qui je savais gré d'avoir bâti la Sainte-Chapelle.

J'aimais aussi la visite au Louvre; j'ai été, très jeune encore, familière avec le salon Carré ; la mystérieuse *Joconde* m'a souri maintes fois ; mais je lui préférais sainte Anne avec sa divine fille sur les genoux. Je ne me lassais pas de regarder le tableau des *Noces de Cana* qui me représentait une scène de la vie des siècles évanouis, et dont le moindre détail m'intéressait. Le goût de l'art m'était ainsi naturellement inculqué, sans pédanterie, mais comme un patrimoine de l'humanité, dont je devais avoir ma part, et je crois que cet enseignement n'est peut-être pas le plus mauvais !

Chaque année nous fêtions le retour du printemps par une course à Versailles; nous y allions précisément au moment où les pelouses de Trianon sont constellées de pâquerettes.

Le voyage était un premier plaisir, je me préparais à ma journée, que je savais d'avance devoir combler mon attente.

Aussitôt débarquée dans la ville endormie, je me sentais prise par l'atmosphère spéciale des larges allées, des rues silencieuses; déjà on était en plein dans le passé.

Mon père était un merveilleux évocateur; grand liseur de mémoires, il avait toujours quelque récit nouveau et palpitant à me faire. Ce n'était pas un Palais déserté que je visitais, mais une demeure royale encombrée par la foule des courtisans, des valets, et de tous ceux à qui il prenait fantaisie d'y entrer. Mon père m'expliquait l'économie de la vie de l'ancien régime, et la familiarité des sujets vis-à-vis de leurs rois; je plaignais ces pauvres rois d'être ainsi envahis, et je me rendais compte que leur demeure avait été celle de tout le monde. Je comprenais combien ces rois absolus étaient par le fait accessibles. Les premiers voyageurs venus, arrivant d'Angleterre par exemple, pouvaient aller assister au dîner de la famille royale, et ce qui m'étonnait plus encore, était en pareille occurrence, la gracieuse bonhomie d'une Marie-Antoinette, faisant demander le nom de la jolie Anglaise dont le visage attirait son attention.

Je comprenais combien était légitime et explicable le désir de petits appartements et de pièces closes ; où l'illusion d'une vie intime pût exister pendant au moins quelques heures ! La visite des petits appartements m'emplissait de sentiments d'une infinie pitié pour la belle souveraine qui y avait vécu; je cherchais la trace de ses pas, je regardais avec une émotion

profonde cette porte défendue par l'héroïque garde du corps qui se fait tuer pour donner à la reine le temps d'échapper...

Mais si grand que fût mon intérêt dans le palais, il était encore surpassé par celui que m'inspirait le petit Trianon, et son village de convention... C'était presque un ensorcellement; la laiterie, la maison du bailli me semblaient attendre la visite de la royale villageoise ; je me figurais qu'elle allait surgir au coin d'une allée, que j'allais la voir ! Le silence parfait, la solitude, ajoutaient à l'illusion, et cet étrange récit d'une Anglaise, qui, il y a peu d'années, crut voir l'apparition de la Reine dans le jardin de Trianon, ne m'a qu'à moitié étonnée, me souvenant des extraordinaires impressions de mon enfance, alors que je la sentais flottant invisible dans ces lieux qu'elle avait aimés.

***

J'étais conduite à toutes les expositions susceptibles des m'intéresser; elles n'abondaient pas comme aujourd'hui, mais il y en avait assez pour donner une large pâture à une petite fille. Les panoramas m'enchantaient tout particulièrement, avec leurs vastes perspectives d'une réalité si saisissante. Les panoramas des campagnes victorieuses, me faisaient une profonde impression. Je me rappelle un panorama de Sébastopol, où tout paraissait vivant ; en général, les panoramas représentaient des scènes militaires et donnaient aux profanes une vision très juste et très poignante des batailles, et de la vie en campagne. La guerre était alors une idée familière, redoutable, sans l'être trop; la confiance était si universelle ! Les panoramas montraient très ressemblants les portraits des maréchaux et des généraux; ils demeuraient dans la vision des enfants, très exacts, car lorsque plus tard j'ai approché le maréchal Canrobert, je me suis aperçue que je le connaissais depuis longtemps !

Il y eut aussi dans ces années-là une exposition « chinoise », située avenue Montaigne ; je me rappelle de sa séduction archaïque et étrange et de la possession d'une poupée chinoise qui est la seule que j'ai *aimée* et qui m'ait paru une créature humaine; j'éprouvais une prédilection affectueuse pour son

masque aplati et ses yeux relevés, je leur trouvais une expression mystérieuse. Cette poupée s'accompagna d'autres jouets chinois tous ingénieux et élégants...; un jouet vivant faillit y être adjoint... Il y avait à cette exposition un tout petit bonhomme chinois de sept à huit ans, absolument délicieux avec sa longue queue et sa ronde figure de lune ; les enfants de mon âge nourrissaient la conviction que les parents chinois avaient la fâcheuse coutume d'abandonner leur progéniture sur du fumier, et le rachat des petits Chinois est la première œuvre philanthropique qui ait fait appel à mon pécule personnel ; aussi, charmée et étonnée de voir un petit Chinois dans un état de prospérité évidente, j'obligeais mes parents à s'y intéresser. Ils y mirent tant de bonté que le petit Chinois se prit pour ma mère et pour moi d'une sorte de passion, dont la manifestation revêtit une forme si touchante qu'il fut sérieusement question de l'*acheter*, comme une autre poupée, on était tout prêt à le céder, et de le faire élever. J'étais ardente à encourager cette mirifique idée... qui resta sagement à l'état de projet... Je me souviens vaguement de la douleur du petit Chinois... à qui sans doute quelque dédommagement échut... et puis je pense qu'il se consola !

La fée aux oiseaux (mademoiselle Vandermeche, je crois) a procuré aussi un plaisir délicat et charmant aux enfants de ma génération. Rien ne me semblait plus joli que les exercices d'une petite gent ailée à qui leur maîtresse parlait d'une voix très douce, et offrait en récompense des grains de millet...; j'avais toujours rêvé de l'oiseau apprivoisé, sans être parvenue à le posséder, ceux de mademoiselle Vandermeche me firent l'effet d'arriver directement du pays où les oiseaux bleus jouent un grand rôle ! Les petits élèves qu'on faisait évoluer devant nos yeux ravis exécutaient les tours les plus extraordinaires, puis, sautillant comme une danseuse, rentraient docilement dans leur petite cellule... Mais que tout cela était paisible, discret et familial.

***

Nous avions des mentalités presque incompréhensibles aujourd'hui; cette mentalité avait son bon côté, car chaque pas accompli, chaque privilège conquis, causait une joie nouvelle.

On nous faisait tout attendre, assez longtemps pour stimuler notre désir, pas assez pour le diminuer.

Je souhaitais depuis longtemps déjà aller au théâtre Italien, quand enfin, ma quinzième année révolue, cette faveur me fut octroyée.

Je ne trouve guère de paroles pour exprimer l'enchantement de cette soirée.

On donnait *le Barbier de Séville*, et lorsque, derrière le volet clos du décor résonna la voix de Rosine, un monde nouveau s'ouvrit pour moi.

Rosine c'était Alboni, dont l'organe pur comme le cristal était un délice.

Cette musique radieuse, amoureuse, pétillante de vie, faisait frémir en moi toutes les cordes de la sensibilité, et lorsque Mario entra en scène, que j'entendis sa voix de ténor dont le timbre était une caresse, mon ravissement fut complet. Du visage de Mario, d'une si fine distinction, de ses gestes indolents et gracieux, de sa personne, se dégageait une extraordinaire séduction : « *Almaviva son Io* ». Ah ! comme je comprenais Rosine ! Comme je regrettais qu'il ne fût pas permis d'avoir un amoureux dans des conditions pareilles... Mais peut-être un « seigneur Almaviva » apparaîtrait-il un jour sur ma route !

Ce soir-là, la chrysalide de l'enfance tomba à terre... la jeune fille surgissait... bientôt le rideau se lèverait, une vie nouvelle... la vraie commencerait.

Et dans mon ignorance de l'avenir, j'en souhaitais la venue !

BRADA

COMTESSE DE PULIGA

L'ISLAM APRÈS LA GUERRE

En entraînant la Turquie dans une guerre où elle n'avait rien à gagner, le gouvernement allemand ne croyait pas seulement acquérir une alliée encore redoutable, immobiliser la Roumanie, séparer l'Angleterre de ses colonies, gêner le ravitaillement des Russes en leur fermant l'accès de la Méditerranée ; il espérait en outre provoquer un soulèvement de tous les musulmans sujets des alliés. Il s'est trompé sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. C'est en vain que la guerre sainte a été proclamée, que des tentatives de propagande ont été faites dans l'Afrique du Nord, dans l'Hindoustan, et probablement dans le Turkestan : les musulmans de ces régions sont restés inébranlables ; bien mieux, ils ont fourni à la France, à l'Angleterre et à la Russie une armée d'admirables soldats qui luttent contre les Turcs avec la même intrépidité que contre les Austro-Allemands.

Mais après la conclusion de la paix, le problème de la politique à suivre à l'égard de l'Islam se posera avec une acuité nouvelle. En effet, les quatre grandes puissances alliées, qui comptent déjà parmi leurs sujets les trois quarts environ des musulmans, auront vraisemblablement à se partager la majeure partie des immenses territoires qui forment l'empire ottoman et les possessions africaines de l'Allemagne ; l'Angleterre et la Russie seront en outre amenées à s'assujettir plus ou moins étroitement la Perse et l'Afghanistan sur lesquels elles exercent déjà un certain contrôle.

Nous devrons, pour ces territoires nouveaux, profiter de l'expérience acquise dans nos colonies actuelles. Certaines des mesures qui y ont été prises à l'égard des indigènes musulmans, parfois sous l'inspiration de l'ignorance, d'idées fausses ou d'intérêts particuliers, méritent les critiques et les plaintes dirigées contre elles en sens contraires, à la fois par les représentants de ces populations et par les missionnaires. Il semble bien que le résultat général en ait été trop souvent de grouper plus étroitement les musulmans, d'encourager leur particularisme et leur exclusivisme, d'enrayer l'évolution de leurs mœurs et de leurs institutions, bref, d'élargir le fossé qui sépare leur civilisation de la nôtre. Il aurait fallu suivre une toute autre ligne de conduite, et pour cela il eût été nécessaire de connaître, mieux que ne le font généralement les administrateurs coloniaux, les conceptions fondamentales et l'histoire de l'islamisme.

Ce qui distingue le judaïsme et l'islamisme des autres grandes religions, c'est qu'ils ordonnent par des prescriptions précises et minutieuses toute la vie privée et toute la vie publique de leurs fidèles ; ils contiennent non seulement une dogmatique, mais un système juridique, politique, social, économique, qui pour l'islamisme a été tiré, grâce à un long travail scolastique, du Coran comme des paroles et des actes de Mahomet. L'islamisme est, en fait, resté dans une large mesure une législation qui impose ce qu'il faut penser ou croire, faire ou ne pas faire, qui règle et prétend sanctionner matériellement aussi bien que la prière, le culte et les devoirs envers Dieu, la propriété, les contrats, les testaments et tous les rapports juridiques. Cette religion sans prêtres a pour organes des jurisconsultes, les ulema et les cadis, interprètes et gardiens de la loi divine, que doit appliquer, sous leur contrôle et avec leurs conseils, le khalife, chef spirituel et temporel de tous les musulmans.

L'empire de cette loi et, par conséquent, la souveraineté du khalife qui en est l'instrument, doivent s'étendre sur toute la terre. Tant que les mécréants ne se seront pas convertis ou n'auront pas été soumis, les fidèles ont le devoir de les combattre. Cependant, des traités de paix, de commerce et d'établissement, dont les *capitulations* récemment abrogées en

Turquie sont un exemple, peuvent être conclus avec leurs chefs.

L'islamisme a donc été conçu en vue de la domination une et universelle. Que le monde islamique dût être partagé en pays régis par des souverains indépendants du khalife, c'était là un fait anormal et antijuridique ; que des populations musulmanes dussent être gouvernées par des infidèles, ceux qui ont élaboré la doctrine islamique n'avaient jamais envisagé une telle éventualité. On sait pourtant que le khalifat ne tarda pas à se diviser, qu'il finit par s'évanouir et que, même après que la dynastie des Osmanlis l'eût relevé à son profit, de nombreux sultans musulmans restèrent indépendants. On sait encore que depuis la fin du XVIIIe siècle, dans les Indes orientales, en Afrique, sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, puis en Europe, presque toutes les puissances chrétiennes se sont assujetti de vastes territoires peuplés de musulmans et que l'on peut prévoir le jour où le reste du monde islamique subira le même sort. On sait, enfin, que cette décadence politique et militaire s'est accomplie en même temps qu'une décadence intellectuelle, juridique, économique, artistique, qui tient surtout à ce que la doctrine musulmane a cessé d'évoluer depuis quelques siècles, pour des raisons que nous croyons d'ailleurs accidentelles et temporaires, et s'est ainsi trouvée incapable de régler et de développer la vie sociale nouvelle issue des relations avec l'Europe.

***

A un autre point de vue pourtant, l'Islam a pris et garde une singulière supériorité. Tandis qu'il perdait morceau par morceau son domaine territorial, le nombre de ses fidèles, loin de diminuer, ne cessait de s'accroître. A mesure que ses conquêtes lui étaient enlevées l'une après l'autre, il conquérait chaque jour des milliers d'âmes sans presque en perdre une seule. Il est naturellement impossible de faire la statistique des conversions, mais on peut prétendre que, parmi les 200 ou 250 millions de musulmans actuellement existants, beaucoup sont des croyants de date assez récente [1].

1. Le nombre des musulmans varie suivant les statistiques entre 175 et 250 millions. On trouvera plusieurs de ces évaluations indiquées dans : *The*

L'expansion européenne qui a tant appauvri matériellement l'Islam en Afrique l'y a enrichi dans une mesure plus grande encore au point de vue spirituel. La propagande musulmane, dont les agents les plus actifs sont des trafiquants de langue arabe, y a suivi la marche de la conquête et de la colonisation européennes. Son prodigieux succès est le tourment et l'envie des missionnaires chrétiens dont le prosélytisme reste très loin en arrière et, le plus souvent, se borne à défendre ses positions.

Les raisons de cette supériorité sont nombreuses et diverses : la simplicité et la clarté du credo musulman, qui se réduit à affirmer l'existence d'un Dieu unique, la réalité de la mission de Mahomet et la vérité de ses révélations, sont faites pour contenter les intelligences les plus simples ; la vie future promise aux croyants est de nature à frapper et à enchanter les imaginations les moins raffinées ; si cette religion a des docteurs qui l'ont approfondie, elle n'a pas de prêtres ; ceux de ses fidèles qui s'en croient capables sont toujours disposés à prêcher et à diriger la prière ; l'esprit de prosélytisme qui les anime en fait des missionnaires zélés et persuasifs qui s'efforcent en toutes circonstances de convertir les païens avec lesquels ils entrent en relation, et dont ils sont souvent très proches par l'origine, le genre de vie, la tournure d'esprit. Ceux-ci sont séduits par l'idée de s'agréger au peuple élu à qui Dieu attribue la suprématie dans ce monde et la félicité éternelle dans l'autre.

Beaucoup plus impénétrables et plus difficiles à pratiquer, les religions chrétiennes ont pour interprètes et pour ministres des Européens que tout sépare de leurs catéchumènes : sacerdoce, mœurs, mentalité, et célibat quand il s'agit d'un prêtre catholique. Suivant qu'ils sont catholiques, anglicans, luthériens, calvinistes, ils professent des dogmes différents et cette diversité, l'hostilité qu'elle inspire, les luttes qu'elle entraîne, contrastent fâcheusement avec l'unité, au moins relative, de l'Islam. Au surplus, les administrateurs coloniaux ont une

Mohammedan world of to day (Conférence du Caire, 1910), p. 289 à 295 ; S. M. Zwermer, *Islama challenge to faith* (2e édit.), p. 153-170 ; *Islam and Missions* (Lucknow Conference, 1911), p. 11 à 21 ; M. Hartmann, *Der Islam*, 1910, p. 179 à 183 ; *The Statesman's Yearbook*.

tendance à favoriser les musulmans, à soumettre à l'autorité de leurs chefs tous les autres indigènes, et à donner une portée générale à leur droit et à leurs institutions qui sont plus faciles à connaître que les coutumes locales.

A la différence des missions catholiques qui limitent leurs efforts à la conversion des païens et, dans certaines parties de l'Orient seulement à celle des schismatiques, les missions protestantes travaillent en outre, avec beaucoup plus de zèle, d'énergie, de persévérance et d'ingéniosité que de succès, à conquérir le monde de l'Islam. Certaines d'entre elles, par exemple en Égypte, ne visent que ce but. Une masse énorme de livres, de rapports, de statistiques a été publiée en diverses langues, surtout en anglais, afin de décrire cette lutte, d'exposer la tactique qu'elle comporte, d'indiquer ses résultats [1].

Presque sans exception, le musulman garde inébranlablement sa foi. Le nombre des conversions pour les divers pays dans lesquels s'exerce cet apostolat, en admettant même qu'il n'ait pas été grossi et qu'aucune apostasie ne le réduise, est toujours insignifiant. C'est ainsi qu'une étude sur l'Islam à Sumatra, en 1905, après avoir indiqué que 3 millions et demi de musulmans peuplent cette île et énuméré les associations protestantes de nationalités diverses qui y fonctionnent depuis 1860 et depuis 1871, évalue d'un ton satisfait à 6 500 le nombre de chrétiens convertis et à 1 150 celui des catéchumènes [2] ! D'ordinaire, les rapports des missions se bornent à recenser les prêtres, catéchistes et instituteurs protestants d'origine musulmane. Dans l'Inde anglaise, il y en avait environ 200 en 1906 pour plus de 65 millions de musulmans [3]; mais c'est là, semble-t-il, à peu de chose près, tout le fruit des conquêtes faites sur l'Islam dans la péninsule.

1. La propagande des missions évangéliques anglo-saxonnes et germaniques et la littérature très abondante dont elle est le sujet, ont été décrites et analysées avec beaucoup de précision dans *la Conquête du monde musulman*. (Leroux, 1912), ouvrage édité par la *Revue du monde musulman*.

2. Rev. G. K. Simon, *Islam in Sumatra* : *The Mahomedan world of to day* (Conférence du Caire, 1906, p. 228).

3. Rev. E. M. Wherry, *Islam and Christianity in India and the Far-East*, p. 146, et *la Conquête du monde musulman*, p. 54.

*
* *

On conçoit les difficultés que rencontra l'œuvre de colonisation graduelle, méthodique, modérée, qui vers le milieu du XVIIIe siècle suivit en Asie l'œuvre de conquête violente, dévastatrice, fanatique, entreprise elle-même après les découvertes géographiques et grâce aux progrès de la navigation. Les sociétés asiatiques ont vécu en effet jusqu'à une époque récente sans avoir même conçu la plupart des idées et des sentiments qui unissent les hommes et dirigent leur conduite dans les sociétés occidentales ; un alliage bien différent forme leur armature. Faut-il respecter ces traditions et ces croyances, les mœurs, les coutumes, l'organisation sociale qui en découle, en se bornant à gouverner de haut et à mettre en valeur le territoire? Faut-il, au contraire, s'efforcer d'y substituer notre organisation et nos institutions? Comment coloniser des nations dont la civilisation très ancienne et, par certains côtés, aussi raffinée que la nôtre, est sous d'autres rapports si incomplète, si impuissante à réaliser la prospérité matérielle, et si contraire à notre conception de la justice?

Les caractères propres de la communauté islamique compliquent encore le problème. Les religions sous l'action desquelles se sont formées les autres sociétés extra-occidentales — bouddhisme, indouisme, chamanisme, fétichisme sous ses diverses formes — consistent en un mélange de dogmes, de pratiques rituelles, de prohibitions, de préceptes moraux, tous plus ou moins obscurs, imprécis et inconsistants, qui opposent peu de résistance aux institutions européennes ; elles se concilient sans difficulté avec la notion de patrie territoriale et avec celle d'une loi et d'un pouvoir social temporels et d'origine humaine. Nous avons dit que l'Islam est au contraire une véritable législation révélée, très précise et très complète. — N'en est-il pas de même, dira-t-on peut-être, du droit canonique chrétien? Nullement : les interprètes du droit canonique ne le présentent comme un droit véritable, c'est-à-dire comme un ensemble de règles positives et pratiques, obligatoire à l'exclusion de toute autre disposition, que pour ce qui concerne la formation et la dissolution du mariage ; la doctrine musulmane règle au contraire avec la plus grande minutie

tous les rapports juridiques : mariage et obligations réciproques des époux, filiation, autorité paternelle, capacité, tutelle, contrats, testaments, succession, régime des biens, fondations, esclavage, condition juridique des sujets mécréants et des étrangers, organisation judiciaire et procédure, droit pénal, droit administratif et constitutionnel, régime fiscal. Le souverain est le représentant de Dieu, sa mission est de maintenir et de propager la foi et la loi, son autorité doit s'étendre sur toute la terre, il est le chef de tous les croyants, quels que soient leur origine et leur pays. Tous les musulmans sont compatriotes, leur patrie commune est l'Islam.

Lors donc qu'un État européen possède un territoire peuplé de musulmans, l'exercice de sa souveraineté comporte nécessairement des restrictions et des tempéraments considérables ; on risque de violer les consciences et de provoquer une résistance au moins passive. Pour gouverner, administrer, légiférer dans un tel pays, on doit donc tenir compte du droit islamique.

Mais dans quelle mesure? — Deux tendances se sont manifestées. En suivant l'une, on vise à cantonner la population musulmane dans ses lois et dans ses institutions, en évitant autant que possible de les modifier. En Algérie, cette politique a été pratiquée avec un scrupule peut-être excessif : les musulmans n'y ont pas seulement conservé leurs chefs et leurs juges, mais dans certains territoires, dits de commandement, ils sont régis exclusivement par le droit musulman ; ailleurs ce droit leur est applicable *sans restriction*, non seulement quant au mariage, à la répudiation, aux rapports de famille et aux successions, mais même quant au régime des biens, de telle sorte que la condition légale d'un immeuble peut varier à chaque transfert suivant la qualité des parties. Ce maintien de l'organisation nationale des Algériens musulmans sert à justifier leur exclusion de la vie municipale et administrative, exclusion qui fut longtemps presque totale et qui a été tempérée par diverses mesures, telles que la création des Délégations financières.

Les Anglais ont suivi dans leurs colonies la même ligne de conduite, mais sans autant de ménagements. Sur le territoire de l'Inde britannique, il n'y a, pour tous les habitants,

quelle que soit leur origine ou leur religion, qu'une seule organisation administrative et judiciaire s'inspirant de la législation indigène ; les tribunaux chargés d'appliquer les diverses lois personnelles aux rapports de famille, aux communautés familiales et aux successions, considèrent d'ailleurs le droit musulman comme s'il était immuablement fixé. En dépit des réclamations d'une importante fraction du parti radical anglais, tous les indigènes, particulièrement les musulmans, continuent à être gouvernés, jugés et administrés de haut, sans le concours d'organes représentatifs indigènes, par des fonctionnaires venus de la métropole.

Nos préférences seraient pour la tendance opposée, si elle pouvait être efficacement suivie. Nous souhaiterions, s'ils étaient réalisables, un rapprochement et une fusion de la société occidentale et de la société islamique, qui seraient obtenus graduellement, non par une assimilation aveugle et brutale, mais grâce à une évolution de la doctrine islamique accomplie suivant ses propres lois, autant que possible par ses propres moyens, avec l'encouragement et le concours bienveillant des puissances européennes. Tout au moins est-ce un devoir, croyons-nous, pour celles-ci, d'instruire leurs sujets musulmans, de leur inculquer les leçons et les idées de la vie moderne, d'améliorer leurs lois et leurs institutions, au risque même d'en diminuer l'originalité, et d'attribuer à ces hommes une juste part dans le gouvernement de leur pays.

***

Cette politique se heurte à l'idée, adoptée par les Français d'Algérie et de nombreux missionnaires, et développée dans de nombreuses publications, que l'islamisme est immuable. Religion rigide, formaliste, aux prescriptions précises et minutieuses, l'islamisme, disent-ils, n'est pas susceptible de changement. Enchaînés par leur orgueil et leur fanatisme, les musulmans, qui descendent tous de races traditionnalistes et fatalistes, se refuseront toujours à modifier leurs croyances et les mœurs et lois qui en découlent ; ils n'accepteront jamais de vivre sur le pied d'égalité avec les incroyants dont ils ne peuvent être que les maîtres ou les sujets. Pour le moment, ils

se résignent à leur assujettissement, mais sans perdre l'espoir de la revanche. Étroitement unis sous l'étendard du khalife par la communauté de foi, de langue rituelle, de culte, d'existence et plus encore d'aspirations et de haines, rapprochés chaque année par la pratique du pèlerinage, ils forment, quel que soit leur pays, une seule nation que les uléma, les marabouts et surtout les khouans des confréries ne cessent d'exciter à la guerre sainte contre les infidèles [1].

Pour réfuter cette théorie, il suffit de rappeler quelques faits patents :

1° Si l'on s'en tient à la doctrine islamique orthodoxe ou sunnite (il y a de nombreuses sectes musulmanes qui, bien que considérées comme hérétiques par les sunnites, n'en comptent pas moins beaucoup d'adeptes; la plus importante est le chiisme qui domine en Perse et est très répandu en Mésopotamie), on constate qu'elle comporte quatre versions différentes basées sur une interprétation particulière du Coran et sur des traditions suivies respectivement par quatre écoles ou rites, et caractérisées chacune par un rituel et un droit spéciaux. Il y a au moins autant de différence entre le droit des malékites et celui des hanéfites, par exemple, qu'entre la loi française et la loi italienne.

L'unité, d'ailleurs incontestable, de l'Islam orthodoxe

1. Pour être convenablement exposées, les deux questions que certains publicistes ont prétendu relier l'une à l'autre par une synthèse hardie : celle du khalifat et de son avenir, celle des ordres religieux musulmans et des saints ou des personnages vivants considérés comme tels, mériteraient chacune une étude spéciale. Sans examiner à la lumière de la loi musulmane et de l'histoire le droit des sultans de Constantinople au titre de khalife, et sans contester l'autorité et le prestige qu'ils en ont longtemps retirés, il est certain que cette dignité n'est plus guère maintenant pour eux qu'un titre honorifique, d'ailleurs contesté en dehors de l'empire ottoman. Les ordres religieux (tourouk) musulmans ont servi de matière à de nombreux ouvrages de valeur inégale. Presque toujours leur objet a été dénaturé et leur importance démesurément grossie. On pourrait presque aussi justement dénoncer le danger dont le Tiers-Ordre de Saint François ou les Enfants de Marie menacent la démocratie française! Basés sur le culte des saints qui les ont fondés et dont la grâce continue à se transmettre successivement à chacun de leurs chefs, manifestations d'un esprit mystique et même panthéistique nettement contraire au dogmatisme scolastique à base juridique de la doctrine sunnite, condamnés par le prophète qui a dit : « Pas de monachisme en Islam », sévèrement jugés par les ulema qui réprouvent leurs croyances et leurs pratiques, loin de fortifier l'islamisme, ils en seraient plutôt un dissolvant.

n'existe donc que par rapport aux dogmes fondamentaux; elle n'empêche pas les nations qui le professent de le concevoir de façons très diverses, en dépit de sa simplicité.

2° Ces quatre systèmes sont le fruit d'un travail scolastique intense qui s'est poursuivi durant des siècles à travers les controverses et les persécutions, dans le dessein d'extraire une dogmatique et une législation des propos et des actes du Prophète.

3° Cette belle et riche construction édifiée au fur et à mesure des besoins par l'*effort intellectuel* (*idjtihad*) des *moudjtaheddin* (les prudents musulmans) exercé suivant une méthode d'analyse déductive très originale (le *kiyas*), n'a cessé de grandir et de se consolider jusqu'à une époque que l'on fixe généralement au IVe siècle de l'hégire (Xe siècle de l'ère chrétienne), mais qui nous paraît beaucoup plus récente [1]. « La porte de l'effort intellectuel » fut alors considérée comme close. Depuis lors, la doctrine islamique semble avoir perdu sa faculté d'adaptation et de développement. Mais selon d'éminents musulmans, dont l'opinion est plausible, cet arrêt n'est que temporaire et les réformes législatives nécessaires pourraient se réaliser non, comme on l'a fait depuis près d'un siècle par la juxtaposition, sans soudure ni raccord, d'institutions empruntées plus ou moins heureusement aux pays européens et particulièrement à la France, mais par l'application, la mise au point, l'extension par analogie des principes et des règles du droit islamique.

Quoi qu'il en soit, ceux qui affirment que le droit musulman est incapable d'évoluer ignorent son histoire.

4° Les idées, les usages, le genre de vie, les institutions des musulmans turcs, égyptiens, tunisiens, persans, n'ont cessé de s'européaniser avec une rapidité peut-être excessive : depuis le vêtement et l'alimentation jusqu'au mode de gouvernement et à l'organisation administrative, sans oublier la langue et les journaux, tout, dans ces pays, se fait de plus en plus à l'instar de l'Europe. Le changement qui ne cesse de s'y accomplir dans les idées et les usages pour le mariage et les relations de famille, doit être en grande partie attribué à cette

1. D'excellents traités de droit musulmans datent du XVIe siècle de notre ère.

influence. Les mariages prématurés, naguère si fréquents, sont de plus en plus rares ; la polygamie tend à disparaître ; la femme ne cesse de s'émanciper, elle devient, tout au moins dans la classe aisée, l'égale de l'homme auquel elle est parfois supérieure par l'éducation et l'instruction ; l'omnipotence du père ou, après sa mort, celle du fils aîné s'affaiblit ; l'idée se répand que l'autorité paternelle ou maritale n'est pas un droit, mais plutôt une fonction ; les héritiers ne s'accommodent plus de la communauté familiale, jadis indéfiniment prolongée. et demandent le partage.

Ajoutons que le judaïsme offre les mêmes caractères de légalisme minutieux, de rigidité et d'immutabilité que l'islamisme. On sait pourtant à quel point les israélites — à l'exception de quelques communautés russes, galiciennes ou ascaliques — se sont assimilé la civilisation occidentale.

C'est à ce point de vue que l'œuvre des missions chrétiennes est vraiment efficace : si elles ne convertissent pas les musulmans sur lesquels elles agissent, elles forment leurs esprits et leurs cœurs en inculquant dans les écoles, les orphelinats, les hospices, les hôpitaux, les colonies agricoles qu'elle dirigent, des notions, des habitudes, des besoins, des sentiments en honneur dans les pays occidentaux. La fréquentation des Européens, les voyages, les séjours de plus en plus nombreux et réguliers à l'étranger, la connaissance des langues étrangères qui ne cesse de se vulgariser, ont contribué au même résultat.

5° Souvent l'adoption des mœurs et de l'organisation européennes fut imposée par les souverains musulmans : c'est ce que firent entre autres, avec beaucoup de courage et de fermeté, les sultans Mahmoud II et Abd-ul Medjid, ainsi que Mehemet Ali et ses successeurs. Séduits par l'éclat de la civilisation occidentale, impuissants à entreprendre le travail lent et ardu de la rénovation des institutions islamiques, étant données tant leur impatience de remédier à une décadence intolérable que l'incapacité et la répugnance des ulema à « rouvrir la porte de l'effort », ils ne craignirent pas de réformer la législation au moyen de règles empruntées à la France. En Turquie, le code pénal, celui de procédure pénale, les codes de commerce terrestre et maritime, le code de procédure commerciale, la loi sur la nationalité ; en Égypte tous les codes

sans exception, déduction faite du droit de la famille, ont été plus ou moins fidèlement ou heureusement copiés, entre 1850 et 1883, sur les codes français.

Emprunt bien plus important encore, l'exemple et le contact de l'Occident ont suggéré aux Orientaux la notion, étrangère aux musulmans jusqu'à une époque récente, de l'État égal pour tous ses sujets et de la patrie territoriale. Là où il n'y eut si longtemps qu'une juxtaposition de races, de castes, de peuplades, de sectes groupées sous la souveraineté des représentants de la religion dominante, l'action régulière et uniforme d'un conquérant européen, la discipline et la culture imposées méthodiquement par son étreinte puissante et continue, le sentiment d'opposition qu'elle inspire et, plus encore peut-être, l'idée des avantages que les pays occidentaux retirent de leur organisation en État, produisent un mélange, une fusion, créent une conscience commune d'où sort une patrie. Qu'était l'Indoustan au commencement du XIXe siècle? Une péninsule répartie en une multitude d'empires plus divisés entre eux que les États européens et subdivisés en castes et en sectes. Qu'étaient la Syrie, l'Égypte, la Tunisie, il y a trente ans? La copropriété de dix races, pourvues chacune de mœurs, de traditions, de croyances très différentes. Aujourd'hui les éléments de cet amalgame s'absorbent, se pénètrent et se fondent en une substance homogène, animée d'une force de plus en plus consciente d'elle-même.

Tous les faits qui viennent d'être énumérés n'établissent-ils pas que les sociétés islamiques civilisées, bien loin de rester immuables et comme murées dans un état social traditionnel, ne cessent de se transformer et de se rapprocher des sociétés occidentales?

*
* *

Comment cette transformation se concilie-t-elle avec les principes fondamentaux de l'Islam? Comment a-t-elle été initiée, encouragée, tout au moins approuvée, par tant de musulmans instruits et fervents?

Parce que les docteurs de l'Islam, comme ceux de l'Église chrétienne, ont dû se résigner à distinguer la thèse et l'hypo-

thèse et à considérer leur doctrine comme un idéal, qui fut réalisé seulement durant le « khalifat parfait » des quatre premiers successeurs du Prophète, puis remplacé par le *modus vivendi* que l'imperfection humaine rendait seul possible.

On a soutenu que l'influence exercée sur les sociétés islamiques par la civilisation occidentale est excessive, voire néfaste, que les réformes nécessaires auraient dû, pour être efficaces et durables, être conçues conformément aux principes de la loi musulmane, d'après les méthodes suivies par les grands juristes des premiers siècles de l'Islam, et que les changements législatifs réalisés en Turquie par voie d'emprunt et de juxtaposition n'ont fait qu'aggraver la décadence et la ruine de ce pays. Ce n'est pas, a-t-on dit, en copiant servilement et pêle-mêle nos modes, notre parlementarisme, notre centralisation, que les pays musulmans remonteront au rang éminent qu'ils ont si longtemps occupé, c'est bien plutôt en adoptant notre esprit public et nos méthodes de travail et en les appliquant à la rénovation de leurs idées, de leur culture et de leurs institutions héréditaires.

Il y a dans ces observations une certaine part de vérité. La rénovation de l'Islam suivant ses propres principes, suivant ses propres méthodes, serait certes désirable si elle n'était pas chimérique. Peut-être sera-t-il bon de s'en inspirer dans la mesure du possible en travaillant à l'organisation des territoires de l'Asie, peuplés presque entièrement de musulmans qui n'ont pas bénéficié des réformes réalisées en Turquie et qui vraisemblablement continueront à être gouvernés par des chefs musulmans. Pour le surplus, elles sont excessives et contredites par les faits.

Les lois et les institutions importées purement et simplement d'Europe en Turquie et en Égypte n'ont pas, il est vrai, donné dans le premier de ces pays les résultats qu'on en avait espéré; elles y ont toutefois, quoi qu'on en ait dit, comblé des lacunes et apporté une sérieuse amélioration. Pour ce qui est de l'Égypte, leur succès y a été immédiat, leur effet bienfaisant et durable et la pénétration du système juridique français dans un pays si profondément différent à tous égards, et spécialement au point de vue de la législation, est un fait paradoxal qui contredit les idées les mieux établies. Historiens et

sociologues s'accordent à affirmer comme un axiome que le droit est un produit social naturel, qui ne saurait être fabriqué mécaniquement, ni même transplanté. Comme si les codes Napoléon n'étaient pas, en quelques années, devenus et ne sont pas restés la législation d'une grande partie de l'Europe, pour être adoptés ensuite avec la même faveur dans les Balkans, en Afrique et en Asie! La vérité, c'est qu'il en est d'un droit comme d'une langue, avec cette différence que les lois ne sont connues que des légistes et que la presque totalité de ceux auxquels elles s'appliquent les ignorent et s'en désintéressent. On a vu des peuples oublier leur langue et en acquérir une nouvelle en une ou deux générations. Une telle substitution n'empêche nullement les langues d'être une des manifestations les plus spontanées de la vie sociale.

En dépit des bienfaits incontestables donnés par l'européanisation du droit et des institutions des pays dont la réforme sur le modèle occidental a été entreprise sérieusement et avec suite, des esprits très distingués, les uns européens tels que Vambéry et M. Van den Berg, le savant juriste arabisant hollandais, les autres musulmans comme le cheikh Abdou en Égypte, sir Syed Ameer Ali et d'autres légistes réformateurs des Indes britanniques, préconisent la reprise de l'*Idjtihad* et la construction du droit islamique suivant cette méthode empruntée aux grands docteurs sur les quatre bases traditionnelles : Coran, tradition, opinion unanime des représentants instruits de la communauté, raison[1]. Leux voix n'a pas eu d'écho, et l'on se borne à envisager plus modestement en Égypte et en Algérie un code islamique limité aux rapports de famille et aux successions, formé de dispositions fournies par les quatre rites orthodoxes. Une telle compilation serait tout le contraire de l'intime rénovation qu'ont en vue les savants publicistes pour lesquels le *Kiyas* est toujours un utile instrument. C'est pourquoi ils la considèrent comme dangereuse et nous croyons que sur ce point ils ont raison. La codification projetée perpétuerait indéfiniment en effet, en leur donnant une forme claire

1. Van den Berg, *les Réformes législatives en Turquie*, *Revue de droit int.*, 1896, p. 237 et s., 424 et s.; A. Vambéry, *Der Islam im neunzehnten Jahrhundert;* W. S. Blunt, *The Future of Islam.*

et précise, les règles surannées qu'il s'agit justement de corriger et de compléter. Où d'ailleurs trouver des ulema qui soient pourvus d'assez de savoir, d'autorité et de prestige pour reprendre et continuer l'œuvre presque sacrée élaborée durant les premiers siècles, et qui soient en même temps au courant du mécanisme de la vie moderne? Il est donc bien naturel que, sans attendre la réussite douteuse et certainement lointaine de ce grand travail, ceux qui gouvernent un peuple musulman cherchent à l'organiser administrativement et législativement, selon le vœu d'un très grand nombre de musulmans éclairés, au moyen de règles déjà formulées et appliquées dans d'autres pays et dont, par conséquent, on peut prévoir les effets.

***

Les observations qui précèdent tendent à établir deux choses : la première, c'est que les sociétés islamiques ne cessent d'évoluer, qu'elles subissent l'attraction des sociétés occidentales et tendent à modeler sur elles leurs institutions, leurs mœurs ou tout au moins leurs modes; la seconde, que les musulmans, presque sans exception, non contents de rester fidèles à leur foi, s'efforcent, quand ils le peuvent, de la défendre et de la propager. S'il en est ainsi, le devoir des puissances européennes, dans leurs colonies, leurs protectorats ou leurs sphères d'influence est le suivant : respecter la conscience, maintenir et développer la culture, améliorer la condition matérielle, morale, intellectuelle de leurs sujets ou protégés musulmans, en les défendant au besoin contre la prépotence et l'oppression des résidents ou des colons européens; conserver, sans pourtant les fixer immuablement ni gêner leur évolution naturelle, toutes les règles juridiques concernant le mariage, la famille, les successions; car ces règles, qui satisfont les sentiments les plus intimes de la conscience traditionnelle, sont considérées comme une partie intégrante de la religion par ceux-là mêmes que les lois laissent le plus indifférents; se garder de parquer les musulmans dans leur vie sociale, les intéresser au contraire à

la gestion des affaires publiques, leur ouvrir le plus libéralement possible l'accès des fonctions et du pouvoir, de façon à leur inculquer le sentiment national, l'idée de la patrie territoriale et à en faire graduellement de véritables citoyens; se garder également de favoriser l'Islam aux dépens des autres religions et résister à la tentation d'unifier les populations indigènes en faisant prédominer celle d'entre elles qui est la plus fortement organisée.

La religion islamique ne doit pas servir d'instrument de règne. Ceux qui lui sont étrangers doivent au contraire encourager les musulmans éclairés qui appellent de leurs vœux le jour où, tout en devenant plus complètement encore la règle des rapports entre l'homme et Dieu et la source de la vie intérieure, ses dogmes et ses préceptes n'influeront plus qu'indirectement sur les institutions politiques et le droit privé.

Ce départ est déjà réalisé dans le plus prospère et le plus civilisé des pays musulmans. En Égypte, on a depuis longtemps, non seulement organisé le gouvernement et l'administration sur des bases presque entièrement séculières, mais façonné toutes les branches de la législation sur le modèle du droit français; seules, les dispositions relatives à la famille, aux successions, aux fondations, celles qui n'intéressent pas exclusivement les juristes, continuent à être imposées aux indigènes par la loi canonique de leur propre communauté religieuse, sauf à faire prédominer la loi islamique lorsqu'elle entre en conflit avec une autre loi.

Même ainsi réduit, le droit musulman régit encore un domaine très étendu ; norme de la conduite quotidienne, il s'applique à toutes les relations sociales qui intéressent les mœurs : parenté, condition de la femme, éducation de l'enfant. Loin de gêner son évolution, — comme le ferait infailliblement la codification du statut personnel musulman, qui se prépare actuellement en Algérie, en Tunisie, en Égypte, — il faudrait la faciliter en encourageant la reprise de « l'effort intellectuel ». Le malheur est qu'aux yeux du croyant cet effort ne vaut que s'il a été entrepris par les ulemâ, seuls qualifiés pour cette œuvre; et la formation intellectuelle des ulema les y prépare mal.

L'amélioration des méthodes d'enseignement suivies dans

les medressehs doit donc occuper une place importante dans le programme de rénovation de la culture islamique.

*
* *

Dire que la civilisation musulmane est déchue, c'est exprimer une idée banale et malheureusement vraie. Cette civilisation qui a intimement rapproché des peuples de races et de langues si différentes, et qui en a façonné suivant son idéal, le droit, la philosophie, la littérature, les arts, est une des plus originales, des plus belles, et des plus dignes d'être connues et étudiées. Ses fils l'abandonnent : les Orientaux instruits et de condition aisée s'habillent, se logent, se meublent à l'européenne ; pour la plupart ils ignorent leur histoire, n'ont rien lu de leurs auteurs classiques et même connaissent mal leur langue. La vie et la culture européennes, dont certains d'entre eux n'apprécient guère que les manifestations les plus vulgaires, absorbent toutes leurs facultés.

La grammaire et la logique arabes, comme le droit musulman, ne sont sérieusement étudiés que dans les medressehs religieuses. Ils y sont enseignés par des ulema, la plupart fort mal rémunérés, qui appartiennent presque tous à des familles de condition très modeste ; entièrement passif, leur enseignement consiste à commenter les très vieilles gloses des traités de la grande époque, sans que jamais les étudiants aient à faire un exercice personnel.

Pour ce qui est de l'œuvre si riche, si variée, de tant de poètes lyriques, mystiques, descriptifs, conteurs et chroniqueurs, qui ont élaboré pendant des siècles, parfois avant Mahomet lui-même, les richesses inépuisables de la langue du Coran, nul ne s'en occupe, sinon quelques amateurs érudits. Nombre de ces chefs-d'œuvre si peu connus sont inaccessibles ; les autres ont été pour la plupart édités soit en Europe, soit par les soins de l'Imprimerie nationale du Caire, soit par l'Université catholique de Beyrouth. Et ce que nous venons de dire des pays de langue arabe s'applique également à la Perse et à la Turquie.

Quant à l'art musulman, l'interdiction de reproduire des êtres animés, contenue dans le Coran et strictement respectée

par les musulmans sunnites, a sans doute, en rétrécissant son domaine, contribué à développer les dons innés des Orientaux pour tout ce qui concerne la construction, l'ameublement et le vêtement. Jusqu'à une époque récente, l'architecture arabe a édifié des mosquées, des écoles, des palais, des fontaines, toujours parfaitement appropriés à leur destination, en dépit de la diversité de leurs plans, et dont l'ornementation riche, délicate, sobre et pourtant infiniment variée dans ses détails, est une joie pour le regard. On en peut dire autant de tout ce qui concerne l'ameublement et la parure : travail du bois, du cuivre, du marbre, de l'argile, du plâtre, de l'ivoire, de la nacre, stucage, orfèvrerie, ciselure, poterie, verrerie, reliure, tissage, broderie. L'étude de ces merveilles rénoverait peut-être la sensibilité de nos artistes en leur révélant des motifs nouveaux d'inspiration, et ranimerait les arts, presque morts en Europe, de l'ébénisterie, de la tapisserie, de la mosaïque et du vitrail.

Il existe encore en Asie Mineure, en Perse, en Syrie, en Égypte, au Maroc, quelques ouvriers d'art qui ont gardé, en même temps que les procédés traditionnels de leur métier, assez de goût et d'invention pour exécuter autre chose que des articles de bazar. Mais l'influence des modes européennes, l'engouement général pour les meubles et les bibelots importés, détruit rapidement leur instinct artistique. De plus en plus dédaignés par le consommateur indigène, ils auraient déjà presque entièrement disparu sans les travaux de construction et de restauration des édifices de style oriental auxquels ils trouvent à s'employer.

Cependant la culture intellectuelle et artistique par laquelle la civilisation islamique égalait jadis la civilisation chrétienne, n'a point encore été extirpée. D'un côté beaucoup d'ulema et quelques Orientaux lettrés, de l'autre les humbles ouvriers d'art en maintiennent la tradition. L'arabe, le persan, le turc classiques sont toujours des langues vivantes : les grandes medressehs les emploient pour l'enseignement de leur programme, quotidiennement des livres sont rédigés dans ces langues, des versificateurs, parmi lesquels des poètes se révéleront peut-être un jour, se servent de leur métrique. Le sentiment des formes, la technique de tous les arts décoratifs ont

survécu dans bien des ateliers indigènes. Les matériaux et les instruments d'une renaissance existent donc. Par quels procédés pourrait-elle être accomplie?

La renaissance des arts musulmans dépend dans une large mesure du gouvernement et des administrations locales. Si les monuments étaient toujours construits, décorés et autant que possible meublés dans le style qui convient au climat et qui s'harmonise avec l'aspect des localités où ils doivent prendre place, les hommes qui possèdent le génie et le rythme de ces arts seraient à même d'exercer et de perfectionner leurs talents. Des expositions et des concours, organisés non seulement dans le pays, mais en Europe, encourageraient la conscience et le goût, stimuleraient les facultés d'invention et d'exécution des artisans et des fabricants, tout en facilitant la vente et l'exportation de leurs œuvres. La reconstitution des corporations de métier, dont les cadres existent encore dans la plus grande partie de l'Orient, concourrait au même but. Une fois réorganisées, réglementées et contrôlées, elles pourraient être chargées d'assurer la formation des apprentis, ainsi que cela se pratique dans une certaine mesure en Allemagne et en Autriche. Des écoles professionnelles et des ateliers modèles, dirigés ou subventionnés par le gouvernement, formeraient des artisans d'élite.

Pour les ulema, la première condition pour élever leur niveau intellectuel et élargir leur esprit est d'améliorer leur condition matérielle, de façon à pouvoir les recruter dans un milieu supérieur. Les professeurs des medressehs religieuses, dont celle d'El Azhar au Caire est le type, sont presque tous rémunérés d'une façon dérisoire ; il en est de même des imams des mosquées et des cadis : le résultat de cette parcimonie est inévitable. La seconde condition est de leur enseigner les sciences modernes et les langues étrangères, de les mêler davantage à la vie d'aujourd'hui, de façon à en faire des hommes de notre temps. Des tentatives heureuses mais encore très modestes ont été réalisées en ce sens en Tunisie (Khaldouniya) et en Égypte (école des cadis composée de diplômés d'El Azhar).

Actuellement les langues orientales et les sciences islamiques sont cultivées, d'un côté par des philologues qui, faute

de les avoir sucées avec le lait, ne peuvent en pénétrer la vie intime, et de l'autre par les ulema qui en sont profondément imbus mais à qui manquent la préparation scientifique et les éléments de comparaison. Que ne pourrait-on attendre des cheikhs de la mosquée Keraouin à Fez ou de la mosquée El Azhar au Caire si, non contents de posséder les six sciences « instrumentales » et « finales », ils savaient encore ce qu'on enseigne à l'École des Langues orientales et à celle des Hautes-Études? Pour les rapprocher de cet idéal, il faudrait tout d'abord leur enseigner une langue européenne et les faire séjourner en Europe.

Le jour où, devenus des hommes de leur temps, les ulema seront à même de travailler à moderniser les institutions et le droit islamiques, en reprenant l'œuvre des grands docteurs des premiers siècles, après s'être pénétrés de leurs méthodes d'analyse et de construction, la transformation des sociétés musulmanes sera grandement facilitée. Ces sociétés, nous l'avons vu, ne cessent d'évoluer vers la civilisation européenne; mais ce mouvement est entravé par l'étroite subordination de l'intelligence et de la volonté humaines à des règles juridiques faussement considérées comme immuables et qui étaient déjà presque entièrement fixées vers le milieu du moyen âge, — si bien que tout sentiment, toute idée et toute action tendent chez les musulmans à revêtir une forme religieuse, c'est-à-dire à se placer sous l'empire d'une de ces règles dont souvent la raison d'être a depuis longtemps cessé d'exister.

La paralysie de la vie intellectuelle et l'affaiblissement de l'esprit public ont exagéré cette tendance. Si chez la plupart des musulmans la pensée n'a d'autre aliment que les vérités révélées, c'est que les sciences profanes qui leur sont difficilement accessibles ne les intéressent pas. Si beaucoup encore d'entre eux ne connaissent d'autre patrie que l'Islam, c'est qu'ils ont de l'État une notion confuse. Le devoir et l'intérêt des puissances européennes sont d'élargir l'esprit de leurs sujets musulmans en leur rendant accessible la culture occidentale et de s'attacher leur cœur en y installant le sentiment patriotique. Pour y parvenir, elles ne sauraient mieux faire que d'apprendre leur langue aux indigènes et de

leur donner par son moyen l'instruction appropriée, puis de les intéresser à la chose publique en les appelant dans la mesure du possible à participer à l'administration et au gouvernement de leur pays.

***

Cette politique est loin d'être suivie dans les colonies françaises. En Algérie et en Tunisie les colons dissimulent mal leur arabophobie et ce sentiment est si profondément enraciné qu'on ne sait trop s'il sera adouci par la discipline et le courage, la fidélité et l'attachement à la France manifestés par les indigènes durant la guerre. Sous cette influence, les musulmans ont été dans le premier de ces pays surveillés et condamnés par les agents de l'administration, régime draconien et arbitraire que la loi du 15 juillet 1914 vient heureusement de remplacer par des dispositions en somme très acceptables.

Partout sans doute, leur droit, leurs institutions, leur hiérarchie ont été maintenus, parfois même étendus et renforcés avec un respect peut-être excessif ; en revanche rien de bien sérieux n'a été entrepris pour rapprocher de nous ces hommes et les élever à notre civilisation. La presque totalité des indigènes musulmans de nos colonies ignore le français. Ce fait semble parfaitement normal aux colons et aux administrateurs. La diffusion du français n'est donc pas encouragée; par contre, celle de l'arabe est souvent favorisée et cette langue est enseignée dans nos écoles de l'Afrique occidentale et centrale à des enfants dont les parents ne la parlent pas.

En Algérie et en Tunisie, le nombre des élèves indigènes qui apprennent efficacement le français est dérisoire. Il est vrai que la population reste, en règle générale, profondément indifférente à l'instruction; mais il en fut ainsi jusqu'à une époque récente dans quelques-uns de nos départements, et c'est là une des raisons pour lesquelles l'enseignement a été rendu obligatoire par la loi de 1882. L'idée d'imposer une telle obligation aux indigènes de nos colonies serait absurde. Pour que le français se répande, il faut que sa possession soit le plus possible facilitée et qu'elle confère des avantages :

prix et primes scolaires, nomination et promotion à des fonctions administratives, judiciaires ou militaires.

Les Asiatiques et les Africains, même entièrement illettrés, apprennent souvent sans maître, avec une facilité bien faite pour émerveiller les Européens, les langues qui leur sont les plus étrangères, à commencer par la langue arabe, l'une des plus difficiles. Il suffit pour cela qu'ils aient une raison et des moyens, même imparfaits, de s'instruire. Ce sont là des dispositions dont il serait fâcheux de ne pas profiter : aucun enfant normalement doué ne devrait quitter l'école, aucun soldat le régiment, sans savoir s'exprimer en français. En même temps que les éléments de notre langue, nos sujets musulmans acquerraient les notions fondamentales de notre civilisation. Munis de cette clef, ils pourraient franchir l'étroite enceinte des croyances plus ou moins déformées, des dogmes et des préceptes souvent mal compris qui forment tout leur horizon intellectuel et moral, s'avancer vers nous, collaborer à notre œuvre coloniale, et, sans cesser d'être des musulmans, devenir des enfants de la grande famille française.

Autant que celle des hommes, l'éducation de leurs éducatrices, les femmes, serait efficace pour transformer la sensibilité et l'intelligence des musulmans. Les écoles ménagères et les cliniques fixes ou ambulantes dont la fréquentation serait au besoin encouragée par des primes et des prix, auraient pour résultat, non seulement d'enseigner aux mères et aux filles l'hygiène élémentaire et la tenue du ménage, mais de dissiper leurs préjugés et leurs préventions, de rapprocher leur mentalité de celle des femmes européennes.

Est-il nécessaire d'ajouter que, pour suivre utilement la ligne de conduite que nous venons de tracer, il importe de distinguer entre les pays et les hommes, de tenir compte de la situation, des mœurs, des idées, des coutumes des uns et des autres, et de se garder de céder à la manie de simplifier en généralisant et en unifiant ? Trop souvent, administrateurs et juges européens appliquent la loi islamique ou du moins celle qu'ils considèrent comme telle, à des populations qui ne professent pas l'islamisme et jouissent de coutumes nationales, bouleversant ainsi toutes leurs prévisions et créant des dénis de justice et des injustices. Certains juges anglais ou français

ignorent systématiquement les usages locaux, moins faciles à connaître et à comprendre que les dispositions plus ou moins exactement traduites d'un traité de droit musulman. Longtemps en Algérie, la loi et la juridiction des cadis furent imposées aux Kabyles et aux Mozabites. De même « contrairement à l'esprit et à la lettre de la législation en vigueur dans l'Afrique occidentale française, qui maintient aux indigènes le bénéfice de leurs institutions coutumières, on leur fait souvent malgré eux application des dispositions du droit musulman, et non pas même de celles d'un droit musulman vivant et moderne comme celui des pays d'Orient, mais de celles d'un auteur du XIVe siècle... Tous les tribunaux indigènes usent couramment et exclusivement même du Sidi-Khalil traduit par Seignette et dont les tables permettent de trouver facilement les attendus des jugements [1]. Ils appliquent donc la loi islamique bien qu'elle soit étrangère aux justiciables indigènes et que ceux-ci n'en aient jamais prévu l'application simplement parce que son texte plus ou moins exactement reproduit se trouve dans un ouvrage facile à consulter.

« Les décrets du 22 mai 1905 et du 29 janvier 1907 qui ont institué des tribunaux musulmans à Saint-Louis et dans d'autres localités, obligent les magistrats à baser en matière musulmane leurs sentences sur la loi coranique. L'application de ces textes a provoqué des protestations au Sénégal et plus spécialement à Dakar où la majorité de la population, connue sous le nom de « Lebous », est régie par des coutumes particulières. « Appelé à régler le partage d'une succession », le cadi de Dakar jugea dans le sens coutumier. Cédant à la manie de l'unification et au mépris des usages locaux dont la détermination lui aurait d'ailleurs imposé un certain travail, la Cour d'appel décida, au contraire, que « la loi applicable en la cause est, non la coutume locale, mais la loi coranique... » L'exécution de cette sentence qui bouleversait complètement les usages Lebous ne put se faire qu'au prix de nombreuses difficultés [2].

1. *Les Mourides du Sénégal.* Rapport au Gouverneur de l'Afrique occidentale, par E. Marty, *Revue du monde musulman*, t. 25, 1913, p. 7.

2. B. Quellien : *la Politique musulmane dans l'Afrique occidentale française*, p. 241-242.

Plus musulmane que les cadis dont elle revise les jugements, la Cour d'Alger a, elle aussi, appliqué strictement le droit islamique, contrairement à la coutume et aux idées des justiciables indigènes. Le penchant à assimiler tous les autres indigènes aux musulmans, dans les écoles, dans les bureaux et dans les tribunaux, a beaucoup contribué à l'expansion de l'islamisme; il a en outre pour résultat de retarder celle de notre langue et de notre culture.

C'est en facilitant et en encourageant l'évolution qui porte les musulmans à imiter nos mœurs et notre organisation sociale, en leur inculquant nos idées et nos sentiments tout en respectant leurs croyances et leurs traditions, en leur remettant graduellement une juste part de l'autorité publique, que nous achèverons de faire d'eux les bénéficiaires et, le cas échéant, les défenseurs conscients de notre civilisation.

X X

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.